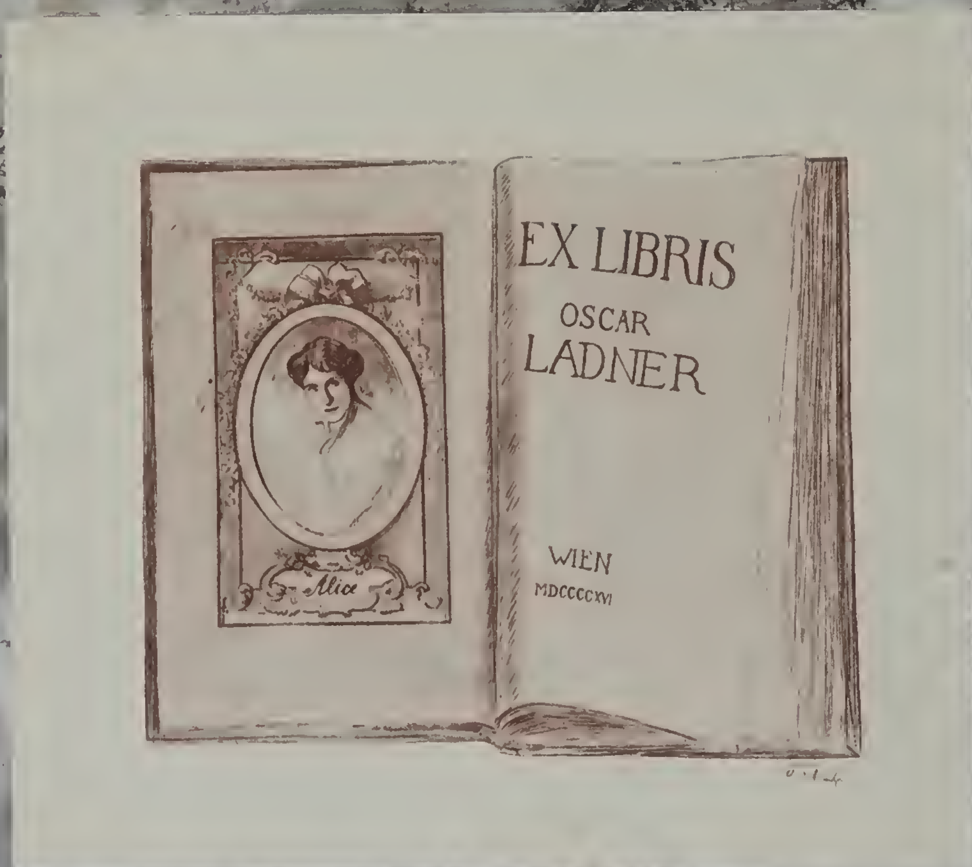

EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI
Alice

99 — — 2 Bde. Avec illustrations de Fragonard. Réimpression de l'édition de Didot 1795. Revue et augmentée par A. de Montaiglon. Paris, Lemonnyer, 1883. 4°. Dunkelrote Hmaroquinbde. m. Rückenvergold., unbeschn. Eins der 250 num. Ex. auf van Gelder-Bütten.

(43½)

CONTES

DE

LA FONTAINE

IL A ÉTÉ FAIT POUR LES AMATEURS

Un tirage spécial de 250 Exemplaires sur papier *vergé de Van Gelder* numérotés de 251 à 500.

Exemplaire n° 388


QUO NON
TERENTIÒR
ALTER

1. — Portrait de La Fontaine

Gravé par MARTIAL.

CONTES

DE

LA FONTAINE

AVEC

ILLUSTRATIONS DE FRAGONARD

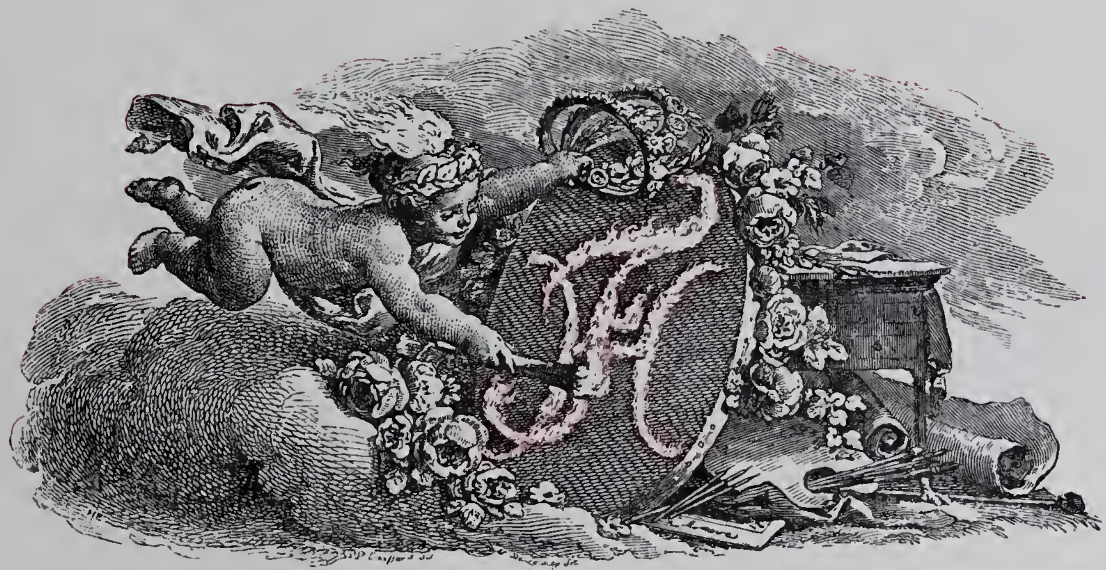
RÉIMPRESSION DE L'ÉDITION DE DIDOT, 1795

Revue et augmentée d'une Notice

PAR

M. ANATOLE DE MONTAIGLON

TOME PREMIER



PARIS

CHEZ J. LEMONNYER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

53 *bis, quai des Grands-Augustins.*

1883

CONTES

ET

NOUVELLES EN VERS.

PAR

JEAN DE LA FONTAINE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

M. DCC. XCV.



LES SOURCES

ET LES ILLUSTRATIONS DES CONTES

Les *Contes* ont empêché quelque temps leur auteur d'entrer à l'Académie. Ils valent pourtant les *Fables,* sans leur ressembler, et leur éloge n'est plus à faire ; ce serait apporter des chouettes à Minerve, des bûches à la forêt et de l'eau à la mer. D'ailleurs, comme cette édition a été faite pour les gravures, le sujet de la *Préface* est tout indiqué; l'on s'étonnerait de ne pas la voir s'occuper des suites d'illustrations consacrées aux *Contes*.

Elles sont en dehors et comme à côté, mais elles ont leur importance personnelle et comme leur nom, si bien que l'amateur les rassemble et les réunit sur les rayons de sa

bibliothèque. Il avait les éditions de Romyn de Hooghe, Cochin, Eisen, Duplessis-Bertaux, Desrais, le Fragonard de 1795 et d'autres encore. Cette publication, qui donne pour la première fois Fragonard au complet, s'impose à son tour et tiendra bien sa place à côté de ses aînées.

De même, en dehors de la louange, vraiment inutile, du style, de l'esprit et de la grâce du poëte, on peut au moins indiquer ses sources. On pourrait là dessus être aussi abondant que curieux, et l'on aurait peu de peine à faire de vraies bibliographies sur la *Matrone d'Ephèse* et sur *Belphégor;* mais il serait trop long d'indiquer ici tous les auteurs qui ont, avant La Fontaine, traité les mêmes sujets, comme l'a fait M. Robert pour les *Fables*. Son travail, qu'on pourrait encore augmenter, est nouveau sur bien des points et aussi nombreux qu'érudit, mais une étude analogue sur les *Contes* arriverait à être une grosse étude sur les Conteurs de tous les pays comme de tous les temps, et la glose, ne fût-elle pas comme celle d'Accurse, serait bien lourde auprès de ce charme et de cette légèreté.

C'est un peu partout que La Fontaine a pris, comme dans les *Fables,* son bien où il le trouvait, et il en convient; mais, des deux côtés, la valeur et la nouveauté sont dans ce qu'il change et ce qu'il ajoute, dans son goût, dans son tour, dans tout ce qui est de lui; ce dont il est parti n'est jamais sous ses doigts qu'un motif, qu'un croquis sur lequel il brode, et ses modèles, égalés ou surpassés, disparaissent quand on le lit.

Par là, le véritable intérêt littéraire n'est pas la curiosité érudite; ce qui suffit, à ce point de vue, c'est seulement l'indication incontestable de la source qu'il a connue et à laquelle il a puisé son inspiration. Aussi, sans détails et sans appréciations, c'est le tableau sommaire de ces sources directes que je veux résumer ici. On les connaît de reste, mais il y a peut-être quelque intérêt à en présenter d'ensemble, au lieu de l'éparpiller dans des notes, la suite, classée par auteurs. Il restera encore, au moins pour moi, assez de points d'interrogation.

I. — LES SOURCES DES CONTES

LES GRECS

Commençons, comme toujours, par les Grecs.

Anacréon. — Deux des pièces que La Fontaine a mises dans les *Contes,* et qui pourraient n'y pas être, sont des imitations du vieil et toujours jeune Anacréon.

L'une, *le Portrait d'Iris,* n'est qu'un madrigal, imité à la fois de deux Odes, la XXVIII[e] et la XXIX[e], qui sont relativement longues. Quant au petit chef-d'œuvre de *l'Amour mouillé*, c'est l'Ode troisième, *à l'Amour,* sur laquelle tant d'autres, avant comme après La Fontaine, se sont essayés.

On le voit, la poësie Grecque a peu donné à notre chercheur, qui aurait pu cueillir plus d'un bouquet dans le

jardin de *l'Anthologie*, et nous en aurons fini avec la Grèce en citant trois prosateurs, de valeur bien différente.

HÉRODOTE. — C'est dans le long et charmant récit de la première *Muse* d'Hérodote d'Halicarnasse (Livre I, 7-17) que La Fontaine, qui doit avoir lu le vieux narrateur dans la traduction dédiée par Pierre Saliat à Henri II, a pris l'histoire du Roi Candaule, de sa femme et du beau Gygès, fils de Dascyle.

ESCHINE. — *Le Fleuve Scamandre* vient des Lettres de rhéteur attribuées à l'orateur Eschine, le rival de Démosthène. La Fontaine les a dû connaître par la traduction latine des Epistolaires Grecs, faite par le grand jurisconsulte Jacques Cujas et imprimée, bien après sa mort, en 1625 ; la dixième de ces Lettres, soi-disant adressées au Sénat et au Peuple d'Athènes, raconte la supercherie de Cimon se faisant passer pour le Scamandre.

ATHÉNÉE. — Enfin trois épigrammes sont indiquées par La Fontaine comme tirées du *Banquet des Savants* d'Athénée, le Grammairien du troisième siècle, probablement d'après la traduction latine de la fin du seizième. Ce sont : *la Vénus callipyge, les deux Amis,* et *le Glouton.*

LES LATINS

Les Latins aussi lui ont peu donné. *Les Amours de Mars et de Vénus,* du *Songe de Vaux,* qui sont dans le qua-

trième Livre des *Métamorphoses* d'Ovide, sont en même temps un peu partout.

PÉTRONE. — Ce que La Fontaine a pris à Rome de plus considérable, c'est la *Matrone d'Ephèse,* sur l'histoire de laquelle Dacier a lu en 1773, à l'Académie des Inscriptions, toute une dissertation, imprimée dans le volume de 1770. La Matrone est partout, en Chine comme au Moyen-âge, dans les Fabulistes comme dans les Conteurs, et, depuis La Fontaine, même au Théâtre. Il ne l'a prise qu'à un seul livre, au *Satyricon* de Pétrone, l'arbitre des élegances à la Cour de Néron.

La Fontaine n'a imprimé son Conte qu'en 1672 avec le Poëme du *Quinquina* et l'Opéra de *Daphné*, mais l'aventure avait eu avant lui un regain de succès en France, au XVIIe siècle, par la publication des *Dames Galantes* de Brantôme (Discours IV, article III), et surtout dans l'imitation en prose de Saint-Évremond, imprimée dès 1664 chez Claude Barbin avec la date de 1665. Le volume où elle figure est ici tout-à-fait considérable; car, sous le titre de « Nouvelles de M. de L. F., tirées de Boccace et de l'Arioste « on trouve la *Matrone* de Saint-Évremond jointe aux deux seuls Contes du *Cocu battu et content* et du *Joconde*. La Fontaine, s'il l'eût voulu, aurait eu peine à plaider l'ignorance de l'imitation de Saint-Évremond, dont il sort peut-être encore plus directement que de Pétrone.

On trouve bien dans le Pogge le thème de cinq Contes de

La Fontaine, *le Cocu battu et content, le Raccommodeur d'oreilles, le Paysan qui a perdu son âne, l'Anneau du jaloux* et *les Quiproquo*. La Fontaine n'a pas pu ne pas connaître les *Facéties* de Pogge, soit dans l'une de ses innombrables éditions latines, soit dans la traduction faite par Guillaume Tardif pour Charles VIII; mais ses origines sont ailleurs, dans Boccace, dans les *Cent Nouvelles*, dans Rabelais, dans *l'Heptaméron,* et il ne doit rien à la sèche brièveté du Secrétaire Apostolique.

A plus forte raison est-il encore moins redevable au Napolitain Girolamo Morlino, dont les Nouvelles XXXV, XL et LXXIX sont *le Cuvier, le Psautier* et *les Quiproquo*. Le livre était alors si rare qu'il n'a été connu que par les réimpressions modernes de Caron et de M. Corpet. La Fontaine ne l'a jamais lu et même n'a probablement jamais su son nom.

En réalité il n'a rien pris aux conteurs Latins modernes; les *Gesta Romanorum* et les autres recueils du Moyen-âge lui étaient absolument inconnus. Si Térence et Virgile, les Dieux de La Fontaine, avaient raconté des histoires, il y aurait chez lui plus d'imitations Latines. Il est donc naturel qu'il ait surtout suivi les Italiens. C'est par eux seuls qu'il a entendu l'écho et qu'il a été touché de l'esprit de nos vieux contes Français, méconnus et oubliés depuis longtemps.

LES ITALIENS

Boccace. — Avant tous, celui des Italiens qu'il a le plus suivi, c'est leur grand Nouvellier Boccace, dont le père était établi à Paris et qui y est né en 1313, alors que la littérature de nos Fabliaux était encore en pleine floraison. La perfection des récits du prosateur a éveillé le poète, qui en a fait son livre de chevet et a dû plus d'une fois l'emporter et même l'oublier dans ses poches ; peut-être était-ce la vieille traduction Française, dont il a signalé « les grâces » dans l'Avertissement de ses premiers *Contes*.

En fait, il a pris juste le quart de Boccace, puisqu'il n'a pas imité moins de vingt-cinq de ses Contes, dont voici l'énumération, rangée dans l'ordre des dix Journées du *Décaméron*, et l'Italien n'a pas à se plaindre que, trois siècles après lui, le Français lui ait tant emprunté. Il l'a si largement payé qu'il n'y a plus, pour ainsi dire, ni créanciers ni débiteurs.

Deuxième Journée. — La Fontaine n'a pourtant rien pris à la première Journée, ni à la sixième, ni à la dixième, mais il a largement mis les autres à contribution. Son second Livre doit trois contes à la *Giornata seconda,* d'abord la deuxième Nouvelle, *l'Oraison de Saint Julien*. La huitième Nouvelle lui a donné *la Fiancée du Roi de Garbe,* ce léger roman d'aventures que, de copie en copie, l'Italien avait peut-être connu dans un écho lointain des Amours d'Abrocome et

d'Anthia, le pâle roman Grec de Xénophon d'Ephèse, publié seulement en 1727. *Le Calendrier des Vieillards* est la dixième Nouvelle, et La Fontaine y a gardé le nom italien de Quinzica, qui était, du temps de Manni, et qui est peut-être encore aujourd'hui celui d'une rue de Pise.

Troisième Journée. — Quant à la troisième Journée, elle a passé chez lui presque tout entière; un peu plus l'imitation tournait à la traduction complète.

La première Nouvelle est devenue *Mazet de Lamporechio,* la seconde *le Muletier,* la troisième *la Confidente sans le savoir ou le Stratagème,* la cinquième *le Magnifique,* la sixième *Richard Minutolo,* la huitième *Féronde ou le Purgatoire,* la dixième *le Diable en Enfer.*

Quatrième Journée. — C'est dans le préambule de la quatrième Journée que La Fontaine a pris les *Oies du Frère Philippe,* venues originairement du *Livre de Baarlam et Josaphat,* de Jean de Damas, et du quatorzième conte *des Cento Novelle antiche.*

C'est dans la seconde Nouvelle qu'il a pris *l'Hermite ou Frère Luce,* rencontré aussi par lui dans *le Faiseur de Papes,* la quatorzième des *Cent Nouvelles.* Il y a laissé la huitième pour que, deux siècles après, Alfred de Musset pût, comme lui et d'une façon exquise, écrire, à sa place et avec sa plume, *Sylvie* dans ces adorables vers irréguliers dont la liberté n'est facile que pour les présomptueux, et que La Fontaine toujours, Molière dans *l'Amphitryon,* et le vieux Corneille,

dans une scène de *Psyché*, ont été et demeurent les seuls à manier en maîtres.

Cinquième Journée. — La cinquième Journée a porté bonheur au Bonhomme; il en a tiré l'un de ses chefs-d'œuvre, *le Faucon,* qui en est la dixième Nouvelle. Il n'est pas sans avoir connu la cinquième, à laquelle se rapporte *le Mari confesseur*, et il l'aurait prise, s'il n'avait préféré et indiqué lui-même les *Cent Nouvelles*, dont c'est le LXXVIIIe conte. Ajoutons que *Zoon*, le quatrieme récit des *Filles de Minée*, qui est absolument un Conte, est une moitié de l'histoire de Cimon et de Lysimaque, première Nouvelle de cette cinquième Journée et que, dans une dizaine de vers du Prologue de *la Courtisane amoureuse*, il a fait allusion à la défaite de la sauvagerie du même Cimon, en lui conservant là le nom qu'il trouvait dans Boccace.

Septième Journée. — Après avoir sauté la sixième Journée, il a eu la main plus large envers la septième, où il a pris quatre Contes : *le Cuvier*, qui en est la sixième Nouvelle, venue soit du neuvième Livre des *Métamorphoses* d'Apulée, soit plutôt de notre vieux *Dict du Cuvier*; *le Cocu battu et content*, qui en est la septième Nouvelle et vient du Fabliau de la *Bourgeoise* d'Orléans, et le Conte de la *Gageure des trois Commères*. Celui-là est un faisceau de trois Contes, qui se pourraient appeler *la fausse Chambrière, le Poirier* et *le Fil*; *le Fil* vient de la huitième Nouvelle et le *Poirier* de la neuvième.

La huitième Journée n'est représentée que par un seul Conte. *A Femme avare Galant escroc* est, non pas la seconde Nouvelle, la même histoire sous une autre forme, mais la première, qui est *le Bouchier d'Abbeville* d'Eustache d'Amiens, le conte du Matelot dans les *Canterbury Tales* de Geoffroy Chaucer et, plus tard, la dix-huitième des *Cent Nouvelles*.

Neuvième Journée. — Par contre la neuvième Journée a donné quatre Contes. *Le Psautier,* qui en est la seconde Nouvelle, se trouve, avant Morlino, dans la seconde Branche de *Renard le contrefait. Le Berceau* est la sixième Nouvelle, qui vient du Fabliau de *Gombert et des deux Clercs* par Jean de Boves et qui a fait fortune en Angleterre, puisque c'est *The Reve's tale* dans Chaucer et qu'il existe sur le même sujet un poëme du Médecin Andrew Borde, qui vivait sous Henry VIII.

La Fontaine indique comme source, pour *le Faiseur d'oreilles,* Boccace et les *Cent Nouvelles*. Dans le Boccace cela ne se peut rapporter qu'à la huitième Nouvelle, qui est dans le même sens, mais dont les aventures sont toutes différentes; *la Pêche de l'anneau*, qui est la troisième des *Cent Nouvelles*, et le neuvième conte de Bonaventure Despériers : *De celui qui acheva l'oreille à la femme de son voisin,* sont les vraies sources.

Enfin la dixième Nouvelle est le type de *la Jument du Compère Pierre,* et le dernier emprunt fait à Boccace par La Fontaine, qui n'a rien pris à la dixième Journée.

L'Arioste. — Pour le dix-septième siècle Français comme pour le dix-huitième, pour Voltaire comme pour La Fontaine, ce n'est plus Pétrarque, le Dieu de la Pléïade, c'est l'Arioste qui est le grand poëte Italien. Comme Boccace l'avait fait pour nos Fabliaux, c'est le poëme de l'Arioste, étincelant de fantaisie, qui, avec le sérieux *Amadis* Espagnol, a rapatrié en France les batailles horrifiques et les merveilleux coups d'épées de nos Chansons de gestes. Ce n'est pas là ce qui a touché La Fontaine ; il s'est arrêté aux épisodes.

C'est du vingt-huitième Chant de *l'Orlando furioso* qu'il a tiré son *Joconde*, paru à part avec la date de 1665 — le Privilège est de janvier 1664 — pour donner idée de ses autres Contes et leur préparer la voie.

L'apparition du *Joconde* fut, comme on sait, le sujet d'une gageure littéraire. Dans les Œuvres de M. de Bouillon, ancien Secrétaire de Gaston, publiées en 1663 un an après la mort de l'auteur, il y avait, non pas une imitation, mais une traduction en vers du Joconde de l'Arioste. Monsieur de Boutigny, parent des Le Vayer, amis de La Fontaine comme de Molière, et Monsieur de Saint-Gilles, homme de la vieille Cour et, selon le témoignage de Brossette d'après Boileau, l'original de Timante dans la scène des portraits du *Misanthrope,* tenaient, l'un pour La Fontaine, le second pour Bouillon. Boileau, encore jeune — il n'avait que vingt-neuf ans — fut le juge du camp, et sa Dissertation, écrite en 1665, ne fut publiée qu'en 1669 à la suite d'une édition des *Contes,* imprimée chez Sambix à Leyde. Il n'est que juste

pour Bouillon; il y parle à merveille de La Fontaine, mais il est bien sévère pour l'Arioste.

La Fontaine qui, certainement goûtait celui-ci plus et mieux que le raisonnable Boileau, revint encore à *l'Orlando*. C'est aux Chants XLII et XLIII qu'il emprunta *la Coupe enchantée*, souvenir des Fabliaux du *Mantel mau-taillé*. Le sujet lui a été à cœur; car, avant de la donner en entier dans l'édition de 1671, il en avait, dès 1669, imprimé un long fragment, et plus tard, en y mêlant *les Oies du Frère Philippe,* il en fit une Comédie en prose, la meilleure de son Théâtre, qui fut jouée en juillet 1688 et imprimée en 1710, quinze ans après sa mort.

Enfin le Chant XLIII lui a donné *Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries,* dont toute la première partie est si charmante. — L'histoire de l'anneau donné à un Peintre par le Diable, qui termine la cinquième des *Satires* du poëte Modenais, dont la première traduction Française n'a paru à Lyon qu'en 1826, n'est qu'une des formes de *l'Anneau de Hans Carvel* et n'a pas été le point de départ de La Fontaine.

Machiavel. — Niccolo Macchiavelli a écrit autre chose que le Prince, les Discours sur Tite-Live et les Ambassades. Il a écrit aussi l'Ane d'Or, et sa Comédie en prose, la *Mandragola,* très facétieuse Comédie de Callimaque et de Lucrèce, composée en 1504, jouée plus tard devant Léon X, ensuite devant Clément VII, et traduite en Français pour la première

fois par Jean-Baptiste Rousseau, a été résumée par notre auteur dans le Conte de la *Mandragore*.

Son Démon marié se trouve avec d'autres noms — Nuit II, fable IV — dans *les facétieuses Nuits* du Seigneur Straparole, traduites par Pierre de Larivey avant La Fontaine, mais il l'a prise dans la Nouvelle en prose de Machiavel, qui s'appelle precisément *Belfegor* et qui fut publiée, au milieu du XVI[e] siècle, une vingtaine d'années apres la mort de son auteur. De plus, Tanneguy Lefebvre, le père de Madame Dacier, en a imprimé à Saumur une traduction française dès 1664, et le Conte de La Fontaine, qui doit avoir eu entre les mains plus d'une des nombreuses réimpressions et contrefaçons de Tanneguy Lefebvre, n'a paru qu'en 1682 à la suite de son Poëme du Quinquina.

L'Arétin. — Furetière, dans sa querelle avec La Fontaine, — et c'est lui qui a tort de tous points ; comment se figurer La Fontaine l'ennemi de quelqu'un ? — a eu le malheur, dans ses colères, de le traiter *d'Arétin mitigé*. Il faudrait pour cela que La Fontaine eût fort emprunté à l'Arétin, cet avide *Fléau des Princes*, qui se drapait dans un manteau d'impertinences plutôt que d'orgueil, pour faire argent de tout bois. Or, on n'a jamais cité que le *Tableau* comme pouvant venir de la première Journée des Raggionamenti. Pourquoi La Fontaine n'aurait-il pas eu comme thème un méchant tableau réel, rencontré dans quelque alcôve ? Quand l'Arsinoë du *Misanthrope* cachait les nudités des tableaux,

je veux bien que ce fussent des mythologies, comme faisait le Fils du Régent quand il s'en prenait à la Léda, du Corrège; mais, si le dix-huitième siècle est celui qui a laissé le plus d'ordures miniaturées, le seizième et le dix-septième lui avaient bien montré la voie.

J'allais oublier Straparole parce qu'il n'a pas à être compté dans les sources de La Fontaine, et Perrault lui doit davantage. La quatrième Fable de la deuxième Nuit est *Belphégor* et la première Fable de la sixième Nuit *le Faiseur d'oreilles;* mais La Fontaine avait pris l'un à Machiavel et l'autre à Boccace.

Brusoni. — Les uns attribuent l'origine du Conte de *Nicaise* à *l'Amante schernito* — l'Amoureux méprisé — qui serait non pas la seconde des *Novelle amorouse* de Girolamo Brusoni, imprimées à Venise dès 1653, mais, comme me l'indique M. Guitton, très familier avec les Conteurs italiens, la première d'une série de cinq Nouvelles du même Brusoni, publiée en 1645 sous le titre de *Il Camerotto*, et Mathieu Marais, dans sa *Vie de La Fontaine* publiée par Chardon de la Rochette en 1811, le fait venir de la trente et unième Nouvelle du Sabordino.

Le Sabordino doit être une faute de lecture ou d'impression. Il doit s'agir de Sabadino degli Arienti, dont les Nouvelles, publiées en 1483 à Bologne par Enrio di Colonia sous le titre de *Porretane*, ont eu cinq éditions à Venise de 1484 à 1531 et une à Vérone en 1540 ; mais elles sont des plus rares et je n'ai pas réussi à en voir même une seule.

LES FRANÇAIS

Comme Molière, et même plus que Molière qui avait surtout recueilli la vieille tradition française au Théâtre et chez les Farceurs, La Fontaine est pénétré et comme saturé de nos vieux auteurs de la fin du XVe siècle et de la première moitié du XVIe. Il a écrit une pièce dans le mètre difficile du *Blason des folles Amours* par le Moine de Lyre Guillaume Alexis, et l'imitation de Martial d'Auvergne, qu'il a mise dans ses Contes, est prise au seizième des Arrests d'Amour, un livre amusant, plein d'esprit et écrit dans un style d'une rare souplesse ; le dix-huitième siècle l'a réimprimé, et l'on devrait bien aujourd'hui en faire une nouvelle et bonne édition.

Cent Nouvelles. — Pour La Fontaine ce sont des fantaisies ; il était plus à son affaire avec les *Cent Nouvelles*, que, dès la fin du XVe siècle, on a attribuées au monde de Louis XI, mais qui émanent en réalité de Monseigneur, c'est-à-dire du Duc de Bourgogne Philippe le Bon, et d'autres de son Hostel, avec, pour secrétaire et pour teinturier, Antoine de La Salle, l'auteur des *Quinze joyes de Mariage* et du *Petit Jehan de Saintré;* il n'est pas beaucoup de prosateurs qui aient un aussi joli bagage.

Douze contes se retrouvent dans La Fontaine. Retranchons

en quatre : *L'Hermite, le Cocu battu et content* — XIV et LXXXVIII, — parce qu'ils sont dans Boccace, le XIe conte, l'anneau du vieux jaloux, pour lequel Rabelais suffit, et le IXe *les Quiproquos* parce qu'ils sont dans *l'Heptaméron*. La Fontaine restera encore bien et dûment redevable de sept Contes aux *Cent Nouvelles*.

La troisième lui a donné *le Faiseur d'oreilles*, la huitième les *Aveux indiscrets* répétés plus tard dans D'Ouville, la dixième *Pâté d'anguilles*, la douzième *le Villageois qui cherche son veau*, déjà raconté par le Pogge, la vingt et unième *l'Abbesse malade*, la vingt-huitième *On ne s'avise jamais de tout*, qu'il a rencontré aussi dans Bonaventure Des Périers, la trente-deuxième *les Cordeliers de Catalogne*, la soixante-dix huitième *le Mari confesseur*, qui vient aussi de Boccace.

RABELAIS. — Que La Fontaine ait apprécié et étudié Maître François, on en serait sûr, même s'il ne l'avait pas directement imité, mais trois de ses Contes consacrent cette juste et naturelle admiration. *L'anneau de Hans Carvel*, le vieux Lapidaire du Roy Mégiste, vient du vingt-huitième chapitre du Second Livre, la digression sur Panurge et les moutons de Dindenaut, mise en prologue à *l'Abbesse malade*, des chapitres six à huit du Quart Livre, dont les chapitres XLVII et XLVIII lui ont donné le *Diable de Papefiguière*.

L'HEPTAMÉRON. L'Heptaméron de la Reine de Navarre, Décaméron inachevé, est plutôt un livre de casuistique et de

philosophie amoureuse, moins préoccupé de gaillardises que de délicatesses presque mystiques ; dans la pensée et dans l'esprit de son religieux auteur, c'est un livre de conseil et de morale adressé aux belles et vraiment honnêtes Dames. La Fontaine, qui raffinait moins, a sauté les commentaires un peu alambiqués de la Marguerite des Marguerites pour s'amuser aux histoires.

C'est à la huitième Nouvelle de la première Journée, la mésaventure de Bornet qui se minotaurise lui même, qu'il a pris *les Quiproquo*. Peu de contes ont été plus répétés ; du Fabliau *du Meunier d'Arleux* il a passé, entr'autres, dans le Pogge, dans la huitième des *Cent Nouvelles* et dans les *Serées* de Bouchet.

Mais la Nouvelle qui l'a le plus touché, comme il le dit en si jolis vers :

Pour cette fois, la Reine de Navarre
D'un : C'était moi, naïf autant que rare,

est la cinquième de la cinquième Journée, l'adresse du Tapissier Tourangeau qui, pour cacher qu'il a donné les innocents à sa Chambrière, réussit à les donner ensuite à sa Femme. Le tour a paru si gai à La Fontaine et à Champmeslé que plus tard, en l'agençant avec *le Villageois qui cherche son veau* ils en ont fait une Comédie, représentée en août 1689, qui n'a pas été imprimée, mais que les frères Parfait ont connue et dont ils nous ont laissé l'analyse.

Des Periers. — La Fontaine n'est pas non plus sans s'être servi des jolis Contes de Bonaventure Des Periers, le Valet de Chambre de la Reine Marguerite, qui avait traduit en vers *l'Andrienne* de Térence comme La Fontaine a traduit *l'Eunuque* et à qui les *Fables* doivent *le Pot au lait de Perrette.* Sa seizième Nouvelle, qui reprend *On ne s'avise jamais de tout,* est déjà dans les *Cent Nouvelles,* mais, quoique sa neuvième vienne de Boccace, *le Faiseur d'oreilles* est plus près d'elle que de l'Italien. C'est sa soixante-douzième : « Du jeune garçon qui se nomma Toinette pour être reçu dans une Religion de Nonnains, et comment il fit sauter les lunettes de l'Abbesse, qui le visitoit », est la source directe *des Lunettes* de La Fontaine. *Le Gascon puni* vient aussi directement et à la fois de la Nouvelle CXXVIII de Bonaventure Des Periers et de la Nouvelle de Scarron *la Précaution inutile.*

Bouchet et d'Ouville. — *Le Bât* n'a été signalé que dans les petits *Conteurs Français*, dans *le Formulaire récréatif* de tous contrats de 1594, dans la LXXIVe coupure du *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville, dans la XXVIIIe serée de Guillaume Bouchet, IIIe livre, 1608, et dans les *Contes aux heures perdues* d'Antoine Le Metel, sieur d'Ouville, qui sont de 1644. La Fontaine peut les avoir tous connus, mais il est probable que ce n'est pas au *Formulaire* qu'il en est redevable. De plus, *les Aveux indiscrets* sont le seizième Conte

de d'Ouville : « Naïveté d'une Dame à son mari la première nuit de ses noces ».

Voilà, sommairement réuni, le bilan des sources directes des Contes de La Fontaine, mais il reste encore plus d'une inconnue à dégager.

Ainsi, pour un de ses Contes, on aurait à revenir en arrière jusqu'aux *Cento Novelle antiche,* antérieures à Boccace. Ce sont elles qui ont donné à Rabelais le jugement Salomonien de Seigni Joan, mais le *Cas de conscience* vient-il de la nouvelle XCI : *De celui qui se confessa à un Frère ?* Le coquin avait voulu voler les beaux yeux d'une cassette, mais, comme elle s'était trouvée vide, il prétendait n'avoir pas péché, ce que le Confesseur affirmait ; d'où la contre-plaisanterie de l'esturgeon promis par le pénitent et non envoyé. C'est, au fond, le même thème, mais quelle est la source intermédiaire ? Il est bien probable que La Fontaine n'a pas connu le *Novellino.*

D'un autre côté, quelques-uns au moins de ses Contes sont de son invention et se rapportent à une anecdote réelle et contemporaine. Domenico Marni, l'un des commentateurs de Boccace, s'est efforcé, bien au delà de la vérité, d'établir que tous ses récits sont vrais et que presque tous ses personnages sont réels et Florentins. Les noms de personnes et de lieux sont, comme touche de vraisemblance, si aisément au service de tous les romanciers que celui qui veut trop prouver ne prouve rien ; c'est par ce procédé, d'ailleurs le plus intelligent du monde, qu'on rajeunit, qu'on modernise, qu'on

fait renaître une vieille donnée, qui revient à la vie sous sa nouvelle forme. Tous les conteurs vivent sur le fonds commun, mais certainement il y a plus d'un souvenir contemporain dans Boccace, comme dans le Pogge, comme dans *l'Heptaméron* et aussi dans La Fontaine. Si nous avions aujourd'hui de pareils Conteurs, ils ne manqueraient pas de nous raconter, entre bien d'autres, l'histoire de la belle dame qui se déguise en mitron et qui passe sous les yeux de son mari, grâce à une veste de toile blanche, à un tablier posé en triangle et à l'ombre d'une manne sur sa tête.

Ainsi *le Savetier* est, nous dit La Fontaine, « l'histoire d'une chose arrivée à Château Thierry », et c'est la seconde fois qu'il écrit l'aventure, puisque dès 1659, en l'honneur du mariage du Roy, il écrivait, en vers de huit pieds, la mesure des anciennes Farces et des premières Comédies du XVIe siècle, la petite Pièce des *Rieurs du Beau-Richard*, le nom d'un carrefour de Château-Thierry.

Ainsi de même *les Rémois*. La tradition a conservé le souvenir que le Peintre, héros de l'aventure, était Jean Hélart, qui peignait encore en 1704 après avoir été le Peintre de l'Hotel de ville de Rheims, l'un des deux fondateurs de son Académie de peinture et en cette qualité reçu à l'Académie Royale de Paris en août 1677.

Le Remède, où figure l'instrument nécessaire qui triomphe dans la poursuite de Pourceaugnac, est tellement du XVIIe siècle que le fait peut bien être arrivé. On en rencontre bien d'autres dans Tallemant.

Est-il nécessaire de trouver une origine à ceux des Contes qui ne sont que des huitains et des épigrammes. A l'exemple de Clément Marot, La Fontaine les a inventés, comme plus tard Jean Baptiste Rousseau. Ce sont des traits qui s'aiguisent et partent d'eux-mêmes. *Alix* et *le Baiser rendu* sont faciles à trouver. *Sœur Jeanne* viendrait-elle de la Sœur Dronice du *Moyen de parvenir* — XVI. *Homélie* : « Madame ma chère Mère, quand je serai de votre âge, je tournerai le feuillet », et *le Juge de Mesle,* qui fait tirer ses plaideurs à la courte paille, ne serait-il pas un peu parent de l'honnête Bridoye, qui sententioit les procès à beaux dés ?

Mais il reste de vrais Contes.

Le Paysan qui avoit offensé son Seigneur et qu'en 1673 Molière a changé en Polichinelle dans le premier Intermède du *Malade imaginaire,* vient peut-être de quelque passage d'un Roman Espagnol puisque, dans un des manuscrits de Conrart, il s'appelle : « Conte d'un Gentilhomme Espagnol et d'un Paysan, son vassal ».

Comment l'esprit vient aux Filles serait-il sorti de quelques lignes *du Moyen de parvenir* — LXXVIII. *Revers ?* Alors La Fontaine, qui en était bien capable, aurait tiré d'une grossièreté une chose légère et spirituelle.

La Chose impossible serait-elle une *replica* modifiée, et comme une reprise du premier tour joué par la paysanne au Diableteau de Papefiguière ?

Il semble que *la fausse Chambrière* se doive trouver partout et *le Maître en Droit* dans un Conteur Italien, comme

aussi *la Courtisane amoureuse,* l'un des plus fins joyaux de l'écrin, dont la scène se passe dans la Rome Papaline et dont les personnages, Camille et Constance, ont des noms plus Italiens que Français. Si on ne la trouve nulle part, ne serait-elle pas une variante, un développement de la sauvagerie de Cimon, revenant à nouveau sur la même donnée d'une façon plus piquante et dans un cadre tout différent ?

Alors, si le bonhomme n'aimait pas à inventer, ce n'était pas impuissance, mais paresse. Voilà de ces paresseux comme on en voudrait à la douzaine, mais ce serait trop demander et l'on peut vraiment se contenter de celui-là.

II. — LES ILLUSTRATIONS DES CONTES

Si l'on voulait faire d'une façon complète la collection ou le catalogue iconographique des gravures inspirées par les Contes de La Fontaine, auxquelles on serait forcé de joindre celles des mêmes sujets dans Boccace, les Cent Nouvelles et l'Heptaméron, la tâche ne serait pas moins énorme que pour les Fables. Tandis que l'illustration de celles-ci se heurte à la difficulté de la confusion continuelle de la bête et de l'homme, qui fait que des animaux dans un paysage ne sont qu'une partie, et la moindre, de l'esprit du texte, les Contes, par un côté, se prêtent plus facilement à une traduction par le dessin. L'artiste s'y trouve avoir affaire à des scènes réelles, à des

personnages humains dont le groupement et la mise en action sont pleinement du domaine de l'art. Aussi, malgré la difficulté de ne pas verser dans le côté scabreux, qui en est le péril, les Contes ont-ils souvent tenté les artistes, et plus d'un s'en est tiré avec bonheur. C'est, non pas la description, mais l'indication et le jugement des suites qui comptent et restent célèbres que nous devons essayer.

Les premières éditions des Contes, aussi bien les françaises que les étrangères, n'ont pas eu d'images. L'illustration par le burin était alors réservée aux in-folio, dont le format comportait aussi bien un grand titre que de grandes planches, et les petits in-douze des Contes, en cavant au mieux, n'auraient pu avoir que de petites vignettes à mi-page de la main ou dans le goût de François Chauveau, hâtives, facilement monotones, toutes semblables ou à peu près, d'une invention courante, sans recherche comme sans accent, et d'une pointe d'eau-forte également noire. Si elles avaient été faites elles ne seraient que contemporaines, sans être une illustration.

Celle de Romyn de Hooghe, qui est la première, n'en est pas une beaucoup plus. C'est dans l'édition publiée à Amsterdam chez Henry des Bordes qu'elle parut pour la première fois. Il y en eut plusieurs éditions dans la même année, puis une autre en 1696 à Amsterdam chez Pierre Brunel. Au dix-huitième les planches, usées ou perdues, conservaient leur vogue puisqu'on en fit une copie pour une édition d'Amsterdam, 1732, chez N. Etienne Lucas, et c'est leur

succès qui avait fait successivement demander à leur auteur les gravures du *Décaméron* de 1695, de *l'Heptaméron* de 1698 et des *Cent Nouvelles* de 1701. Nous nous en étonnerions un peu aujourd'hui.

On connaît mal la vie de leur auteur. Romyn de Hooghe, né à la Haye, probablement entre 1630 et 1640, et mort en Hollande après 1708, était venu en France, où il peut avoir été attiré par Vandermeulen. On ne trouve dans ses planches pour les Contes (H. 0,070; L. 0,090) aucune trace de son séjour à Paris, pas plus dans les costumes que dans le goût. Au lieu d'être fin et léger, il tourne plutôt à une lourdeur grotesque et à la bizarrerie. L'on sait qu'il improvisait sur le cuivre sans croquis préalable et, si sa pointe est moins fine et moins emmêlée que celle, non moins féconde, de son contemporain Jean Luycken, l'imagination en est stérilement incohérente, sans plus de simplicité que d'élégance, sans sacrifice, sans véritable composition, et ses partis d'ombres très noires et de clairs très blancs, n'arrivent pas à faire avancer ou reculer et à différencier les valeurs. Il est difficile de moins suivre et de moins comprendre son texte.

Il appartenait plutôt à la France qu'à la Hollande de s'occuper de La Fontaine, le plus finement Français de tous nos poëtes. Une des plus agréables interprétations qui ait été faite des Contes est assurément la suite des trente grandes estampes en largeur gravées, aux environs de 1740, d'après les tableaux de Pater, Nicolas Wleughels, Lancret, Louis Le Lorrain, Sébastien Le Clerc, le fils, François Bou-

cher, P. Le Mesle et Eisen. Comme ce sont des estampes isolées, qui n'ont jamais été accompagnées du texte des Contes et qui ont été faites en dehors de toute idée d'édition, il y a d'autant moins à en parler ici qu'il y aura lieu d'y revenir à propos de leur reproduction gravée qui paraîtra l'année prochaine, immédiatement après cette édition de Fragonard, au format de laquelle elles seront réduites pour la compléter et l'achever.

Presque à la même époque, Cochin le fils, le Cochin du dix-huitième siècle, illustra une édition des Contes. Toute intelligente qu'elle soit, elle n'est pas à son rang et n'a pas l'estime et la notoriété qu'elle mérite, peut-être parcequ'elle est anonyme; beaucoup de gens ne jugent pas assez par eux mêmes pour suivre autre chose que les chemins battus. Je veux parler de l'édition en deux volumes in douze, Paris, David le jeune, sous la rubrique d'Amsterdam, qui a eu trois éditions ou tirages en 1743, 1744 et 1745 et a été réimprimée en 1776.

Elle est ornée d'un frontispice, de deux fleurons sur les titres et de soixante-neuf vignettes de Cochin (H. 0,053, L. 0,070), gravés, dit-on, par Chedel, Fessard et Ravenet, sans signatures de dessinateur ni de graveurs, auxquelles on a joint, dans certains exemplaires, trois planches réduites d'après les compositions de Lancret.

Leur sentiment est moins fantaisiste que bourgeois et dans un sens qui aurait été celui de Chardin; malheureusement les gravures, très inégales et incorrectes, trahissent le dessinateur. Il faudrait retrouver ses crayons pour avoir réellement son

œuvre; mais, malgré la traduction incomplète, on ne peut pas ne pas en sentir la valeur.

En même temps qu'on y retrouve la science et l'esprit de leur auteur, dessinateur aussi consciencieux qu'élégant, il faut surtout savoir gré à son crayon d'avoir été le plus réservé de tous ceux qui ont touché aux Contes. En cela il est dans le ton juste et dans le sens véritable.

Dans ses Contes, même dans ceux assez rares, où le sujet est le plus scabreux, La Fontaine indique. Il fait comprendre, mais il ne montre pas; jamais il n'est obscène, pas même grivois, et l'on ne saurait trop admirer avec quelles finesses de touche il dit ce qu'il ne veut pas détailler. C'est donc une erreur et une faute que d'appuyer là où il a passé légèrement, de forcer ce qu'il a atténué, de mettre en pleine lumière ce qu'il a laissé dans l'ombre, de matérialiser et de fixer d'un trait, qui devient trop vif pour être forcément précis et se figer dans une attitude immobile, ce qui chez lui s'estompe et se perd dans le vague spirituel de son esquisse rapide et de la suite de son récit. Un véritable interprète de La Fontaine — et les tableaux de Pater et de Lancret, qui peuvent se montrer à tous les yeux, sont dans ce sens — doit à tout prix, pour ne pas fausser son modèle, prendre le sujet avant ou après le point délicat; au lieu d'insister sur celui-là, il faut l'éviter et le laisser dire au poète, parce que chez lui les idées et les mots se remplacent et se succèdent, alors que le dessin augmente nécessairement la note et la perpétue en l'immobilisant. Les obscénités dessinées n'ont besoin d'être

ni bien composées, ni bien gravées ; ceux qui cherchent ces choses-là demandent que ce qu'on leur donne soit brutalement, invraisemblablement grossier. Ils ne se contentent qu'à ce prix, mais c'est une injustice injurieuse pour La Fontaine que de le commenter dans ce sens ; il est alors impossible de ne pas le dépasser et de ne pas aller beaucoup trop loin. Le goût littéraire de Cochin l'a sauvé de ce péril, et, si le poëte avait connu ses vignettes, ce sont peut-être celles qu'il aurait, entre toutes, trouvées le plus près de son texte, parce qu'elles se gardent d'en dire plus et qu'elles l'accompagnent sans le grossir et sans le fausser.

EISEN. — Les figures d'Eisen ne sont pas dans cette mesure ; elles ne s'arrêtent que juste au point où il fallait se tenir pour pouvoir être montrées. Ce sont les plus célèbres, celles de la fameuse édition dite des Fermiers-Généraux, parce qu'ils en ont fait les frais. Elle n'est pas rare, mais elle est toujours très chère, et à juste titre quand elle est en bonnes épreuves, dans une belle reliure ancienne et d'une provenance illustre en bibliophilie.

Il n'y a plus rien à dire sur elle ; tous les amateurs, tous les libraires en connaissent les conditions, les réimpressions, les contrefaçons et les copies. Messieurs de Goncourt ont écrit à merveille la vie de l'artiste, aussi triste sire du reste qu'habile illustrateur, et, quant à l'édition, ce n'est pas le lieu de donner la liste des planches refusées, qui donnent des planches doubles, ni des rideaux plus ou moins relevés, ni des

figures d'abord découvertes et ensuite bien peu recouvertes. Tout ce détail d'états, comme de prix extravagants, est dans Brunet, dans Cohen et Mehl, dans les livres récents de M. Béraldi et du baron Roger Portalis.

Après avoir rappelé que la préface sur La Fontaine est de Diderot — il fallait sa plume pour n'écrire que deux pages sur la vie du poëte et les improviser si charmantes qu'on a dû les lui payer par un bien bel exemplaire — il faut passer rapidement sur le côté bibliographique.

C'est en 1762 que l'édition a paru à Paris chez Barbou, avec la rubrique d'Amsterdam, et les gravures sont d'Aliamet, Baquoy, Delafosse, Flipart, Lemire, Leveau, Longueil et l'Ouvrier. En 1729, toujours à Paris, l'imprimeur Plassan et le libraire Chevalier en ont fait une réimpression, dont le prospectus rarissime a été reproduit dans le Guide de l'amateur de livres à vignettes du dix-huitième siècle.

Comme contrefaçons il y en a trois; celle, très médiocre, d'Amsterdam à la date de 1767, une autre, sans date, de Londres, avec les figures copiées par Martinet, et une autre de Paris, aux deux dates de 1764 et de 1777. Cette dernière est retournée, et les exemplaires à la seconde date ont d'un côté moins de planches et de l'autre des planches nouvelles, puisqu'une est datée de 1776.

Naturellement l'édition de 1762 est la seule qui compte ; celle de 1792, ne vient absolument qu'à son défaut.

Gravelot est peut-être supérieur à Eisen, mais celui-ci est encore bien agréable. La moulure en saillie qui entoure ses

planches des Contes ressemble trop à un cadre de tableau, et il faut regretter qu'on n'ait pas maintenu, ce qui est nécessaire à l'unité d'une illustration, une même taille pour les personnages. Ne le reprochons pas à l'artiste; c'est précisément dans les planches redessinées et regravées pour avoir été refusées, que se trouvent les figures qui dépassent la dimension habituellement adoptée et qui est la meilleure.

Par contre, et c'est le plus important, il y a beaucoup de compositions heureuses, parmi lesquelles les trois Commères à table, les deux Amis, Richard Minutolo et Nicaise sont au nombre des plus charmantes. Est-il nécessaire d'ajouter que, comme à la Comédie-Française les costumes de Molière suivaient la mode, les robes et les habits d'Eisen sont de son temps. Ses belles dames sont poudrées, en paniers, avec des colliers de rubans, des corps étroits, des étoffes chiffonnées et des ruches plissées; ses servantes et ses paysannes, avec leurs cornettes et leurs bavolets, annoncent déjà Greuze; les hommes ont le tricorne, la perruque courte, flottante quand ils sont jeunes, à trois marteaux quand ils sont vieux, l'habit de soie à plis cassés, la culotte étroite et les gilets à basques carrées. Quant aux costumes étrangers, c'est déjà cet Espagnol de fantaisie, auquel Beaumarchais réserve le triomphe et d'où sortiront les costumes « historiques » de l'Empire et de la Restauration. Cela n'a pas d'importance pour La Fontaine, qui est un homme de tous les temps et qui à proprement parler n'a pas de costume. Eisen aurait mal fait les

habits du dix-septième siècle, et il a fait à ravir ceux du dix-huitième; nous y gagnons autant que lui. Les mains et surtout les pieds de ses femmes ont une élégance mignonne et affinée encore acceptable, mais bien voisine du maniérisme, et, quand Binet, le dessinateur en titre de Rétif de la Bretonne, amincissait les jambes jusqu'à en faire des allumettes qui se terminent en aiguilles, c'est d'Eisen qu'il est parti avec l'exagération maladroite de l'imitateur médiocre, encore plus traître que les traducteurs.

Eisen au contraire est à la fois fin, adroit, soigné et consciencieusement étudié. Il avait déjà à l'exposition de l'Académie de Saint-Luc, en 1753, plusieurs dessins tirés des Contes de La Fontaine; c'était probablement le commencement de son illustration. Elle est, dans certains cas, cherchée, compliquée et un peu pénible, mais le plus souvent elle est trouvée de la façon la plus heureuse, et son succès, qui dure encore, n'a jamais cessé d'être mérité.

J'ai dit qu'en 1792 on en avait fait une réimpression. Il a fallu pour cela que les cuivres fussent conservés. Le libraire Tourneisen fils en a fait en 1808 un autre tirage, suivi en 1874 par celui de M. Barraud, qui sera forcément le dernier; car, par suite d'un émoi pudibond fort inattendu, il a eu l'honneur d'un procès, et de la condamnation des cuivres à la destruction. On s'y était pris un peu tard; la publication du premier volume était légalement couverte par la prescription de six mois, et le second seul a pu être atteint, de sorte que les planches du second

volume ont été détruites et que celles du premier ne l'ont pas été. Beau résultat, comme on voit, excellent peut-être en ceci qu'elles étaient bien usées et que, s'il y avait à les reproduire, il conviendrait de les héliogravurer d'après de belles épreuves du premier tirage.

Il y aurait du reste mieux à faire, car les dessins subsistent. Si l'on voulait illustrer une édition nouvelle avec les dessins de Cochin, ils sont gravés d'une façon si hâtivement incorrecte que le graveur, au lieu de les copier, devrait les redessiner avant de les graver, et l'on serait alors étonné de leur grâce et de leur justesse. Pour Eisen l'intérêt et la nouveauté serait de les donner en fac simile et de les tirer à l'encre grise pour rester dans le ton des dessins qui sont à la mine de plomb sur vélin.

Ils ont du reste toute une histoire. Après avoir figuré une première fois à la vente Dincourt d'Hangard en 1789, ils se retrouvent en 1795 à celle d'Anisson Duperron, où M. Brunet s'est plu à rappeler que tout jeune il les avait vu adjuger 77,000 livres en assignats, ce qui équivalait à peu près à 400 livres de numéraire. A la vente du Prince d'Essling, ils n'ont atteint que 380 francs, et, à la vente de Baroud en 1821, que 720 francs. On les signale ensuite entre les mains du Comte d'Ussy et ensuite du Comte de Gervilliers, qui les offrit à madame Doche. Passés dans la collection de M. Léopold Double, ils ont atteint 3,720 francs à la vente de ses livres en 1863, et sont maintenant dans la bibliothèque du Duc d'Aumale. De plus l'exemplaire de la vente Renouard

(1854, n° 1314), contenait les seize dessins refusés, dont huit se retrouvent dans la collection du Baron James de Rotschild, et M. de Goncourt a recueilli douze esquisses à la mine de plomb. Comme c'est le sort de La Fontaine et de Molière d'être destinés à être toujours réimprimés, le fac simile des dessins mêmes d'Eisen serait un bien joli renouvellement d'illustration.

En même temps il ne faut pas oublier que l'édition de 1762 n'est pas célèbre que par les dessins d'Eisen; la suite des culs de lampe y entre pour une bonne part. L'invention et la pointe de Choffard en ont fait de petits chefs d'œuvre. Ils sont en effet d'une variété, d'un esprit, d'une souplesse, d'une ingéniosité légère qu'on ne saurait trop admirer. Du reste ils ont eu et vont avoir un regain de succès. Ils ont été recopiés dans l'édition de Lyon, Scheuring, 1874, 2 volumes in-8°, et les cuivres de la copie de 1764 ayant échappé au planage, M. Rouquette, qui les possède, va les mettre dans une édition in-8°, des Contes, avec la réduction par M. de Marc, de Los Rios et Martial, de la suite de Fragonard. Vous voyez qu'il y avait lieu de dire qu'on réimprimerait encore La Fontaine.

Duplessis-Bertaux. — Six ans après l'édition des Fermiers-Généraux, Cazin publiait en 1778, en quatre petits volumes in-18, sous la rubrique de Londres, un « Recueil des meilleurs contes en vers », dont les deux premiers volumes sont les *Contes* avec quatre-vingt-quinze vignettes à mi-page.

Comme elles n'ont que 0,044 de hauteur sur 0,056 de largeur, ce sont les plus petites qu'on ait faites, et elles ne sont pas les moins agréables. On donne trop couramment cette suite anonyme comme de Duplessis-Bertaux. Dans celles qu'il a faites, sa manière est très reconnaissable, mais, quand on ne saurait pas que Monnet et Sergent y ont travaillé, et ils ne doivent pas être les seuls, il serait toujours évident que le plus grand nombre n'est de lui ni comme invention, ni comme pointe. Du reste les compositions sont intelligemment spirituelles ; si les thèmes antiques sont faibles et les nus insuffisamment dessinés, les scènes modernes, qui malgré la date sont bien plutôt dans le sens du costume de la moitié de Louis XV, que de Louis XVI, sont très heureuses : ainsi le déjeuner des trois Commères, les deux Amis, Nicaise, la vieille Alix et la jeune Aminte du Stratagème, et la Servante armée de la seringue du Remède. Comme il était naturel, un certain nombre, entr'autres le naufrage d'Alaciel et d'Hispal, est évidemment inspiré des compositions d'Eisen. Les cuivres existent encore ; de nos jours ils ont été employés par M. Leclerc dans sa réimpression du recueil des meilleurs contes, Paris, 1862, et par M. Lemonnyer dans son édition des Contes de Rouen, 1879.

Desrais. — Avant d'en venir à Fragonard, citons encore les gravures à part dessinées par Claude-François Desrais, un élève de Casanova, pour une édition de 1780 sous la rubrique de Londres. Il est à regretter que les compositions,

qui, comme le dit M. Portalis, sont ingénieuses et neuves après tant d'habiles artistes, soient en si petit nombre. Il n'y en a en effet que douze par volume, soit en tout vingt-quatre. Malgré leur mérite, elles ne sont pas mises à leur valeur parceque l'édition, étant rare, est peu recherchée parce qu'elle n'est pas assez connue.

La fin du dix-huitième siècle a essayé de faire sortir les compositions que le pinceau de Fragonard, trempé dans le bistre, avait, en se jouant, improvisées pour le Duc de Choiseul. Celui-ci était mort en 1785, et dix ans après paraissait une édition des Contes, imprimée en deux volumes in-4° par Pierre Didot avec ses gros caractères nouveaux, imités de ceux de l'Italien Bodoni. Elle devait être accompagnée de quatre-vingts grandes planches, divisées en huit livraisons, dont les deux premières, c'est-à-dire vingt planches, ont seules paru. Soit terminées, soit à divers états d'avancement, il y en a dix-sept autres, qui auraient fait la troisième livraison et une partie de la quatrième; mais le temps n'était guère aux publications luxueuses, et, devant le peu d'empressement du public d'alors, on abandonna le projet. Les planches commencées furent laissées là, et les planches terminées ne furent pas publiées. On trouvera dans cette édition les cinq planches terminées d'après les cuivres qui existent encore, les planches commencées d'après les épreuves rarissimes, sinon même uniques, dont elle doit l'aimable communication au Cabinet des Estampes et à la belle collection de M. Eugène Paillet.

Ce qu'il y aurait eu de plus intelligent aurait été de les faire graver par Fragonard; il n'est mort qu'en 1806, d'une maladie accidentelle, et sa fougue n'était pas amortie. Il est vrai qu'on dédaignait l'eau-forte — elle ne servait qu'aux premières préparations, — et l'on ne pouvait demander au peintre de se buriner lui-même; mais, avec le procédé de gravure au lavis de Leprince, il n'aurait eu besoin que de dessiner avec son pinceau; le cuivre lui aurait obéi comme le papier, et il n'aurait pas eu d'intermédiaires. Sa liberté, son esprit et la fleur de sa fantaisie ne pouvaient être, surtout à cette époque, traduits que par lui-même, au lieu d'être gourmés, refroidis et figés par l'exactitude compassée d'un burin trop égal et trop solennel.

Les graveurs du dernier siècle savaient dessiner eux-mêmes, et il le fallait. Ce qu'on leur donnait n'était le plus souvent qu'un croquis et qu'une indication. Ils devaient le préciser et le compléter, de même que les graveurs en bois d'aujourd'hui sont forcés d'inventer leurs travaux et leurs tailles d'après les dessins lavés qu'on leur donne trop souvent et qu'ils sont obligés de transformer, puisqu'au lieu de tons et de valeurs, ils n'ont à leur disposition que des lignes. Mais ici le changement dépasse les nécessités de la différence du procédé; les costumes sont modifiés, modernisés, plus réels et plus récents que ceux du modèle; des personnages sont grandis, ce qui atteint le parti de la composition elle-même. Ce n'est pas une traduction fidèle; c'est un remaniement, qui a la prétention de corriger, d'améliorer et qui ne fait que le prétendre.

Il n'y aurait même rien d'étonnant à ce que Fragonard n'ait pas même été consulté. Il n'avait fait que cinquante-sept compositions, en négligeant les petites pièces. Pour mettre une gravure à tous les Contes et ajouter de nouvelles scènes dans ceux qui en comportaient plusieurs, au lieu de lui demander ces additions, on s'adressa à des hommes plus jeunes, plus à la mode, mais dont les qualités mêmes et les tendances formalistes étaient tout l'opposé des siennes. Presque toutes les planches non publiées ne sont pas d'après lui, et, sur les vingt planches des deux premières livraisons, quatre sont déjà dans le même cas. La troisième planche de *Joconde*, la scène du pardon, est de Jean-Baptiste Mallet; la première de *la Fiancée du Roi de Garbe* est de Charles Monnet; *le Baiser rendu* et *le Glouton* sont de Touzé, plus célèbre comme mystificateur que comme peintre.

Aucune n'a, bien entendu, la moindre préoccupation de se tenir dans le goût de Fragonard, mais celle au contraire de faire tout autrement et beaucoup mieux. Au lieu de son costume de fantaisie qui nous met en dehors de la réalité, les fracs étriqués à longues basques, les bottes à revers, les chapeaux à claque sont du dernier genre et conviendraient mieux à des acteurs de vaudevilles qu'aux personnages des Contes. Quant aux scènes antiques, elles sont de l'école la plus froide. Rien de plus émacié que *les deux amis,* qui ne doivent pas avoir chaud sous la voûte à caissons de ce temple de pierre dans le goût sec de Saint-Philippe-du-Roule. L'atelier du *Peintre d'Iris,* composition assez agréable d'ailleurs et qui pourrait être de

Le Barbier, est décoré dans le goût maigre de Percier; les colombins, enrubannés et empanachés, de la gravure de Lancret, viennent des planches de la Comédie Italienne, mais au moins sont-ils amusants à regarder. Cette recherche du faire sérieux, qui n'a pourtant rien à voir ici, est arrivée même dans un cas à un bien singulier résultat. Qu'est-ce que le Juge de Mesle? Un Salomon de village, mâtiné de Bridoye et de Sancho, qui, au lieu de chaire et de prétoire, se contentait à coup sûr d'une vieille table ébréchée. Ici il est le Premier Président d'un monde de Juges et d'Avocats en perruques et en robes; nous sommes dans la Grand'Chambre du Parlement, et il ne faudrait pas répondre que son jugement à la courte-paille ne soit un Arrêt en robes rouges.

Il n'en est pas moins regrettable que la publication n'ait pas été achevée; les additions seraient curieuses comme trace du goût de leur temps, et, jusqu'à nos jours, ce qui était gravé d'après Fragonard était tout ce qu'on en connaissait.

L'interruption des gravures de l'édition de 1795 fit-elle craindre de se lancer dans une nouvelle entreprise? Toujours est-il que l'Empire n'a à son compte que quelques planches de la vieillesse de Moreau. Il eut été heureux qu'il s'en fût occupé plus tôt; une suite complète de son bon temps manque à l'honneur des Contes, aussi bien qu'une suite de Boucher.

Sous la Restauration, il y a la suite de soixante-dix figures de Desenne, Sébastien Leroy, Chasselat, Dugourc, Aubry et

Colin, gravées par Couché, Courbé, Godefroy, Lefèvre, Leroux et Pourvoyeur, mais elle est de peu d'importance.

Par contre, une des idées les plus singulières du monde caractérise l'édition commencée en 1834 avec des dessins de Ducornet, d'E. André et autres. L'éditeur Braulard, ou les artistes, faisons les tous bénéficier du doute, s'étaient imaginé de chercher le succès dans la satire politique et de donner à des personnages les têtes de Louis-Philippe, du Duc d'Orléans, de M. Thiers et d'autres hommes du temps. Les images et le livre avec elles furent naturellement saisis et condamnés. Ce n'est pas autre chose qu'une rareté.

Heureusement que les Contes de La Fontaine ne pouvaient, sous Louis-Philippe, manquer d'être au nombre des livres illustrés de gravures en bois. Pourtant, malgré la richesse du thème, le volume publié par Ernest Bourdin sans date, mais en 1842, n'est pas un des meilleurs de ce temps.

Les grands sujets sont de Tony Johannot, de Camille Roqueplan, d'Achille Dévéria, de Clément Boulanger, d'Alexandre Fragonard, de Janet-Lange, de Français, de Laville, d'Édouard Wattier; les titres des Livres et les en-tête ornementaux sont d'Adrien Féart, et il y a plus d'une composition heureuse, mais l'ensemble est hâtif et sans homogénéité.

Si l'on va dans la variété, il faut qu'elle soit absolue, et que chaque dessin vienne d'une nouvelle main; cela se change alors en kaléïdoscope, mais il est périlleux que tels artistes n'aient qu'un sujet, quand d'autres en ont plusieurs, dont

les courants dominent et sont cependant contrariés. Certains sujets sont traités avec le costume Louis XIV, certains autres avec celui du Louis XVI de Faublas, et l'ensemble ne se tient pas. Plus qu'aucun autre Livre, les Contes ont besoin qu'on y prenne un parti général qui se suive, et fasse que l'illustration se tienne d'ensemble ; ce n'est guère possible qu'avec une seule main. Presque tous ceux dont j'ai cité les noms auraient fait une œuvre charmante et bien supérieure à celle qu'a donnée leur réunion. L'édition de Garnier ajoute aux bois de 1842 de plus grandes compositions de Staal, meilleures à coup sûr que ses aciers, mais qui naturellement ajoutent encore une différence.

De nos jours du reste les Fables ont été bien plus illustrées que les Contes. Il suffit de rappeler les bois d'après Granville, Jules David, Gustave Doré, Eugène Lambert et les récentes eaux-fortes d'Auguste Delierre ; mais, pour les Contes, on n'aurait à citer que la petite édition de Becus, 1878, avec douze eaux-fortes de J. Frère, si la gravure ne s'était reprise à nouveau aux merveilles de Fragonard.

En dehors de croquis et de calques anciens, éparpillés dans les collections d'amateurs et signalés par le livre de M. Portalis, la suite entière de ses cinquante-sept dessins au bistre subsistait dans son intégralité. Le Duc de Choiseul avait fait faire pour les accompagner une belle copie manuscrite, dont les deux volumes en maroquin rouge, après avoir été longtemps dans les mains de M. Feuillet de Conches, passèrent ensuite dans la collection de M. Portalis et enfin dans celle

de M. Eugène Paillet. C'est celui-ci qui a permis à M. Martial de les graver, et l'on ne saurait trop lui faire honneur de cette intelligente libéralité; Fragonard y gagne singulièrement. Le demi fac-simile de l'eau-forte lui convient mieux que la rigidité des tailles du burin; les prestesses de la pointe et de la morsure peuvent suivre la rapidité et la largeur de sa touche, et ce serait dans les planches nouvelles, plus libres et plus fidèles à la fois, qu'il pourrait se retrouver et se reconnaître.

Le public a maintenant toute son œuvre sous les yeux; par cela même, il n'y a pas à la décrire, ni à en commenter les ingénieuses trouvailles et les spirituelles intentions. Qu'on les compare aux compositions d'Eisen, et l'on en verra du premier coup la différence.

Elles sont à la fois d'un véritable inventeur comme d'un merveilleux coloriste, et de plus elles sont pleines de souplesse et de charme. Le jet du mouvement et du geste est naturel, élégamment facile, tendrement passionné. En même temps c'est coloré comme un tableau, et les masses contrastées de la lumière et de l'ombre mettent toujours la scène et les personnages en valeur; en ce sens les fonds et comme les cadres des actions ne sont pas la partie la moins surprenante.

Les feuillages, traversés ou frappés de soleil, s'enlèvent en taches harmonieuses; les colonnes cannelées, les riches architectures, les murailles rustiques, les escaliers vermoulus, les soupentes obscures, les battants ouverts des portes ou des fenêtres, les longs rideaux à plis épais et

moelleux, les saillies des meubles accrochées par la lumière, sont trouvés et traités avec une franchise et une sûreté vraiment supérieures, et jamais on n'y sent la facilité banale d'un procédé; car on ne saurait, au point de vue de la composition, trop admirer l'absence de répétitions et la féconde variété des dispositions et des partis. Qu'on ouvre le volume au hasard, ou qu'on voie d'un coup toute la suite, l'étonnement et la plaisance restent les mêmes en face de la richesse de cette variété.

Il n'est pas jusqu'à la fantaisie et à la non réalité des costumes qui ne soient heureuses. Le théâtre de Molière a besoin d'être précisé et placé exactement dans le milieu contemporain, mais d'autres poètes s'accommodent de moins d'exactitude et, vis à vis d'eux, la fidélité n'est pas là. Ainsi, dans les beaux dessins de Bida sur Alfred de Musset, les Orientaux sont trop vrais, trop exactement ethnographiques; les Turcs du poète sont de Paris plus que de Damas ou du Caire; ils ne sont que romantiques, aussi bien dans leurs costumes que dans leurs idées, et ils le sont jusqu'aux moelles de leurs os. C'est ce qui fait qu'il n'y a et qu'il n'y aura qu'une seule illustration de Musset qui s'adapte complètement à lui et qui puisse le traduire aux yeux. Ce sont les aquarelles d'Eugène Lamy, non pas seulement parcequ'elles sont charmantes et pleines de surprises et de brio, mais parcequ'elles sont profondément contemporaines et parisiennes, qu'elles sont dans le ton et dans l'esprit, que les types et les costumes ne sont pas une recherche et un travail de restitution, mais que

l'artiste, à qui ils étaient familiers, n'a eu qu'à se laisser ressouvenir. Ses Espagnols, comme ses Orientaux, ne sentent ni le voyageur, ni l'archéologue; leurs costumes et leurs façons sont des hérésies, mais ce sont les vrais Orientaux et les vrais Espagnols de Musset.

La Fontaine, qui est surtout humain, qui ne s'occupe que de l'aventure et peint beaucoup plus les sentiments et le fond des choses que le détail des formes et des aspects extérieurs, dont il se soucie médiocrement, doit ne pas être traduit avec des préoccupations photographiques, et le crayon de ses interprètes peut, sans blasphème, prendre avec lui bien des libertés.

Si par impossible il était venu à la pensée de Tiepolo, de Goya ou de Wilkie d'illustrer ses Contes, l'un l'eût habillé à la Vénitienne, l'autre à la Madrilène et le troisième à l'Anglaise. Le costumât-on à l'Indienne ou à la Japonaise, il resterait tout entier, si l'artiste était spirituel et ingénieux.

Une dernière remarque. Le pinceau des artistes du dix-huitième siècle n'était pas sans dépasser quelquefois les légèretés, et Frago comme d'autres; mais ici, qu'on voie sur ce point la différence d'Eisen et de Fragonard, et combien le second au lieu d'appuyer, passe, indique plutôt, escamote même, ce qui est encore dans le vrai sens du poète. L'honnête Madame la Duchesse de Choiseul a pu regarder, elle a même pu montrer les dessins de Fragonard. C'est un éloge d'autant plus méritoire que bien peu des autres en seraient dignes.

Du reste, parmi tous ceux, qui ont donné aux Contes la forme de l'art, il n'y a pas à hésiter. C'est lui qui a été le plus vaillamment heureux ; c'est lui qui y reste le maître. En y revenant, on pourra s'approcher de lui, mais non l'égaler et encore moins le dépasser.

Anatole de MONTAIGLON.

Octobre 1882.



TABLE

DES CONTES DE LA FONTAINE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

L'ordre des Contes de l'édition de Didot n'étant pas celui des éditions originales publiées par La Fontaine, qui sont divisées en cinq parties, la première des indications de cette table se rapporte à ces parties, et la seconde renvoie au tome et à la page de notre édition. Ainsi l'Abbesse malade est le conte II de la quatrième partie, et se trouve dans notre édition au tome II, de la page 139 à la page 145.

Quant aux Contes attribués, nous n'avions pas à les confondre avec ceux de La Fontaine ; nous en donnons une table séparée, également rangée par ordre alphabétique.

CONTES ATTRIBUÉS A LA FONTAINE

Jean de la Fontaine naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry.

Sa famille y tenoit un rang honnête.

Son éducation fut négligée, mais il avoit reçu le génie, qui répare tout.

Jeune encore, l'ennui du monde le conduisit dans la retraite; le goût de l'indépendance l'en tira.

Il avoit atteint l'âge de vingt-deux ans, lorsque quelques sons de la lyre de Malherbe, entendus par hasard, éveillerent en lui la Muse qui sommeilloit.

Bientôt il connut les meilleurs modeles : Phèdre, Virgile, Horace et Térence, parmi les Latins; Plutarque, Homère et Platon, parmi les Grecs; Rabelais, Marot et d'Urfé, parmi les François; le Tasse, Arioste et Boccace, parmi les Italiens.

Il fut marié, parce qu'on le voulut, à une femme, belle, spirituelle et sage, qui le désespéra.

Tout ce qu'il y eut d'hommes distingués dans les lettres le rechercherent et le chérirent, mais ce furent deux femmes qui l'empêcherent de sentir l'indigence.

La Fontaine, s'il reste quelque chose de toi, et s'il t'est permis de planer un moment au-dessus des temps, vois les noms de La Sabliere et d'Hervard passer avec le tien aux siecles à venir!

La vie de La Fontaine ne fut pour ainsi dire qu'une distraction continuelle. Au milieu de la société, il en étoit absent. Presque imbécille pour la foule, l'auteur ingénieux, l'homme aimable, ne se laissoit appercevoir que par intervalle et à des amis.

Il eut peu de livres et peu d'amis.

Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés, il n'y a personne qui ne connoisse ses Fables et ses Contes, et les particularités de sa vie sont écrites en cent endroits.

Il mourut le 16 mars 1695.

Gardons le silence sur ses derniers instants, et craignons d'irriter ceux qui ne pardonnent point.

Ses concitoyens l'honorent encore aujourd'hui dans sa postérité.

Long-temps après sa mort, les étrangers alloient visiter la chambre qu'il avoit occupée.

Une fois chaque année, j'irai visiter sa tombe.

Ce jour-là, je déchirerai une fable de la Motte, un conte de Vergier, ou quelques unes des meilleures pages de Grécourt.

Il fut inhumé dans le cimetiere de Saint-Joseph, à côté de Moliere.

Ce lieu sera toujours sacré pour les poëtes et pour les gens de goût.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Les Nouvelles en vers, dont ce livre fait part au public,* et dont l'une est tirée de l'Arioste, l'autre de Boccace, quoique d'un style bien différent, sont de la même main. L'auteur a voulu éprouver lequel caractère est plus propre pour rimer des Contes. Il a cru que, les vers irréguliers ayant un air qui tient beaucoup de la prose, cette manière pouvoit sembler la plus naturelle et par conséquent la meilleure. D'autre part aussi, le vieux langage, pour des

*Cet avertissement est en tête du petit volume publié chez Barbin en 1665 et qui contient seulement *Le Cocu battu et content*, *Joconde*, et l'imitation de *la Matrone d'Ephèse* par Saint-Evremont.

choses de cette nature, a des grâces que celui de notre siècle n'a pas. Les *cent Nouvelles nouvelles*, les vieilles traductions de Boccace et des Amadis, Rabelais, nos anciens Poëtes, nous en fournissent des preuves infaillibles. L'auteur a donc tenté ces deux voies, sans être encore certain laquelle est la bonne. C'est au Lecteur à le déterminer là dessus, car il ne prétend pas en demeurer là, et il a déjà jetté les yeux sur d'autres Nouvelles pour les rimer ; mais auparavant il faut qu'il soit assuré du succès de celles-ci et du goût de la plupart des personnes qui les liront. En cela, comme en d'autres choses, Térence doit lui servir de modèle. Ce Poëte n'écrivoit pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire un petit nombre de gens choisis ; il avoit pour but :

Populo ut placerent quas fecisset Fabulas.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

SUR

LA PREMIÈRE PARTIE DE SES CONTES

J'avois résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Boccace qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès-à-présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine, et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen: créatures de la cabale, bien différents de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin

de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer ; seulement je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Métamorphoses, les Bouts-rimés, régner tour-à-tour ; maintenant ces galanteries sont hors de mode et personne ne s'en soucie, tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passe-port que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait ou que j'ai cru faire dans cette seconde édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes que parcequ'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, et d'autres que j'ai accourcis, seulement pour diversifier et me rendre moins ennuyeux. On en trouvera même quelques uns que j'ai prétendu mettre en Épigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit Recueil, aussi peu considérable par sa grosseur que par la qualité des ouvrages qui le composent. Pour le grossir, j'ai tiré de mes papiers je ne sais quelle imitation des Arrêts d'Amour, avec un Fragment où l'on raconte le tour que Vulcain

fit à Mars et à Vénus, et celui que Mars et Vénus lui avoient fait. Il est vrai que ces deux pièces n'ont ni le sujet ni le caractère du tout semblables au reste du livre, mais, à mon sens, elles n'en sont pas entièrement éloignées. Quoi que c'en soit, elles passeront; je ne sais même si la variété n'étoit point plus à rechercher en cette rencontre qu'un assortiment si exact. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une, que ce livre est licencieux, l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi, étant une loi, indispensable selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute ; et l'on ne me sauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile ; mais cela auroit affoibli le Conte, et lui auroit ôté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures. Aussi faut-il m'a-

vouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Boccace à la même pudeur que Virgile ne feroit assurément rien qui vaille, et pécheroit contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de vers et de prose, l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la derniere à dire ce qu'il est à propos qu'on dise eu égard au lieu, au temps, et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de contes un peu libres. Je ne peche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gaieté de ces Contes ; elle passe légèrement. Je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on auroit raison si je parlois sérieusement : mais qui ne voit que ceci est jeu, et par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, et les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont par-tout un fondement aisé à détruire ; enfin, qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garants : et puis, ce n'est ni le vrai ni le

vraisemblable qui font la beauté et la grace de ces choses-ci ; c'est seulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs : aussi-bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer. Quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

SUR

LA DEUXIÈME PARTIE DE SES CONTES

Voici les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'auteur, et par conséquent la dernière occasion de justifier ses hardiesses et les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas lui-même en un autre genre de poésie, mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, et lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, et ne pas faire un Poëme épique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le

soin et l'exactitude qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, et que cela contrevient aux préceptes de Quintilien, encore l'Auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le Lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin ; car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité ; il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulieres qui ne touchent point, et dont personne n'est amoureux ! Nous ne voulons pas ôter aux Modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour de vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes, sont des perfections en un poëte; cependant, que l'on considere quelques unes de nos Épigrammes où tout cela se rencontre, peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de graces, qu'en celles de Marot et de Saint-Gelais, quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tout pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siècle, et que c'en sont de très grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement, et disons, comme nous avons déjà dit, que c'en seroit en effet dans un autre genre de poésie, mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu Monsieur de Voiture en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractere de Marot ; car notre Auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due, ni qu'il ait mérité non plus

de grands applaudissements du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est véritablement engagé dans une carriere toute nouvelle, et l'a fournie le mieux qu'il a pu, prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre, et marchant toujours plus assurément quand il a suivi la maniere de nos vieux poëtes, *quorum in hac re imitari negligentiam exoptat potius quam istorum diligentiam.* Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner. Et possible n'a-ce pas été inutilement, car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les Nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolables pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidents et les circonstances, quelquefois le principal évènement et la suite ; enfin ce n'est plus la même chose, c'est proprement une nouvelle Nouvelle, et celui qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoître son propre ouvrage. *Non sic decet contaminari Fabulas*, diront les critiques. Et comment ne le diroient-ils pas ? Ils ont bien fait le même reproche à Térence ; mais Térence s'est moqué d'eux, et a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre, comme Sophocle et Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des écrivains qui les précédoient, n'épargnant Histoire ni Fable où il s'agissoit de la bienséance et des regles du Dramatique. Ce privilege cessera-t-il à l'é-

CONTES

DE

LA FONTAINE



Fragonard inv. *P. Martial sc.*

JOCONDE.

Imp. Dornel Paris

6. — Joconde. « Le Lit. »

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



7. — Joconde. « Le Lit. »

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

CONTES

DE

LA FONTAINE

JOCONDE

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE

Jadis régnoit en Lombardie
Un Prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautés qui régnoient à sa Cour
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour, en se mirant : Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,
Et gage, si l'on veut, la meilleure Province
De mes États ;
Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome :
Sire, dit-il, si Votre Majesté
Est curieuse de beauté,
Quelle fasse venir mon frere :
Aux plus charmants il n'en doit guere ;
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois, en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais le cœur de vos Dames.
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un second.
Là-dessus Astolphe répond
(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie) :
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frere : amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit ;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très bien vous avez dit.
Le Gentilhomme part, et va querir Joconde ;
C'est le nom que ce frere avoit.

A la campagne il vivoit,
Loin du commerce et du monde;
Marié depuis peu; content, je n'en sais rien :
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frere arrive, et lui fait l'ambassade;
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puissant, et d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux :
Quoi ! tu me quittes ! disoit-elle;
As-tu bien l'ame assez cruelle
Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la Cour ?
Tu sais qu'à peine elles durent un jour;
Qu'on les conserve avec inquiétude,
Pour les perdre avec désespoir.
Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos regne jour et nuit;

Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
Enfin moi, qui devrois me nommer la premiere :
Mais ce n'est plus le temps ; tu ris de mon amour :
Va, cruel, va montrer ta beauté singuliere ;
Je mourrai, je l'espere, avant la fin du jour.
L'histoire ne dit point ni de quelle maniere
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler ;
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme, le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baisers, et, pour comble, lui donne
Un bracelet de façon fort mignonne,
En lui disant : Ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême ;
Il est de mes cheveux ; je l'ai tissé moi-même :
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce bracelet.
Vous autres bonnes gens eussiez cru que la dame

Une heure après eût rendu l'ame ;
Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.
Joconde partit donc ; mais, ayant oublié
Le bracelet et la peinture,
Par je ne sais quelle aventure,
Le matin même il s'en souvient :
Au grand galop sur ses pas il revient,
Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne, et sans être entendu,
Il monte dans sa chambre, et voit près de la Dame
Un lourdaud de Valet sur son sein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces amants, il ne le falloit pas ;
Car son honneur l'obligeoit en ce cas
De leur donner le trépas :

Vis, méchante, dit-il tout bas ;
A ton remords je t'abandonne.
Joconde là-dessus se remet en chemin,
Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :
Encor si c'étoit un blondin,
Je me consolerois d'un si sensible outrage ;
Mais un gros lourdaud de Valet !
C'est à quoi j'ai plus de regret :
Plus j'y pense, et plus j'en enrage.
Ou l'Amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage
D'avoir assemblé ces amants.
Ce sont, hélas ! ses divertissements ;
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette aventure.
Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames, le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse !
Ce n'est pas pour nous la donner.

A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On se fût bien passé de prendre tant de peine.
Astolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne savoit que penser là-dessus :
Car Joconde cachoit avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés et son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat et d'embonpoint.
Amour en eut pitié : d'ailleurs cette tristesse
Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens et de vœux ;
L'un des plus grands suppôts de l'Empire amoureux
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour, étant seul en une galerie,
Lieu solitaire et tenu fort secret,
Il entendit, en certain cabinet
Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici :
Mon cher Curtade, mon souci,

J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace :
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface :
Cent conquérants voudroient avoir ta place ;
Et tu sembles la mépriser,
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque Page
Au lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le message ;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.
Qui fut bien étonné ? Ce fut notre Romain.
Je donnerois jusqu'à demain
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le personnage
Qui gardoit tant son quant à moi.
Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
Et son amante étoit la Reine.
Le Romain sans beaucoup de peine
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.

Ces amants se fioient au soin de Dorimene;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là:
Mais, la laissant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite;
Car voici comme il raisonna:
Je ne suis pas le seul; et puisque même on quitte
Un Prince si charmant pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un Valet.
Ce penser le console; il reprend tous ses charmes;
Il devient plus beau que jamais:
Telle pour lui verse des larmes
Qui se moquoit de ses attraits.
C'est à qui l'aimera; la plus prude s'en pique;
Astolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux; il en avoit assez.
Retournons aux amants que nous avons laissés.
Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire;
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi! Joconde aimoit avecque trop de zele

Un Prince libéral qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.
Or, comme avec les Rois il faut plus de mystere
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
Dont le discours leur doit déplaire,
Ce seroit être mal-adroit,
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde
Depuis l'origine du Monde
Fit un dénombrement des Rois et des Césars
Qui, sujets comme nous à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leur femme tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colere,
Et sans en faire pire chere :
Moi qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître Cocuage
Pour un des Dieux du mariage,
Et, comme tel, de lui sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,

Toute sa déconvenue;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue:
Menez-moi donc sur les lieux.
Cela fut fait; et de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus
Que d'abord tous ses sens demeurerent perclus;
Il fut comme accablé de ce cruel outrage :
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, et, pour le faire court,
En véritable homme de Cour :
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis ;
Vengeons-nous-en, et courons le pays ;
Cherchons partout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms ; je changerai mon train;
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,

Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi selon ma qualité.
Joconde approuva fort le dessein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit,
Et si la plus severe à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux ; nous avons de l'esprit ;
Avec cela bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui semeront l'argent et la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, et le livre sur-tout,
Nos galants se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie :

Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est, en la plupart des lieux,
Femme d'Echevin, ni de Maire,
De Podestat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyait de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sais rien;
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne :
Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'Histoire,
Il n'auroit jamais fait; suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,

De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre :
Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre ;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plutôt que plus tard ;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diversité de mets peut nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable :
Ayons quelque objet en commun ;
Pour tous les deux c'est assez d'un.
— J'y consens, dit Joconde ; et je sais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit ; elle est belle ; elle est femme
D'un des premiers de la cité.
— Rien moins, reprit le Roi : laissons la qualité ;
Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon.
Être en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, brusque ou volage ;
Chez les Dames de haut parage

Ces choses sont à craindre et bien d'autres encor :
Une grisette est un trésor ;
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promene,
On en vient aisément à bout ;
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidele :
Choisissons-la toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien.
— Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle :
Sa poupée en sait autant qu'elle.
— J'y songeois, dit le Roi ; parlons-lui dès ce soir.
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie ;
Toutefois, étant Roi, l'on me le doit céder :
Du reste, il est aisé de s'en accommoder.
— Si c'étoit, dit Joconde, une Cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas ;

Mais il s'agit d'un autre cas :
Tirons au sort ; c'est la justice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chape à l'Evêque, hélas ! ils se battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient !
Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
Louerent sa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si precieux
Son cœur fit peu de résistance.
Le marché se conclut ; et dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place ;
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, et sur-tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne ; et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse :
Car il n'est si sotte, après tout,

Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde :
Salomon, qui grand clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon-homme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, et Maître Pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le temps, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'appaiser, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit :
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte ;
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.

— Comment en viendrons-nous à bout ?
Dit la fille fort affligée :
De les aller trouver je me suis engagée ;
Si j'y manque, adieu l'anneau
Que j'ai gagné bien et beau.
— Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout-à-l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?
— Oui, reprit-elle ; mais entre eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée ;
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent,
Tant que le siege soit vacant ;
C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant :
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
Elle reprit : Ah ! gardez-vous-en bien ;
Vous seriez un mauvais homme.
— Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laissa :
Le galant vint, et s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Qu'entre les draps il se glissa ;
Et Dieu sait comme il se plaça,

Et comme enfin tout se passa.
Et de ceci ni de cela
Ne se douta le moins du monde
Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à part soi :
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop ; et, sur ma foi,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, et pour le lendemain,
Enfin pour toute la semaine :
Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut suivi de la donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le Roi dit au Romain :
Frere, dormez jusqu'à demain ;
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
— Comment ! dit le Romain : mais vous-même, à propos,

Vous avez fait tantôt une terrible vie.
— Moi, dit le Roi, j'ai toujours attendu;
Et puis, voyant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste;
C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous : qu'y feroit-on ?
— Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, et changeons de matiere.
Je suis votre vassal; vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette toute entiere,
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
— Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
— Sire, dit le Romain, treve de raillerie;
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
Astolphe se piqua de cette repartie;





5. — Joconde. « Le Départ. »

(Eau-forte)



8. — Joconde. « Le Pardon. »

Par Mallet.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, et se mit à genoux ;
Leur confessa tout le mystere.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux ; l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.
Ce fut par-là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures ;
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse et quelques feintes larmes,
Et que loin des dangers et du bruit des alarmes
L'un et l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles
Et leur livre étant plus que plein,
Le Roi Lombard dit au Romain :
Retournons au logis par le plus court chemin.

Si nos femmes sont infideles,
Consolons-nous ; bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour ;
Un temps viendra que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes :
A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.
D'ailleurs, tout l'Univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps et des ames
Font tout ce qu'il leur plaît : savons-nous si ces gens,
Comme ils sont traîtres et méchants,
Et toujours ennemis soit de l'un soit de l'autre,
N'ont point ensorcelé mon épouse et la vôtre ;
Et si par quelque étrange cas
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas ?
Ainsi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, et demeurons-en là.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienséance.
L'un et l'autre se vit de baisers régalé ;

On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, ballé,
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Valet, comme je pense.
Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point :
Autant en fit la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.



Fragonard inv. *P. Martial sc.*

LE COCU BATTU ET CONTENT.

Imp. R. Taneur Paris

9. — Le Mari cocu, battu et content.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par Martial.



10. — Le Mari cocu, battu et content.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LE COCU BATTU ET CONTENT

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

N'a pas long-temps de Rome revenoit
Certain Cadet, qui n'y profita guere,
Et volontiers en chemin séjournoit
Quand par hasard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte et belle Chambriere.
Avint qu'un jour, en un Bourg arrêté,
Il vit passer une Dame jolie,
Leste, pimpante et d'un Page suivie,
Et, la voyant, il en fut enchanté ;
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté ;
De vertu peu : chose assez ordinaire
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante et belle ;
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle.

Tant se la mit le drôle en la cervelle
Que dans sa peau peu ni point ne duroit,
Et, s'informant comment on l'appeloit :
C'est, lui dit-on, la Dame du village :
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :
Mais, comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.
Notre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château,
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau
Qui cherchoit maître, et qui savoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour Fauconnier le loua bien et beau,
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le Fauconnier plut très fort à la Dame
Et, n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guere ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup, car le vieillard étoit
Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.

Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eût demeuré volontiers en sa place;
La jeune Dame en étoit bien d'accord;
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire;
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La Dame dit un soir à son mari :
Qui croyez-vous le plus rempli de zele
De tous vos gens? Ce propos entendu,
Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le Fauconnier garçon sage et fidele,
Et c'est à lui que plus je me fierois.
— Vous auriez tort, repartit cette belle;
C'est un méchant; il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise
Que je pensai tomber tout de mon haut;
Car qui croiroit une telle entreprise?
Dedans l'esprit il me vint aussitôt
De l'étrangler, de lui manger la vue.
Il tint à peu; je n'en fus retenue
Que pour n'oser un tel cas publier;
Même, à dessein qu'il ne le pût nier,

Je fis semblant d'y vouloir condescendre
Et, cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant son premier somme;
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
Messire Bon se mit fort en colere.
Sa femme dit: Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux;
Dans le jardin attrapez-le vous-même:
Vous le pourrez trouver fort aisément;
Le poirier est à main gauche en entrant,
Mais il vous faut user de stratagême.
Prenez ma jupe, et contrefaites-vous;
Vous entendrez son insolence extrême:
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur!
L'époux retint cette leçon par cœur.

Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon-homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encornetta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne.
Garde n'avoit, car, tandis qu'il frissonne,
Claque des dents et meurt quasi de froid,
Le pélerin, qui le tout observoit,
Va voir la Dame ; avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsqu'amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, et qui n'est point à soi.
Quand le galant, un assez bon espace,
Avec la Dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place ;
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous moments sa paresse maudit.
Le pélerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire appercevoir la Dame,
Et lui cria : Quoi donc, méchante femme,

A ton mari tu brassois un tel tour !
Est-ce le fruit de son parfait amour ?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami ;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi,
Et ne t'attends de m'induire à luxure.
Grand pécheur suis, mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A mon Seigneur ferois-je un tel outrage ?
Pour toi, tu viens avec un front de Page,
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et mon Seigneur puis après le saura.
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et, tout ravi, disoit entre ses dents :
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme et Valet si chastes, si prudents !
Ce ne fut tout ; car à grands coups de gaule
Le pélerin vous lui froisse une épaule ;
De horions laidement l'accoutra ;

Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bon eût voulu que le zele
De son Valet n'eût été jusques-là ;
Mais, le voyant si sage et si fidele,
Le bon-hommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva,
Lui conta tout, en lui disant : M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel Valet ; c'est sans doute un trésor.
Dans notre Bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
— Pas n'y faudrai, lui repartit la Dame,
Et de ceci je vous donne ma foi.



12. — Le Mari confesseur.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)



Fragonard inv. *P. Martial sc.*

LE MARI CONFESSEUR.

11. — Le Mari confesseur.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par Martial.

LE MARI CONFESSEUR

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Messire Artus, sous le grand Roi François,
Alla servir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand'cérémonie.
Son Général lui chaussa l'éperon ;
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si s'en revint tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison ;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire
Et, ruminant sur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon village quitté,

Si j'étois cru, dit-il, en dignité
De cocuage et de chevalerie ?
C'est moitié trop ; sachons la vérité.
Pour ce s'avise, un jour de Confrérie,
De se vêtir en Prêtre, et confesser.
Sa femme vient à ses pieds se placer.
De prime abord sont par la bonne Dame
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis, à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme :
Pere, dit-elle, en mon lit sont reçus
Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
Si le mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus ;
Courte n'étoit pour sûr la kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-dessus ;
Dont bien lui prit : Ah ! dit-il, infidele !
Un Prêtre même ! A qui crois-tu parler ?
— A mon mari, dit la fausse femelle
Qui d'un tel pas se sut bien démêler ;
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas qu'étant homme si sage
Vous n'ayez su l'énigme débrouiller.

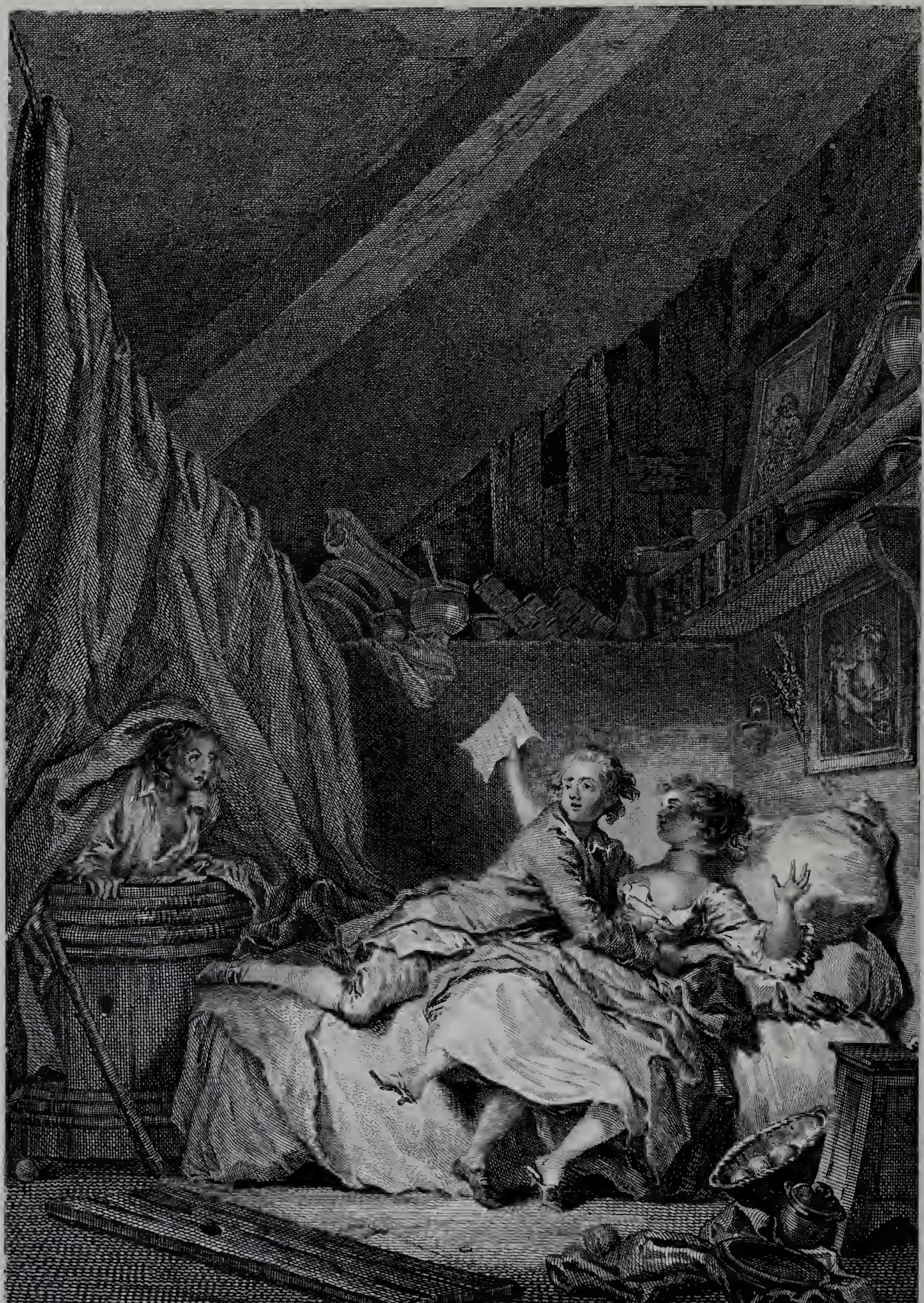
On vous a fait, dites-vous, Chevalier;
Auparavant vous étiez Gentilhomme;
Vous êtes Prêtre avecque ces habits.
— Béni soit Dieu, dit alors le bon-homme;
Je suis un sot de l'avoir si mal pris.

13. — Le Savetier.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par Martial.





14. — Le Savetier.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LE SAVETIER

CONTE D'UNE CHOSE ARRIVÉE A CHASTEAU-THIERRY

Un Savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, et fut très avisé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un Marchand peu rusé
Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
Mi-muid de grain, ce que le Marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les presse,
Dieu sait pourquoi ; le galant, en effet,
Crut que par-là baiseroit la commere :
Vous avez trop de quoi me satisfaire,
Ce lui dit-il, et sans débourser rien :
Accordez-moi ce que vous savez bien.
— Je songerai, répond-elle, à la chose,
Puis vient trouver Blaise tout aussitôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit · Par bieu, femme, il nous faut
Sans coup férir rattraper notre somme.

Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule;
De la donner je ne crois qu'il recule,
Puis tousserez, afin de m'avertir,
Mais haut et clair, et plutôt deux fois qu'une :
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta ;
Dont le mari puis après se vanta,
Si que chacun glosoit sur ce mystere.
Mieux eût valu tousser après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros Bourgeois;
Vous eussiez eu votre compte tous trois ;
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or çà, belle, entre nous ?
Elle répond : Ah, Monsieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames ?
Notez qu'illec, avec deux autres femmes,
Du gros Bourgeois l'épouse étoit aussi.
Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi ;
Mais quoi, chacun n'est pas si sage qu'elle.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LE PAYSAN.

15. — Le Paysan qui avoit offensé son Seigneur.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par Martial.



16. — Le Paysan qui avoit offensé son Seigneur.

(Gavure terminée. — Édition de 1795.)

CONTE D'UN PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR

Un Paysan son Seigneur offensa ;
L'histoire dit que c'étoit bagatelle,
Et toutefois ce Seigneur le tança
Fort rudement ; ce n'est chose nouvelle :
Coquin, dit-il, tu mérites la hart ;
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon, et de trois peines l'une
Tu peux choisir ; ou de manger trente aulx,
J'entends sans boire et sans prendre repos,
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus.
Le Paysan consultant là-dessus :
Trente aulx sans boire ! Ah, dit-il en soi-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.

De recevoir les trente coups aussi,
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous.
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria : Pour Dieu, miséricorde !
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde.
Quoi ! le galant m'ose répondre encor !
Le Paysan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail, et le Seigneur commande
Que l'on en cueille, et sur-tout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le compte :
Puis, quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat ;
Et, cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, et rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde ;
Il n'oseroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, et sur-tout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe ; aussi fait le deuxieme ;
Au tiers, il dit : Que le Diable y ait part !
Bref, il en fut à grand'peine au douzieme
Que, s'écriant : Haro ! la gorge m'ard,

Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire!
Son Seigneur dit: Ah! ah! sire Grégoire,
Vous avez soif! Je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas :
Or buvez donc, et buvez à votre aise :
Bon prou vous fasse! Holà, du vin, holà!
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir, après cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
— Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés
Que les aulx soient sur les coups précomptés;
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme:
Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme?
— Hé bien! souffrez les trente horions,
Dit le Seigneur, mais laissons les oignons.
Pour prendre cœur, le Vassal en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans,
Puis souffre un coup avec grande constance.
Au deux, il dit : Donnez-moi patience,
Mon doux Jésus, en tous ces accidents.
Le tiers est rude; il en grince les dents,
Se courbe tout, et saute de sa place;
Au quart, il fait une horrible grimace;

Au cinq, un cri, mais il n'est pas au bout;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout;
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts paillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
En observant la cadence et le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanson:
Grace! dit-il. Mais, las! point de nouvelle;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, et tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie:
Pour Dieu, cessez; hélas! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit: Payez donc cent écus,
Net et comptant: je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compere Pierre
Vous en peut bien assister, entre nous,
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux, n'osant presque répondre,
Court au magot et dit: C'est tout mon fait.
On examine; on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face:

Il n'a point fait encor telle grimace,
Mais que lui sert? Il convient tout payer;
C'est grand'pitié quand on fâche son maître!
Ce Paysan eut beau s'humilier;
Et, pour un fait assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vuider la bourse, émoucher les épaules,
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grace d'un Carolus.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LE MULETIER.

Imp. Duval Paris

17. — Le Muletier.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



18. — Le Muletier

(Eau-forte)

LE MULETIER

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Un Roi Lombard (les Rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire :)
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Boccace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du Roi dernier mort sans enfants,
Lequel laissa l'État sous la tutelle
De celui-ci, Prince sage et prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue, et la couche royale
De part et d'autre étoit assurément
Aussi complete, autant bien assortie,
Qu'elle fut onc, quand Messer Cupidon
En badinant fit choir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'Écurie,

Sans prendre garde, et sans se soucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un Muletier.
Ce Muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine,
Bien fait et beau, même ayant du bon sens.
Bien le montra; car, s'étant de la Reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ses efforts et mis toute sa peine
Pour se guérir sans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'ame la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour
Qu'un Maître-ès-arts en dix ans aux Écoles;
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il sait montrer les tours et les paroles.
Le présent Conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeoit, près ni loin,
Dedans l'abord à jouir de sa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
Mourût ou non, d'en passer son envie,
Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvoit;

Et, mort pour mort, toujours mieux lui valoit,
Auparavant que sortir de la vie,
Éprouver tout et tenter le hasard.
L'usage étoit chez le peuple Lombard
Que, quand le Roi, qui faisoit lit à part,
Comme tous font, vouloit avec sa femme
Aller coucher, seul il se présentoit
Presque en chemise, et sur son dos n'avoit
Qu'une simarre : à la porte il frappoit
Tout doucement; aussitôt une Dame
Ouvroit sans bruit, et le Roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit,
Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flamme.
D'abord la Dame éteignoit en sortant
Cette clarté; c'étoit le plus souvent
Une lanterne, ou de simples bougies.
Chaque Royaume a ses cérémonies.
Le Muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi,
Se présenta comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La Dame ouvrit dormant plus d'à-demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure
Fors que le Roi ne vînt pareillement.

Mais, ce jour-là s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le Muletier, frais, gaillard et dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son Empire
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite,
Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois,
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement, et crut que la colere
Rendoit le Prince outre son ordinaire
Plein de transport, et qu'il n'y songeoit pas.
En ses présents le Ciel est toujours juste ;
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talents. Un Empereur auguste
A les vertus propres pour commander ;
Un Avocat sait les points décider ;
Au jeu d'Amour le Muletier fait rage :
Chacun son fait ; nul n'a tout en partage.

Notre galant, s'étant diligenté,
Se retira, sans bruit et sans clarté,
Devant l'aurore. Il en sortoit à peine
Lorsqu'Agiluf alla trouver la Reine,
Voulut s'ébattre, et l'étonna bien fort :
Certes, Monsieur, je sais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zele ;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir : même outre l'ordinaire
En avez pris, et beaucoup plus qu'assez.
Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop ; votre santé m'est chere.
Le Roi fut sage, et se douta du tour,
Ne sonna mot, descendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie,
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le galant, qui trembloit pour sa vie.
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.
Pas ne faillit dedans sa conjecture ;

Et le second qu'il tâta d'aventure
Étoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, et le pouls tout ensemble.
Ne sachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystere, il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil! Le Roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupoit le crin à ses chevaux :
Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire,
Et, cela fait, le Prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet;
Dont le galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gâta le stratagême.
Le Muletier alla, sur l'heure même,
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le Roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en son ame :
Qu'est-ceci donc? Qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit?

Quoi ! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébats à plus de quinze ou seize ?
Autant en vit vers le front de tondus :
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taise ;
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

Imp. R. Taneur Paris

19. — La Servante justifiée.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par Martial.

LA SERVANTE JUSTIFIEE

NOUVELLE TIRÉE DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE

Boccace n'est le seul qui me fournit ;
Je vas par fois en une autre boutique :
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique,
Mais, comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin,
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles
Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles
Pour la plupart, et de très bonne main.
Pour cette fois, la Reine de Navarre
D'un : C'ÉTOIT MOI, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en soit l'auteur :
J'y mets du mien selon les occurrences ;
C'est ma coutume, et, sans telles licences,
Je quitterois la charge de Conteur.

Un homme donc avoit belle Servante :
Il la rendit au jeu d'amour savante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de suc, et donnant appétit,
Ce qu'on appelle en françois bonne robe.
Par un beau jour, cet homme se dérobe
D'avec sa femme, et d'un très grand matin
S'en va trouver sa Servante au jardin.
Elle faisoit un bouquet pour Madame :
C'étoit sa fête. Or voyant de la femme
Le bouquet fait, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer.
S'insinuer, en fait de Chambriere,
C'est proprement couler sa main au sein,
Ce qui fut fait. La Servante soudain
Se défendit ; mais de quelle maniere ?
Sans rien gâter : c'étoit une façon
Sur le marché ; bien savoit sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison,
Tant et si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la Servante tomba :
Lui d'en tirer aussitôt avantage.

Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperçut le mystere.
L'époux la vit, je ne sais pas comment :
Nous voilà pris, dit-il à sa Servante;
Notre voisine est languarde et méchante,
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment;
Puis fait si bien que, s'étant éveillée,
Elle se leve, et, sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rôlet,
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler, tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau :
Somme que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre Dame alla l'après-dînée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur; elle se soulagea
Tout dès l'abord : Je ne puis, ma commere,
Dit cette femme avec un front sévere,

Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perdue ?
A coups de pied, si j'étois que de vous,
Je l'envoîrois ainsi qu'elle est venue .
— Comment ! Elle est aussi brave que nous !
— Or bien, je sais celui de qui procede
Cette piaffe ; apportez-y remede
Tout au plustôt, car je vous avertis
Que, ce matin étant à la fenêtre,
Ne sais pourquoi, j'ai vu de mon logis
Dans son jardin votre mari paroître,
Puis la galante ; et tous deux se sont mis
A se jeter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi :
Je vous entends, dit-elle ; c'étoit moi.

LA VOISINE

Voire ! Ecoutez le reste de la fête ;
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs, que baisers on appelle.

LA FEMME

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils sont passés : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laissé prendre.

LA FEMME

Et pourquoi non ? C'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous ?

LA VOISINE

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée, et, comme je le croi,
Sans se blesser. Vous riez ?

LA FEMME

C'étoit moi.

LA VOISINE

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME

C'étoit le mien.

LA VOISINE

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portoit, de la fille ou de vous ?
C'est là le point, car Monsieur votre époux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME

Qui ? C'étoit moi. Votre tête est bien dure !

LA VOISINE

Ah ! c'est assez. Je ne m'informe plus.
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble ;
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu-là se divertir ensemble :
Mais excusez, et ne la chassez pas.

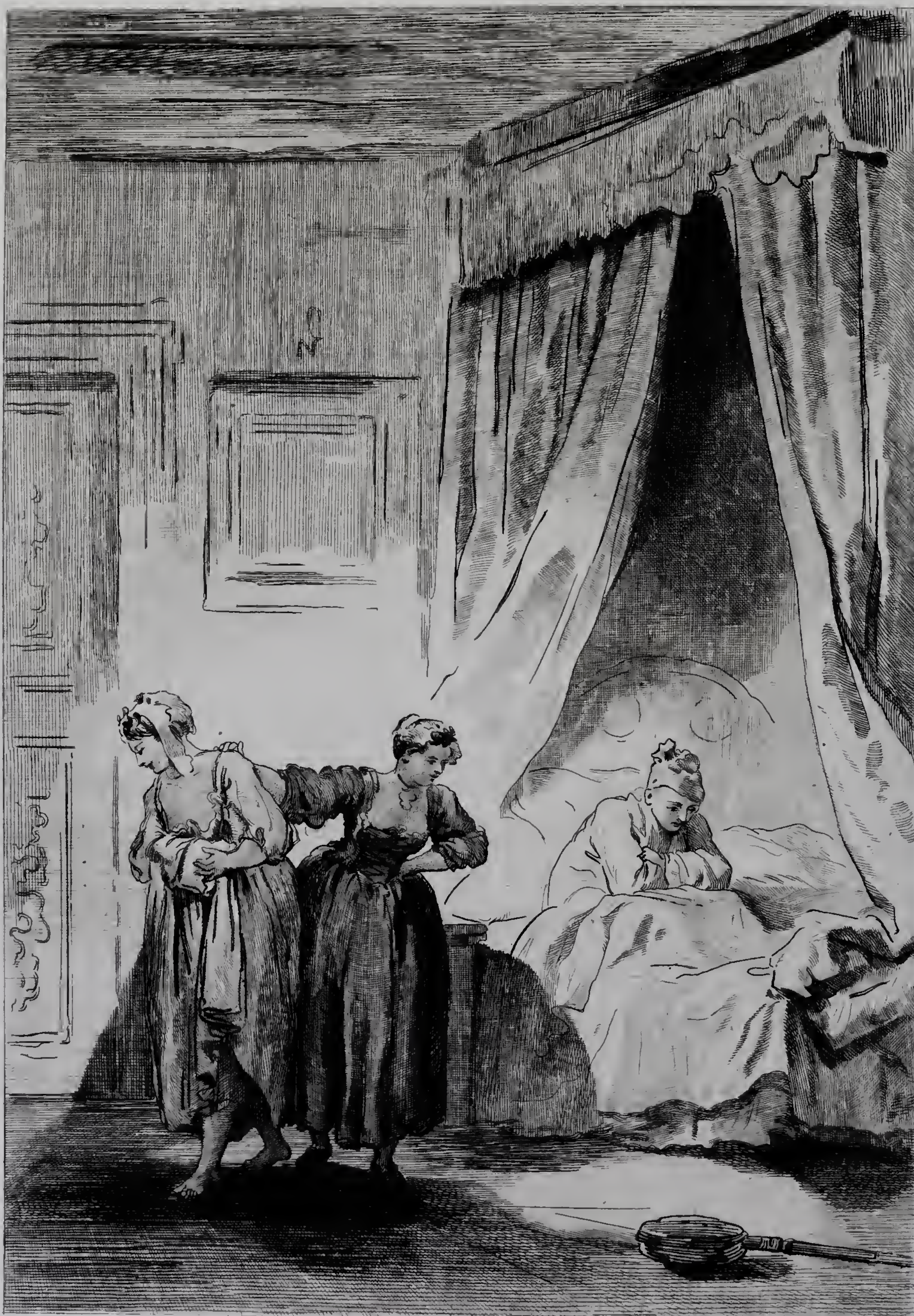
LA FEMME

Pourquoi chasser ? J'en suis très bien servie.

LA VOISINE

Tant pis pour vous ! C'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commere m'amie.

Baise ta servante en un coin
Si tu ne veux baiser ta femme en un jardin.



Fragonard inv.	P. Martial sc.

LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES.

Imp. Dorval Paris

20. — La Gageure. — La Servante.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par Martial.



21. — La Gageure. — La Servante.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LA GAGEURE

DES TROIS COMMERES

OU SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCCACE

Après bon vin, trois commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours et prouesses.
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit : J'ai le roi des maris ;
Il n'en est point de meilleur dans Paris ;
Sans son congé je vas par-tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin ;
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
— Par mon serment, dit une autre aussitôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrenne ;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mene ;
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.

Bien sauroit prendre et le temps et le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme :
Le passe-temps en est d'autant plus doux ;
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troisieme commere
Les mit d'accord, car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris
Et veut aussi quelque peine légere.
Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux faits attrapons nos époux :
Le moins bon tour payera quelque amende.
— Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai ; puis pour le jugement

On en croira la commere Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda ;
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton,
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor jouï, sinon par échappées ;
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntées.
Pour plus à l'aise ensemble se jouer,
La bonne Dame habille en Chambriere
Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupiere.
Du coin de l'œil l'époux le regardoit,
Et dans son cœur déjà se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
On la retient, avec peine pourtant :
Belle Servante, et mari vert-galant,
C'étoit matiere à feindre du scrupule.

Les premiers jours, le mari dissimule,
Détourne l'œil, et ne fait pas semblant
De regarder sa Servante nouvelle :
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Q'uelle feignit à la fin de se rendre;
Et, de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit :
Madame est mal, et seule elle veut être
Pour cette nuit. Incontinent le Maître
Et la Servante, ayant fait leur marché,
S'en vont au lit; et, le drôle couché,
Elle en cornette et dégraffant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
Oh! oh! lui dit la commere en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût? Eh! par saint Jean, beau sire,
Un peu plutôt vous me le deviez dire;
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celui-ci, pour certaines raisons,
Vous faut passer; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle au dessein si gaillard,
Merci de moi, Chambriere d'un liard,

Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi !
J'en suis d'avis ! Non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue ;
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point. Je sais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ! Diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte, marchons ; que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin :
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'étoit le scandale et la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je suis bonne, et ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très bon compte
A l'avenir, et vous jure ma foi
Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes,
Puisque je puis empêcher tous vos tours ?
La Chambriere écoutant ce discours
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes,
Prend son paquet, et sort sans consulter ;

Ne se le fait par deux fois répéter;
S'en va jouer un autre personnage;
Fait au logis deux métiers tour-à-tour;
Galant de nuit, Chambriere de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite :
Rien ne s'en perd; et des moindres moments
Bons ménagers furent nos deux amants,
Sachant très bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour de l'une des commeres.

L'autre, de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand Valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur, et de mise,
Et qui faisoit les Servantes trotter.
La Dame dit : Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là; Guillot, monte, et secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.

Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec la femme. Aussitôt le Valet,
Frottant ses yeux comme étonné du fait :
Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire
Et, moi présent, du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point ? Attendez à tantôt ;
Ces privautés en seront plus friandes :
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu ? Vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles !
La Dame dit : Que conte celui-là ?
Je crois qu'il rêve ; où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?
Descends, descends, mon ami ; tu verras.
Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
Nous jouons-nous ?

GUILLOT

Non pas pour le présent.

LE MARI

Pour le présent ?

GUILLOT

Oui, Monsieur; je veux être
Écorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

LA FEMME

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
Je te le dis; car elle sent les coups.

LE MARI

Non, non, m'amie; il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME

Et qu'as-tu vu ?

GUILLOT

J'ai vu, je le répete,
Vous et Monsieur qui dans ce même endroit



22. — La Gageure. — Le Poirier.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

Jouïez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME

Voire, charmé ! Tu nous fais un beau conte !

LE MARI

Je le veux voir ; vraiment faut que j'y monte :
Vous en saurez bientôt la vérité.
Le Maître à peine est sur l'arbre monté
Que le Valet embrasse la Maîtresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire ;
Et toutefois il ne put si bien faire
Que son honneur ne reçût quelque échec.
Comment ! dit-il, quoi ! même à mon aspect !
Devant mon nez ! A mes yeux ! Sainte Dame !...
— Que vous faut-il ? Qu'avez-vous ? dit la femme.

LE MARI

Oses-tu bien le demander encor ?

LA FEMME

Et pourquoi non ?

LE MARI

Pourquoi ? N'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie ?

LA FEMME

Ah ! c'en est trop ; parlez mieux, je vous prie.

LE MARI

Quoi ! ce coquin ne te caressoit pas ?

LA FEMME

Moi ? Vous rêvez.

LE MARI

D'où viendroit donc ce cas ?
Ai-je perdu la raison ou la vue ?

LA FEMME

Me croyez-vous de sens si dépourvue
Que devant vous je commisse un tel tour ?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

LE MARI

Je ne sais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment

L'époux remonte, et Guillot recommence.
Pour cette fois, le mari voit la danse
Sans se fâcher, et descend doucement :
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes :
C'est ce poirier ; il est ensorcelé.
— Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé :
Cours au logis ; dis qu'on le vienne abattre :
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La Dame dit : Abattez seulement ;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.
Par ce moyen la seconde commere
Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisieme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.
Là, tous les jours étoient nouveaux déduits :
Notre donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant, étant lors de quartier,

Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'étoit libre, à la Dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle ; et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit :
Jà de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Aussitôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit,
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais ;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome
Quand il pouvoit en rencontrer plus près,
Tout au rebours de la bonne donzelle
Qui, pour montrer sa ferveur et son zele,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pélerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois, mais c'étoit le vieux style ;
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dès ce soir
Un brin de fil qui rendoit à la porte
De la maison, et puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier ;



23. — La Gageure. — Le Fil.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

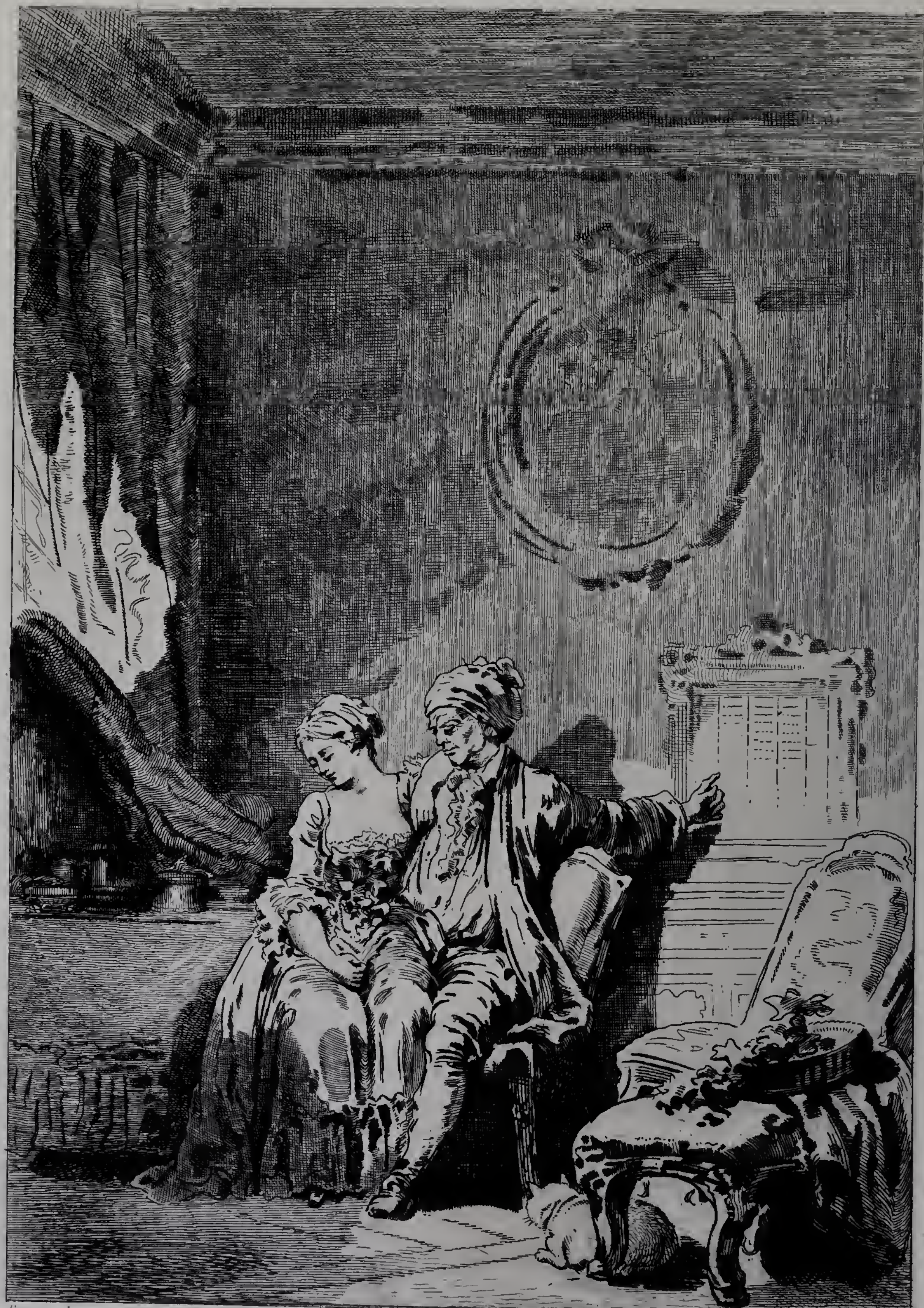
On appeloit son mari de la sorte.
Elle fit tant qu'Henriet se tournant
Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne
Quelque dessein, et, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne;
Se leve enfin, et sort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit; suit le fil dans la rue;
Conclut de là que l'on le trahissoit;
Que quelque amant que la donzelle avoit
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue;
Que la galante aussitôt descendoit,
Tandis que lui pauvre mari dormoit.
Car, autrement, pourquoi ce badinage?
Il falloit bien que Messer Cocuage
Le visitât; honneur dont, à son sens,
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avoit sur le derriere
De quoi pouvoir introduire l'ami.

Il le fut donc par une Chambriere ;
Tout domestique, en trompant un mari,
Pense gagner indulgence pléniere.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame et le jeune muguet
En sont aux mains, et Dieu sait la maniere.
En grand soulas cette nuit se passa.
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa :
Tout fut des mieux, graces à la Servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit sa place, et dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après, la commere ne faut
De mettre un fil ; Berlinguier aussitôt,
L'ayant senti, rentre à la même peine,
Court à son poste, et notre amant au sien.
Renfort de joie : on s'en trouva si bien
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse,
Et Berlinguier, prenant la même excuse,
Sortit encore et fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,

Il en fallut venir au dénouement :
Trois actes eut sans plus la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussitôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'époux se rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet
Et ne sachant que ce fût un Valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis est un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere;
Qu'avec ce fil il la tiroit à soi
Pour faire ouvrir, et que depuis n'a-guere
Tous deux s'étoient entredonné la foi.
C'est donc cela, poursuivit la commere
En s'adressant à la fille, en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce stratagême
Votre galant. Or bien, c'est votre époux :
A la bonne heure! il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,

Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un et l'autre amplement ;
L'époux, la fille; et le valet,... l'amant :
Puis au moutier le couple s'alla rendre,
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisieme tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée, ayant pouvoir de décider,
Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procès pend, et pendra de la sorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Imp. Dorval, Paris.

24. — Le Calendrier des Vieillards.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



25. — Le Calendrier des Vieillards.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LE CALENDRIER
DES VIEILLARDS

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré,
Lorsque l'on met une fille en ménage.
Les pere et mere ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards apparient;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés;
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris; car ce seroit merveille
Si sans cela la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage

Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?
J'en vas conter un exemple notable.

On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa Femme allégua,
Mainte Vigile, et maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit Juge dans Pise,
Homme savant en l'étude des lois,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise
Montroit assez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à-peu-près de même âge,
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux séante et la plus jeune d'ans
De la Cité ; fille bien alliée,
Belle sur tout : c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui parmi ses parents
Pouvoit compter les plus gros de la Ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile ;
Et l'on disoit communément de lui
Que ses enfants ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de conseiller autrui,

Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, et pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte et son Calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen; chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très peu:
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en Férie il mettoit la semaine,
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la Légende :
Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait :
Pareillement il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit,

Et quand venoit aux Fêtes solemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant toujours il s'abstenoit ;
Long-temps après il en usoit de même :
Aux Quatre-temps autant il en faisoit,
Sans oublier l'Avent ni le Carême.
Cette saison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu ; jamais ne s'en lassoit.
De Patrons même il avoit une liste :
Point de quartier pour un Evangéliste,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur :
Vierge n'étoit, Martyr, et Confesseur,
Qu'il ne chommât ; tous les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, et puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grace spéciale,
Notre Docteur régaloit sa moitié,
Petitement ; enfin c'étoit pitié.
A cela près, il traitoit bien sa femme :
Les affiquets, les habits à changer,

Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame.
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée :
Droit au solide alloit Bartholomée.
Son seul plaisir dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison
Que son mari possédoit sur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
Là, quelquefois sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade
Bartholomée et Messer le Docteur
Prennent chacun une barque à Pêcheur,
Sortent sur mer; ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, et n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.
Certain Corsaire apperçut la chaloupe
De notre épouse, et vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien et beau;
Laissa Richard : soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage;

Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir; car il aimoit la joie
Plus que l'argent, et toujours avoit fait
Avec honneur son métier de Corsaire;
Au jeu d'Amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons :
On n'en voit point qui les Fêtes allegue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monegue.
La belle fit son devoir de pleurer
Un demi-jour, tant qu'il se put étendre :
Et Pagamin de la réconforter,
Et notre épouse à la fin de se rendre.
Il la gagna; bien savoit son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus Corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête :
Très bien lui prit d'avoir de quoi payer;
Car là n'étoit ni Vigile ni Fête.
Elle oublia ce beau Calendrier

Rouge par-tout et sans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre Légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse étoit toujours fidele,
Entiere et chaste; et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort; je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chere moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine!
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre desir :
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
Car si j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me seroit une espece de blâme.
Ces jours passés je pris certaine Dame
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune et fraîche.

Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu :
Reprenez-la, rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive :
Mettez un prix à la pauvre captive ;
Je le paîrai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire :
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté ? Non sera, sur mon ame ;
Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai ; ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouse tout-à-l'heure,
Qui froidement, et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paroître,
Sans témoigner seulement le connoître,

Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
Devant les gens, et sa joie amoureuse
N'ose éclater ; soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étois seul, elle seroit sautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela :
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.
Ce qui fut fait, et, la chambre fermée,
Richard commence : Eh ! là, Bartholomée,
Comme tu fais ! Je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de sa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon visage un si grand changement ?
C'est la douleur de ton enlèvement
Qui me rend tel, et toi seule en es cause.
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtements ?
En étoit-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir ne me rendois-je esclave ?
Tu le seras, étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
— Ce qu'il pourra, répondit brusquement
Bartholomée. Est-il temps maintenant
D'en avoir soin ? S'en est-on mis en peine

Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous ;
Vous, vieux penard ; moi, fille jeune et drue,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'Hymen a de doux ?
Pour cet effet j'étois assez aimable,
Et me trouvois aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs que j'en étois capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui pour toute chanson
N'a jamais eu que ses jours de Férie ;
Mais Pagamin, sitôt qu'il m'eut ravie,
Me sut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, Monsieur mon cher époux ;
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin ; je vous en avertis.
Vous et les miens avez mérité pis ;
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant ; eux, pour s'être mépris
En préférant les légeres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.

Il ne sait Loi, ni Digeste, ni Code;
Et cependant très bonne est sa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend et vous touche.
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien; l'on n'en croira pas moins.
Et, puisqu'enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous, et vos jours de Fête.
Je suis de chair; les habits rien n'y font :
Vous savez bien, Monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard, tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée, ayant ses hontes bues,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de là,
Et Pagamin prit à femme sa veuve.
Ce fut bien fait; nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un et l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris!

Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante ;
Car, en ce cas, messieurs les favoris
Font leur ouvrage, et la Dame est contente.



Fragonard inv. | P. Martial sc.

À FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Imp. R. Taneur Paris

26. — A Femme avare galant escroc.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par Martial.



27. — A Femme avare, Galant escroc.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

A FEMME AVARE
GALANT ESCROC

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Qu'un homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier :
Gratis est mort; plus d'amour sans payer :
En beaux Louis se content les fleurettes.
Ce que je dis des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc soudard;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourser, escroquant la Chrétienne.
Notez ceci, et qu'il vous en souvienne,
Galants d'épée; encor bien que ce tour

Pour vous styler soit fort peu nécessaire :
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez Sire Gasparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune et belle créature ;
Plaisoit beaucoup, fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, et qui seul rebutoit
Les plus ardents : c'est qu'elle étoit avare.
Ce n'est pas chose en ce siecle fort rare.
Je l'ai jà dit ; rien n'y font les soupirs :
Celui-là parle une langue barbare,
Qui l'or en main n'explique ses desirs.
Le jeu, la jupe, et l'amour des plaisirs,
Sont les ressorts que Cupidon emploie :
De leur boutique il sort chez les François
Plus de cocus que du cheval de Troie
Il ne sortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle
Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
Que de parler ; le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.

Gulphar donc parle, et si bien qu'il propose
Deux cents écus. La belle l'écouta;
Et Gasparin à Gulphar les prêta,
(Ce fut le bon,) puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en présence de gens :
Voilà, dit-il, deux cents écus comptants
Qu'à votre époux vous donnerez, Madame.
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, et pour jouer son rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de son mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit, ce jour et les suivants,
Pour son argent, et même avec usure ;
A bon payeur on fait bonne mesure.
Quand Gasparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, son épouse présente :
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun besoin, comme je l'avois cru :
Déchargez-en votre livre, de grace.
A ce propos, aussi froide que glace,
Notre galante avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait ? On eût prouvé la chose.

Son regret fut d'avoir enflé la dose
De ses faveurs ; c'est ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la Ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.
De l'en blâmer il seroit inutile ;
Ainsi vit-on chez nous autres François.



Fragonard inv. *P. Martial sc.*

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Imp. Bernal Paris

28. — On ne s'avise jamais de tout.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



29. — On ne s'avise jamais de tout.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample Recueil
De tous les tours que le sexe sait faire.
Pauvre ignorant! Comme si cette affaire
N'étoit une Hydre, à parler franchement!
Il captivoit sa femme cependant,
De ses cheveux vouloit savoir le nombre,
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son Recueil fort entier:
Il le portoit en guise de Psautier,
Croyant par-là cocuage hors de gamme.
Un jour de Fête, arrive que la Dame,

En revenant de l'église, passa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jeta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa. La pauvre créature,
Toute vilaine, entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette Douagna,
Qui hors d'haleine à Monsieur raconta
Tout l'accident. Foin! dit-il, celui-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe:
Que le Recueil au Diable soit donné!
Il disoit bien; car on n'avoit jeté
Cette immondice, et la Dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque temps.
Un sien galant, ami de là-dedans,
Tout aussitôt profita de la ruse.
Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil;
Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres.
Maris jaloux, brûlez votre Recueil
Sur ma parole, et faites-en des cendres.



Fragonard inv. *P. Martial sc.*

LE GASCON PUNI.

30. — Le Gascon puni.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par Martial.



31. — Le Gascon puni.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LE GASCON PUNI

NOUVELLE

Un Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, et ne possédoit rien.
Mais quoi! tout médisant est Prophete en ce monde :
On croit le mal d'abord; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vue en réponde.
La Dame cependant du Gascon se moquoit;
Même au logis pour lui rarement elle étoit :
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable et de divine,
La belle aussitôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avoit nom Philis, son voisin Eurilas;
La voisine Cloris, le Gascon Dorilas,

Un sien ami Damon ; c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'Histoire,
Étoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie et sincere,
　　　　Montroit qu'elle étoit sans affaire,
　　　　Sans secret et sans passion.
On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, et venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon qui laissoit d'écus plein une tonne.
　　　　En mille endroits de sa personne
La belle avoit de quoi mettre un Gascon aux Cieux,
　　　　Des attraits par-dessus les yeux,
　　　　Je ne sais quel air de pucelle,
　　　　Mais le cœur tant soit peu rebelle,
Rebelle toutefois de la bonne façon :
　　　　Voilà Philis. Quant au Gascon,
　　　　Il étoit Gascon, c'est tout dire.
　　　　Je laisse à penser si le Sire
Importuna la veuve, et s'il fit des serments.
　　　　Ceux des Gascons et des Normands
　　　　Passent peu pour mots d'Evangile.

C'étoit pourtant chose facile
De croire Dorilas de Philis amoureux;
Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.
Philis, dissimulant, dit un jour à cet homme :
Je veux un service de vous :
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome;
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La chose est sans péril, et même fort aisée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entiere, et par-delà,
Pour démêler entre eux tout ce différend-là.
Notre but est qu'Eurilas pense,
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,
Et, soit par jalousie, ou bien par impuissance,
A retranché d'Hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette :
Nous vous ajusterons; enfin, ne craignez rien :
Je vous récompenserai bien.
Pour se rendre Philis un peu plus favorable,

Le Gascon eût couché, dit-il, avec le Diable.
La nuit vient : on le coeffe; on le met au grand lit;
On éteint les flambeaux; Eurilas prend sa place :
Du Gascon la peur se saisit;
Il devient aussi froid que glace;
N'oseroit tousser ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher;
Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée;
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit se retourna cent fois,
Et jusques sur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ses inquiétudes,
C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari : tels cas sont dangereux
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.
Toujours nouveaux sujets alarmoient le pauvre homme.
L'on approchoit un pied, l'on étendoit un bras :
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.
Une sonnette étoit près du chevet du lit :
Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.
Le Gascon se pâme à ce bruit,

Cette fois-là se croit détruit,
Fait un vœu, renonce à sa Dame,
Et songe au salut de son ame.
Personne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit;
Philis l'avoit promis : quand voici de plus belle
Un flambeau, comble de tous maux.
Le Gascon, après ces travaux,
Se fût bien levé sans chandelle.
Sa perte étoit alors un point tout assuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
— Je le veux, dit une personne
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'étoit Philis, qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, et qui, sans trop attendre
Tout en chemise s'alla rendre
Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon :
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon
La peine et la frayeur extrême;
Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,
En lui montrant ce qu'il avoit perdu
Laissoit son sein à demi nu.



32. — La Fiancée du Roi de Garbe. « La Cassette. »

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE

NOUVELLE

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons;
On abuse du vrai comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons;
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte :
Mais aux évènements de qui la vérité
Importe à la postérité,
Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser; on pourra me mécroire :
Tout cela n'est pas un grand mal;
Alaciel et sa mémoire
Ne sauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon Auteur en deux points seulement :
Points qui font véritablement
Le plus important de l'Histoire.

L'un est que par huit mains Alaciel passa
Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre, que son Fiancé ne s'en embarrassa,
Ayant peut-être en sa personne
De quoi négliger ce point-là.
Quoi qu'il en soit, la belle en ses traverses,
Accidents, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,
Changea huit fois de Chevalier.
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :
Ce n'étoit après tout que bonne intention,
Gratitude, ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son Fiancé.
Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle,
Et dans son erreur par la belle
Apparemment il fut laissé.
Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire ;
Mais après huit, c'est une étrange affaire !
Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par-là.

Zaïr, Soudan d'Alexandrie,
Aima sa fille Alaciel

Un peu plus que sa propre vie.
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le Ciel
De bon, de beau, de charmant et d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendoit d'autant estimable :
En cela je n'augmente point.
Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,
Mamolin, Roi de Garbe, en devint amoureux :
Il la fit demander, et fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres Princes,
La belle aimoit déjà, mais on n'en savoit rien :
Filles de sang royal ne se déclarent gueres ;
Tout se passe en leur cœur : cela les fâche bien,
Car elles sont de chair ainsi que les bergeres.
Hispal, jeune Seigneur de la Cour du Soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaisoit fort à la Dame ; et d'un commun martyre
Tous deux brûloient, sans oser se le dire,
Ou, s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son amant avec elle ;
S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.
Après huit jours de traite, un vaisseau de Corsaires,

Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua : le combat fut sanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les assaillants, faits aux combats de mer,
Étoient les plus experts en l'art de massacrer ;
Joignoient l'adresse au nombre : Hispal par sa vaillance
Tenoit les choses en balance.
Vingt Corsaires pourtant monterent sur son bord.
Grifonio le gigantesque
Conduisoit l'horreur et la mort
Avecque cette soldatesque.
Hispal en ce moment se vit environné :
Maint Corsaire sentit son bras déterminé :
De ses yeux il sortoit des éclairs et des flammes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il savoit que l'Infante étoit dans ce vaisseau,
Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,
Il l'emportoit comme un moineau :
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
Il prit aussi la cassette aux bijoux,
Aux diamants, aux témoignages doux
Que reçoit et garde une amante :
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,

Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux Corsaire, emportant cette proie,
N'en eut pas long-temps de la joie.
Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le héros d'un revers coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa Patenôtre
Et reniant Mahom, Jupin et Tarvagant,
Avec maint autre Dieu non moins extravagant;
Part demeure sur pieds en la même posture.
On auroit ri de l'aventure
Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau,
Mal-mené du combat, et privé de Pilote,
Au gré d'Éole et de Neptune flotte.
La mort fit lâcher prise au Géant pourfendu.
L'Infante, par sa robe en tombant soutenue,
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu;

Ils étoient presque à demi-mille :
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal et de l'Infante.
Aucuns ont assuré, comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa ;
Qu'à des cordons étant pendue,
La belle après soi la tira ;
Autrement elle étoit perdue.
Notre nageur avoit l'Infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots ;
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'acheve ; il se passe une nuit :
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit ;
Point de quoi manger sur ces roches.
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premieres approches ;
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux
Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
Après s'être long-temps regardés sans parler :
Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler ;

Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure ;
Nous n'en mourrons pas moins : mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
— Se consoler ! dit-il ; le peut-on quand on aime ?
Ah ! si . . . Mais non, Madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez ; vous seriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard et la faim et les flots :
Mais, jetant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre.
La Princesse, à ces mots, ne se put plus contraindre :
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,
Regards d'être au Ciel adressés,
Et puis sanglots, et puis soupirs encore.
En ce même langage Hispal lui repartit,
Tant qu'enfin un baiser suivit :
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.
Après force vœux impuissants,
Le héros dit : Puisqu'en cette aventure
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture ?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale, à mon sens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante ?

Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots ?
J'ai de la force encor ; la côte est peu distante ;
Le vent y pousse ; essayons d'approcher ;
Passons de rocher en rocher :
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y résolut sans peine.
Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
La cassette en laisse suivant,
Et le nageur, poussé du vent,
De roc en roc portant la belle,
Façon de naviguer nouvelle.
Avec l'aide du Ciel et de ces reposoirs,
Et du Dieu qui préside aux liquides manoirs,
Hispal, n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
De travail et d'inquiétude,
(Non pour lui, mais pour ses amours),
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixieme traite,
Lui, la Princesse, et la cassette.
Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette cassette ? Est-ce une circonstance
Qui soit de si grande importance ?
Oui, selon mon avis ; on va voir si j'ai tort.

Je ne prends point ici l'essor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent et sans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court ?
On ne vit ni d'air ni d'amour.
Les amants ont beau dire et faire,
Il en faut revenir toujours au nécessaire.
La cassette y pourvut avec maint diamant.
Hispal vendit les uns, mit les autres en gages ;
Fit achat d'un Château le long de ces rivages :
Ce Château, dit l'Histoire, avoit un parc fort grand ;
Ce parc un bois ; ce bois de beaux ombrages ;
Sous ces ombrages nos amants
Passoient d'agréables moments.
Voyez combien voilà de choses enchaînées,
Et par la cassette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,
Sourd et muet, et d'amoureuse affaire ;
Sombre sur-tout ; la Nature sembloit
L'avoir mis là non pour autre mystere.
Nos deux amants se promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour

Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
Chemin faisant, Hispal expliquoit ses desirs,
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
Plein d'une ardeur impatiente ;
La Princesse écoutoit, incertaine et tremblante :
Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reste des hommes ;
Profitons-en ; nous n'avons à songer
Qu'aux douceurs de l'Amour, en l'état où nous sommes.
Qui vous retient ? On ne sait seulement
Si nous vivons ; peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.
Ou favorisez votre amant,
Ou qu'à votre époux il vous mene.
Mais pourquoi vous mener ? Vous pouvez rendre heureux
Celui dont vous avez éprouvé la constance.
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?
N'est-il point assez amoureux ?
Et n'avez-vous point fait assez de résistance ?

Hispal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.



Fragonard inv.

P. Martial sc.

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

Imp. Dorval. Paris

34. — La Fiancée du Roi de Garbe. « L'Arbre. »

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



35. — La Fiancée du Roi de Garbe. « L'Arbre. »

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

Mais l'amour la faisoit rêver
A d'autres choses qu'à graver
Des caracteres sur l'écorce.
Son amant et le lieu l'assuroient du secret :
C'étoit une puissante amorce.
Elle résistoit à regret.
Le printemps par malheur étoit lors en sa force.
Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs desirs cachés,
Étant pris par tant de manieres.
Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
Ravir jusqu'aux faveurs dernieres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres !
Amour, sans qu'on y pense, amene ces instants :
Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne sait la plupart du temps
Comme la chose est arrivée.

Près de l'antre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans. La belle s'excusa,
Mais malgré soi déja presque vaincue.
Les services d'Hispal en ce même moment

Lui reviennent devant la vue,
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un Géant.
Que lui demandoit son amant ?
Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue :
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever : Madame, songez-y ;
L'on ne sait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire.
Il fallut se mettre à l'abri :
Je laisse à penser où. Le reste du mystere
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle
A qui ce fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
Rien ne coûte en amour que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr
Ceux de ce bois, car la forêt n'est pleine
Que des monuments amoureux
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
On y verroit écrit : « Ici, pâma de joie

« Des mortels le plus heureux ;
« — Là, mourut un amant sur le sein de sa Dame ;
« — En cet endroit, mille baisers de flamme
« Furent donnés, et mille autres rendus. »
Le parc diroit beaucoup, le Château beaucoup plus,
Si Châteaux avoient une langue.
La chose en vint au point que, las de tant d'amour,
Nos amants à la fin regretterent la Cour.
La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue :

Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurois du déplaisir
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans desir ?
Je vous le demande à vous-même.
Ce sont des feux bientôt passés
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversés ;
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert, et puis un monument.
Hispal, ôtez-moi cette crainte.
Allez-vous-en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on saura que nous sommes en vie.
Déguisez bien notre séjour :

Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée
Ou de fillage, ou d'hyménée;
Et tenez pour chose assurée
Que, si je ne vous fais du bien,
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile; il vogue, il a bon vent.
Il arrive à la Cour, où chacun lui demande
S'il est mort, s'il est vivant,
Tant la surprise fut grande;
En quels lieux est l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.
Hispal fut retenu; non qu'on eût en effet
Le moindre soupçon de l'Infante.

Le chef de cette escorte étoit jeune et bien fait.
Abordé près du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au Château.
La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrue :
Il en devint épris à la premiere vue;
Mais tellement épris qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée,
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tels cas un peu de désespoir
Est quelquefois une bonne recette.
C'est ce que fait notre homme; il forme le dessein
De se laisser mourir de faim :
Car de se poignarder, la chose est trop tôt faite;
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
Elle toujours le détournant
D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure.
Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher!

C'est avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condescendit
Aux volontés du Capitaine;
Et cet office lui rendit
Gaiement, de bonne grace, et sans montrer de peine:
Autrement le remede eût été sans effet.
Tandis que le galant se trouve satisfait,
Et remet les autres affaires,
Disant tantôt que les vents sont contraires;
Tantôt, qu'il faut radouber ses galeres
Pour être en état de partir;
Tantôt, qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des Corsaires.
Un Corsaire en effet arrive, et surprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, et va donner au Château l'escalade:
Du fier Grifonio c'étoit le Lieutenant.
Il prend le Château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit son sort.
Le Corsaire apprend d'abord
L'aventure de la belle,
Et, la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.

Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas :
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce Corsaire,
C'est de m'avoir pour ami ;
Je suis Corsaire et demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mouroit pour vous d'amour ;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable :
La justice le veut : nous autres gens de mer
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite ;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce côté vous aurez été quitte :
Ne marchandez point tant, madame, et croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel ? Force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire.
Quand il plaît au Destin que l'on en vienne là,
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême :
Si par pitié d'autrui la belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi-même ?
Elle se force donc, et prend en gré le tout.

Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le Corsaire eût été sage,
Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour ? Hélas ! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame en secret cet esclandre.

Le Seigneur d'un Château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, et sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disoit être,
Ne songeoit nuit et jour qu'à s'en rendre le maître :
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit ;
Pouvoit assembler deux mille hommes ;
Il les assemble donc un beau jour, et leur dit :
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin,
Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?

Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes,
Mais doucement, et sans donner d'alarmes;
Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce Château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise, à l'ombre étant jointe,
Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame :
Non pas pour en user ainsi que ce voleur;
Je me sens un desir en l'ame
De lui restituer ses biens et son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces brigands ont empli la maison.
Je vous demande encore un don;
C'est qu'on pende aux créneaux, haut et court, le Corsaire.
Cette harangue militaire
Leur sut tant d'ardeur inspirer,
Qu'il en fallut une autre afin de modérer
Le trop grand desir de bien faire.
Chacun repaît, le soir étant venu :

L'on mange peu; l'on boit en récompense :
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce Seigneur donc n'y manqua pas,
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras.
Point de tambours, force bons coutelas.
On part sans bruit, on arrive en silence.
L'Orient venoit de s'ouvrir :
C'est un temps où le somme est dans sa violence,
Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.
Presque tout le peuple Corsaire,
Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut assommé sans le sentir.
Le chef pendu, l'on amene l'Infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise et son épouvante,
Et les civilités de son libérateur,
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere sauva la vie à quelques gens :
Elle plaignit les morts, consola les mourants,
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers galants :
Je n'ai pas peine à le croire.
Son voisin la reçut en un appartement
Tout brillant d'or et meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre :
Nouvel hôte et nouvel amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre :
Grande chere sur-tout, et des vins fort exquis :
Les Dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel, qui de sa vie,
Selon sa Loi, n'avoit bu vin,
Goûta ce soir, par compagnie,
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,
Insensiblement fit carrousse,
Et, comme Amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des Dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver ? dira-t-on ; d'immobiles appas ?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,

Disoit l'autre jour un certain :
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, et Morphée, et l'hôte de la belle,
Cette nuit disposerent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La Princesse, au sortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix :
Elle ne put crier, et de crainte saisie
Permit tout à son hôte, et pour une autre fois
Lui laissa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, est de même que cent ;
Ce n'est que la premiere à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le crut. L'hôte enfin, se lassant,
Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler ; qu'il étoit fort aisé ;
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé
L'Infante assurément agréeroit son service.

L'autre bien volontiers lui rendit cet office :
Le moyen qu'un ami puisse être refusé ?
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet :
Comment l'entend Monsieur mon hôte ?
Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait ?
L'autre confessa qu'en effet
Ils avoient tort ; mais que toute la faute
Étoit au maître du logis :
Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses,
Enchérissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant :
Aimez-moi par dépit et par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conseil fut suivi ; l'on poussa les affaires ;
L'on se vengea ; l'on n'omit rien.
Que si l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq, si j'ai bien compté.
Le sixieme incident des travaux de l'Infante
Par quelques uns est rapporté

D'une maniere différente.
Force gens concluront de là
Que d'un galant au moins je fais grace à la belle.
C'est médisance que cela ;
Je ne voudrois mentir pour elle :
Son époux n'eut assurément
Que huit précurseurs seulement.
Poursuivons donc notre Nouvelle.
L'hôte revint quand l'ami fut content.
Alaciel, lui pardonnant,
Fit entre eux les choses égales :
La clémence sied bien aux personnes Royales.
Ainsi de main en main Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aimoit fort une à qui l'on en contoit ;
Et le conteur étoit un certain Gentilhomme
De ce logis, bien fait, et galant homme,
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménager de soupirs,
Jusques à commencer, près de la plus sévere,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour, au bout du parc, le galant rencontra

Cette fillette;
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute seulette.
L'Infante étoit fort près de là :
Mais il ne la vit point, et crut en assurance
Pouvoir user de violence.
Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Peste d'Amour et des douceurs
Dont il tire sa subsistance,
Avoit de ce galant souvent grêlé l'espoir.
La crainte lui nuisoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit selon toute apparence
Favorisé,
Si la belle eùt osé.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion :
Puis le galant ferme la porte;
Mais en vain, car l'Infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit sa faute, et tâche de sortir.
Il la retient; elle crie, elle appelle :
L'Infante vient, et vient comme il falloit,
Quand sur ses fins la Demoiselle étoit.
Le galant, indigné de la manquer si belle,

Perd tout respect, et jure par les Dieux
Qu'avant que sortir de ces lieux
L'une ou l'autre paîra sa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains :
Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la résistance est vaine.
Tirez au sort sans marchander ;
Je ne saurois vous accorder
Que cette grace ;
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.
— Qu'a fait Madame ? dit la belle ;
Pâtira-t-elle pour autrui ?
— Oui, si le sort tombe sur elle,
Dit le galant ; prenez-vous-en à lui.
— Non, non, reprit alors l'Infante,
Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.
Je me résous plutôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité
Fut par le sort à la fin terminé.
L'Infante en eut toute la gloire :
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'Histoire.
L'autre sortit, et l'on jura

De ne rien dire de cela.
Mais le galant se seroit laissé pendre,
Plutôt que de cacher un secret si plaisant ;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.
Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Hélene
D'un si grand nombre de Pâris.
Aussi l'Amour se jouoit d'elle.
Un jour, entre autres, que la belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hasard
Un Chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces sortes de gens que sur des palefrois
Les belles suivoient autrefois,
Et passoient pour chastes et pures.
Celui-ci, qui donnoit à ses desirs l'essor,
Comme faisoit jadis Rogel et Galaor,
N'eut vu la Princesse endormie,
Que de prendre un baiser il forma le dessein :
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
Il étoit sur le point d'en passer son envie,

Quand tout d'un coup il se souvint
Des loix de la Chevalerie.
A ce penser il se retint,
Priant toutefois en son ame
Toutes les puissances d'Amour
Qu'il pût courir en ce séjour
Quelque aventure avec la Dame.
L'Infante s'éveilla, surprise au dernier point :
Non, non, dit-il, ne craignez point ;
Je ne suis Géant ni Sauvage,
Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les Cieux.
Après ce compliment, sans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit :
C'étoit un homme qui faisoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,
Et tout ce qu'en semblables cas
On a de coutume de dire
A celles pour qui l'on soupire.
Son offre fut reçue, et la belle lui fit
Un long roman de son histoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,





33. — La Fiancée du Roi de Garbe. « Le Chevalier. »

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

Les six galants. L'Aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre ;
Et, comme Alaciel de son sort se plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
Dans Garbe ? Non, reprit-elle, et pour cause :
Si les Dieux avoient mis la chose
Jusques à présent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr et ma patrie.
— Pourvu qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remede à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'appaise :
Si j'en mourois, (à vos bontés ne plaise !)
Vous demeureriez seule ; et, pour vous parler franc,
Je tiens ce service assez grand
Pour me flatter d'une espérance
De récompense.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs
Qu'afin que la chose fût sûre
Cette Princesse lui paîroit,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se feroit,

Tant chaque jour, sans nulle faute.
Le marché s'étant ainsi fait,
La Princesse en croupe se met,
Sans prendre congé de son hôte.
L'inconnu, qui pour quelque temps
S'étoit défait de tous ses gens,
Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
Un sien neveu fort jeune, avec son Gouverneur.
Notre héroïne prend, en descendant de croupe,
Un palefroi. Cependant le Seigneur
Marche toujours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.
Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :
Pas la moindre ombre de dispute :
Point de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands.
De faveur en faveur (ainsi comptoient ces gens)
Jusqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,
Et s'embarquerent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été ; certain calme au contraire,
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains et gaillards, ils débarquerent tous

Au port de Joppe, et là se rafraîchirent ;
Au bout de deux jours en partirent
Sans autre escorte que leur train.
Ce fut aux Brigands une amorce :
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,
Quand notre Aventurier fit un dernier effort,
Repoussa les Brigands, reçut une blessure
Qui le mit dans la sépulture,
Non sur-le-champ ; devant sa mort
Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant par même moyen
Le surplus des faveurs, avec son équipage
Et tout le reste de son bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort ;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere
Échut justement sur le bord
De la frontiere.
En cet endroit le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage ;
Et le Gouverneur la guida

Pendant le reste du voyage.
Au Soudan il la présenta.
D'exprimer ici la tendresse,
Ou, pour mieux dire, les transports
Que témoigna Zaïr en voyant la Princesse,
Il faudroit de nouveaux efforts,
Et je n'en puis plus faire; il est bon que j'imite
Phébus, qui sur la fin du jour
Tombe d'ordinaire si court
Qu'on diroit qu'il se précipite.
Le Gouverneur aimoit à se faire écouter;
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts et merveilles de la Dame,
Qui rioit sans doute en son ame.
Seigneur, dit le bon homme en parlant au Soudan,
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolut de vaquer nuit et jour au service
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses temples et ses chapelles,
Nommés pour la plupart alcoves et ruelles.
Là, les gens pour Idole ont un certain oiseau
Qui dans ses portraits est fort beau,

Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes;
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.
Si vous saviez l'honnête vie
Qu'en les servant menoit Madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le Ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste, en ces pays on vit d'autre façon
Que parmi vous : les belles vont et viennent;
Point d'Eunuques qui les retiennent;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur;
Et je puis dire à son honneur
Que de tout elle s'accommode.

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
La Princesse partit pour Garbe en grande escorte.
Les gens qui la suivoient furent tous régalés
De beaux présents; et d'une amour si forte
Cette belle toucha le cœur de Mamolin
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,

Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il lui plut.
Mamolin et sa Cour écoutoient en silence.
La nuit vint : on porta la Reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit :
Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce Conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris
Et, tout savants qu'ils sont, ne s'y connoissent gueres.
Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hasarder.
Filles, maintenez-vous ; l'affaire est d'importance.
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
Vous voyez que l'Hymen y suit l'accord de près :
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures,
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.
Rompez lui toutes ses mesures :
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.

Ne m'allez point conter : C'est le droit des garçons ;
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remede sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur,
Mais, pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LA COUPE ENCHANTÉE.

Imp. Taneur, Paris

36. — La Coupe enchantée.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



37. — La Coupe enchantée.

(Gravure teminée. — Édition de 1795.)

LA COUPE ENCHANTÉE

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou chez qui tous les soupçons
          Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie :
Si l'oreille lui tinte, ô Dieux ! tout est perdu.
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu ;
          Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir,
          Car pour songer il faut dormir,
          Et les jaloux ne dorment guere.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux :
Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne,
          C'est Cocuage qu'en personne
          Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.

Il veut à toute force être au nombre des sots.
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens ! dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?
Quel tort vous fait-il, quel dommage ?
Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juste cause ?
Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on le sait, c'est peu de chose.
Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette Histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée,
Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement
Que ce mal, dont la peur vous mine et vous consume,
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume ?
Cela s'en va-t-il pas tout net ?
Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?

Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?
Vous appercevez-vous d'aucune différence ?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal,
Cocuage n'est point un mal.
Oui, mais l'honneur est une étrange affaire !
Qui vous soutient que non ? Ai-je dit le contraire ?
Hé bien, l'honneur, l'honneur ! Je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome :
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot,
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.
Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile.
Tout vous rit ; votre femme est souple comme un gant ;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'est dit notable ;
On vous met le premier à table ;
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du Seigneur :
Heureux qui vous le sert ! La blondine chiorme
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen ;
Vous êtes le patron ; dont je conclus en forme :

Cocuage est un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche?
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine;
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Hélene
Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avoit pas.
Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma these :
Cocuage est un bien.
Si ce prologue est long, la matiere en est cause;
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre Histoire. Il étoit un quidam,
Dont je tairai le nom, l'état et la patrie.
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie
Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
Nymphe si vous voulez, Bergere, et cetera;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.

Quoi qu'il en soit, Hymen n'ayant pu trouver grace
Devant cet homme, il fallut que l'Amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit pere, et mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdroit sa femme,
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur et son ame.
La fille crût, se fit; on pouvoit déja voir
Hausser et baisser son mouchoir.
Le temps coule : on n'est pas sitôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne; on devient grandelette,
Puis grande tout-à-fait; et puis le serviteur.
Le pere, avec raison, eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévînt, et ne prévînt encor
Prêtre, Notaire, hymen, accord;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au présent que l'on fait de soi.

La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'étoit pas chose trop sûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un Couvent. Là cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit :
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot que de sainteté :
En spiritualité
Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonnains la louoit de beauté ;
Mon Dieu, fi! disoit-elle ; ah! ma Sœur, soyez sage ;
Ne considérez point des traits qui périront ;
C'est terre que cela, les vers le mangeront.
Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne, et mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse;
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse

Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier sortant du Couvent.
Vous saurez que le pere avoit, long-temps devant,
Cette fille légitimée,
Soit par affection, soit pour jouer d'un tour
A des collatéraux, nation affamée
Qui, des écus de l'homme ayant eu la fumée,
Lui faisoit réglement sa cour.
Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons Bourgeois, des Paladins,
Des gens de tous États, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla;
Et pour gendre aussitôt le pere l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le douaire;
La fille étoit unique, et le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer et de se plaire.
Deux ans de Paradis s'étant passés ainsi,
L'Enfer des Enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement

Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant, qui sans lui se seroit morfondu ;
Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la Dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.
Que doit faire un mari quand on aime sa femme ?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne
Cocuage séjourne aussi.
Damon, c'est notre époux, ne comprit pas ceci,
Je l'excuse, et le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'Enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors, et Circé,
Au prix d'elle, en Diablerie
Neût été qu'à l' A. B. C.
Car Nérie eut à ses gages
Les Intendants des Orages,
Et tint le Destin lié;
Les Zéphyrs étoient ses Pages:
Quant à ses Valets de pié,
C'étoient Messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventefois,
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remede à l'amour;
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite;
Mais elle alloit au point, et ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,

Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidele à sa moitié,
Et vouloit que l'Enchanteresse
Se tînt aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris ? La race en est cessée ;
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'Histoire en cet endroit est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit.
L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la lance enchantée ;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres ;
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres ;
On ne vivoit pas comme on vit.
Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres et brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : Votre fidélité
Vous paroît héroïque et digne de louange ;
Mais je voudrois savoir comment de son côté

Caliste en use, et lui rendre le change.
Quoi donc ! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse ?
Et, pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis !
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique !
Et vous les bannirez de votre République !
Non, non ; je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve ;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidument.
— Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Euraste nous visite ?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
— Votre ami tant qu'il vous plaira,

Dit Nérie, honteuse et dépite :
Caliste a des appas, Éraste a du mérite ;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;
Tout cela s'accommode bien.
Ce discours porta coup, et fit songer notre homme,
Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu
Qu'il n'est pas besoin que je nomme ;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne :
Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux ?
Car d'amis.... moquez-vous ; c'est une bagatelle.
En est-il de religieux
Jusqu'à désemparer alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiete, et regarde un galant
En cent façons, de qui la moins fripponne
Veut dire : Il y fait bon ; l'heure du berger sonne ;
Êtes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit
Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimere.
Nérie en a bientôt le vent

Et, pour tourner en certitude
Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coeffé si malheureusement,
L'Enchanteresse lui propose
Une chose ;
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Éraste et l'air et le visage,
Et le maintien, et le corsage,
Et la voix ; et Damon sous ce feint personnage
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage :
Il se frotte ; il devient l'Éraste le mieux fait
Que la Nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent et, cachant son ennui :
Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit-il. Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps ?
Caliste, qui savoit les propos des amants,

Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc; rien n'émouvoit la belle.
Pour derniere machine, à la fin notre époux
Proposa de l'argent, et la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux;
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison;
Sa chasteté plia, car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent maître du Monde?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point;
Un Financier viendra qui sous votre moustache
Enlevera la belle; et dès le premier jour
Il fera présent du panache;
Vous languirez encore après un an d'amour.
L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.

Le rocher disparut ; un mouton succéda ;
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, et dit à sa moitié :
Ah ! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle !
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis, et je t'aime encor toute infidele :
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.
Notre épouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise : elle dit peu de chose ;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.
Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point ?
L'étoit-il ? Ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nérie :

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez donc dans cette coupe-là :
On la fit par tel art que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la levre, aussitôt tout s'en va ;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
Que s'il n'est pas censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte.
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la levre au vase ; il ne se répand rien :
C'est, dit-il, réconfort, et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains ! Si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.
Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiete,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart-d'heure en quart-d'heure il consulte la tasse.
Il y boit huit jours sans disgrace.
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. O science fatale,
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette, de fureur, cette coupe infernale ;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour quarrée;
Lui va soir et matin reprocher son forfait.
Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,
Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.
Caliste cependant mene une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie,
Le Geolier fut fidele; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Étoit d'humeur à l'écouter :
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable :
Mais quoi! Suis-je la seule? Hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.

Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable ?
— Hé bien ! reprit Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler Royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sut vos secrets révéler.
Le mari, sans tarder exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son Château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidele ? Il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen ; buvez dans cette tasse.
Si votre femme de sa grace
Ne vous donne aucun Suffragant,
Vous ne répandrez nullement ;
Mais si du Dieu nommé Vulcan
Vous suivez la banniere, étant de nos confreres
En ces redoutables mysteres,

De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton.
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai : presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue parmi ses gens.
Déja l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus
Si de tenir ils ont l'audace :
Car pour être Royale il ne lui manque plus
Que peu de gens; c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte cocuage
Reglent le pas et les emplois :
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont Fantassins pour tout potage;
On fait les autres Cavaliers.

Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou Capitaine, ou Lieutenant,
Ou l'on lui donne un Régiment,
Selon qu'entre les mains du Sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment;
Il fut fait Général. Et croyez que l'armée
De hauts Officiers ne manqua :
Plus d'un Intendant se trouva;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait;
Puis le Seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon : Grand-merci de la coupe :
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il ? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que des deux yeux ?
Je dors d'autant, graces aux Dieux :

Puis-je demander autre chose ?
Que sais-je ? Par hasard si le vin s'épandoit ;
Si je ne tenois pas votre vase assez droit ;
Je suis quelquefois mal-adroit :
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
Messire Damon, je suis vôtre :
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point.
Damon dit : Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été. Consolons-nous pourtant ;
Nous avons des pareils, c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant et tant,
Que, l'armée à la fin Royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant ;
Par son mari chere tenue,
Tout de même qu'auparavant.

Époux, Renaud vous montre à vivre ;
Pour Damon, gardez de le suivre ;
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost :
Que sait-on ? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire :
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LE FAUCON.

Imp Taneur, Paris

38. — Le Faucon.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par Martial.



39. — Le Faucon.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LE FAUCON

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare, et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en Paradis :
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.
Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? C'étoit si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son ame.
S'agissoit-il de divertir la Dame ;
A pleines mains il vous jetoit l'argent :
Sachant très bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout ;
Renverse murs ; jette portes par terre ;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes ;

Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles Comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit Messire
A longue queue; enfin, grace à l'Amour,
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire : C'est dommage.
Chacun le dit, et chacun s'en tint là :
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa premiere vie.
Le protestant de Madame Clitie

N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner Marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence
Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du Cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup-d'œil, l'autre quelque autre avance :
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable
Qu'il n'auroit fait Hélene favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les Marquisats au Diable
Premièrement; puis en vint aux Comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts chacun veut être Comte,
Ici Marquis, Baron peut-être ailleurs.

Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs ;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé :
Prenez le titre, et laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien ;
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore et pauvrement bâtie.
Là Féderic alla se confiner ;
Honteux qu'on vît sa misere en Florence ;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie ; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.

Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite; où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée;
Cuisine froide et fort peu fréquentée;
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin; sur la perche, un faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit sans Valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant:
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit; toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la Dame
Son héritiere arrivant le décès

De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mere ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux,
Zele souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée :
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a ;
S'il mangeroit volontiers de cela ;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse ; et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric ; pleure, et mene une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie
A cinq cents pas de cette métairie
Avoit du bien, possédoit un Château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disoit merveilles ;
On en contoit des choses nompareilles ;

Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée ?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit ! Et, supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude ;
Point de faveurs ; toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine ;
Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce faucon ; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.
Ces raisons-ci l'emporterent enfin.
Chez Fédéric la Dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un Ange des Cieux

Celle qui vient d'apparoître à ses yeux ;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la Veuve :
Quoi ! venir voir le plus humble de ceux
Que vos bontés ont rendus amoureux,
Un villageois, un here, un misérable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre Veuve repart :
Non, non, Seigneur ; c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
— Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? — N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la Dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son Faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant ;

Fouille au bahut ; choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
Met le couvert ; va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La Dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur
Encore un coup ; il ne m'est guere honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement :
Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
Mais excusez une mere affligée :
Mon fils se meurt ; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie :
A cet amour j'ai très mal répondu ;

Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... et quoi? c'est temps perdu,
Votre Faucon. Mais non : plutôt périsse
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand!
Souffrez sans plus que cette triste mere,
Aimant d'amour la chose la plus chere
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience
Que c'est d'aimer; vous le savez, Seigneur.
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
— Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus; vous en avez dîné.
— L'oiseau n'est plus! dit la Veuve confuse.
— Non, reprit-il : plût au Ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce Faucon! mais le Sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon pailler rien ne m'étoit resté :

Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa Reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon ; ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
— Non, Fédéric, dit-elle ; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'Amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après, l'enfant suivit le pere.
Le deuil fut grand ; la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais, comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,

Deux Médecins la traiterent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le Temps, et l'autre fut l'Amour.
On épousa Fédéric en grand'pompe,
Non seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
A cela près, ce sont choses charmantes ;
Sous le Ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général :
Loin de cela ; j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.



Fragonard inv

P. Martial sc.

LE PETIT CHIEN.

Imp. Dorval Paris

40. — Le petit Chien qui secoue des perles et des pierreries.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par Martial.

LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs :
Amour doit à ce stratagême
La plus grand'part de ses exploits.
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents ?
Tous les humains en sont friands,
Princes, Rois, Magistrats. Ainsi, quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle-là.

Un Juge Mantouan belle femme épousa.
Il s'appeloit Anselme ; on la nommoit Argie :
Lui, déja vieux barbon ; elle, jeune et jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux, non content de cela,
Fit si bien par sa jalousie
Qu'il rehaussa de prix celle-là, qui d'ailleurs
Méritoit de se voir servie
Par les plus beaux et les meilleurs.
Elle le fut aussi. D'en dire la maniere,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il seroit long ; suffit que cet objet charmant
Les laissa soupirer, et ne s'en émut guere.

Amour établissoit chez le Juge ses loix,
Quand l'État Mantouan, pour chose de grand poids,
Résolut d'envoyer Ambassade au Saint-Pere.
Comme Anselme étoit Juge, et de plus Magistrat,
Vivoit avec assez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon-homme :
L'affaire étoit longue à traiter ;

Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, et plus encor; que savoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.
Longue ambassade et long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle :
On nous sépare, Argie; adieu, soyez fidele
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi; car entre nous
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi :
Je le crois; cependant, pour plus grande assurance,
Je vous conseille en mon absence
De prendre pour séjour notre maison des champs.
Fuyez la ville et les amants,
Et leurs présents;
L'invention en est damnable;
Des machines d'Amour c'est la plus redoutable :
De tout temps le monde a vu Don
Être le pere d'Abandon.

Déclarez-lui la guerre; et soyez sourde, Argie,
A sa sœur Cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins,
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera; je vous fais la maîtresse
De tout ce que le Ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;
Faites-vous payer des Fermiers;
Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon-homme :
Hélas! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solemnelle
D'être sourde, aveugle, et cruelle,
Et de ne prendre aucun présent;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie

S'en alla demeurer aux champs ;
Et tout aussitôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya ; ces gens l'embarrassoient,
L'attiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur flamme ;
Ils déplaisoient tous à la Dame,
Hormis certain jeune blondin
Bien fait, et beau par excellence,
Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.
Son nom, c'étoit Atis, son métier Paladin.
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soupirs ni la dépense.
Tout moyen par lui fut tenté :
Encor si des soupirs il se fût contenté,
La source en est inépuisable ;
Mais de la dépense, c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il ? Il s'éclipse, il part ; il va chercher
Quelque désert pour se cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un Manant, qui, fouillant avecque son bâton,

Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
Atis s'enquit de la raison :
C'est reprit le Manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
— Ami, reprit Atis, laisse-le ; n'est-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes ?
Il est à remarquer que notre Paladin
N'avoit pas cette horreur, commune au genre humain,
Contre la gent reptile et toute son espece.
Dans ses armes il en portoit,
Et de Cadmus il descendoit,
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
Force fut au Manant de quitter son dessein :
Le serpent se sauva. Notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, solitaire :
Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là, le bonheur et la misere
Ne se distinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité ;
Son amour l'y suivit ; et cette solitude,

Bien loin d'être un remede à son inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort :
Atis, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate et cruelle,
Que d'être privé de ses traits :
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomele ;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens :
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais, hélas ! trop chéris.
Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis,
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une Nymphe en habit de Reine,
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,
Qui rêvoit alors à sa peine :
Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée,
Votre amie et votre obligée :

Vous connoissez ce nom fameux;
Mantoue en tient le sien : jadis en cette terre
J'ai posé la premiere pierre
De ces murs en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :
Nous opérons mille merveilles :
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir;
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine?
C'étoit moi, qu'un Manant s'en alloit assommer;
Vous me donnâtes assistance :
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos présents
Argie et tous ses surveillants.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde;
A pleines mains répandez l'or,

Vous n'en manquerez point ; c'est pour vous le trésor
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.
Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même, pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette ;
Et vous, en Pélerin jouant de la musette,
Me pourrez à ce son mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.
Aussitôt fait que dit ; notre amant et la Fée
Changent de forme en un instant :
Le voilà Pélerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faisant tours et sautant.
Ils vont au Château de la belle.
Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
Le petit chien fait rage ; aussi fait l'amoureux ;
Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, et sa Nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de Nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :
Madame en fera ses amours ;

Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La Nourrice en fait la demande.
Le Pélerin, sans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose ;
Et voici ce qu'il lui propose :
Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins ;
Il fournit à tous mes besoins :
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
Au lieu de puces, des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant :
C'est un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aye cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment.
La proposition surprit fort la Nourrice.
Quoi ! Madame l'Ambassadrice !
Un simple Pélerin ! Madame à son chevet
Pourroit voir un bourdon ! Et si l'on le savoit!
Si cette même nuit quelque Hôpital avoit
Hébergé le chien et son maître !
Mais ce maître est bien fait, et beau comme le Jour :

Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avoit changé de visage et de traits :
On ne le connut pas ; c'étoient d'autres attraits.
La Nourrice ajoutoit : A gens de cette mine
Comment peut-on refuser rien ?
Puis celui-ci possede un chien
Que le Royaume de la Chine
Ne paieroit pas de tout son or.
Une nuit de Madame aussi, c'est un trésor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à son chien feignit de parler bas :
Il tombe aussitôt dix ducats
Qu'à la Nourrice offre le Sire.
Il tombe encore un diamant.
Atis en riant le ramasse :
C'est, dit-il, pour Madame ; obligez-moi, de grace,
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à Son Excellence
Que je lui suis acquis. La Nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit chien et sa science,
Le Pélerin et son propos.
Il ne s'en fallut rien qu'Argie

Ne battît sa Nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'esprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
Hélas! mes cruautés sont cause de sa perte.
Il ne me proposa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un Roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir,
Moi qui suis une Ambassadrice!
— Madame, reprit la Nourrice,
Quand vous seriez Impératrice,
Je vous dis que ce Pélerin
A de quoi marchander non pas une mortelle,
Mais la Déesse la plus belle.
Atis, votre beau Paladin,
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.
— Mais mon mari m'a fait jurer...
— Et quoi?... de lui garder la foi de mariage?
Bon! jurer? ce serment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? Qui l'ira déclarer?
Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle chose est arrivée.

Cela nous fait-il empirer
D'une ongle ou d'un cheveu? Non, Madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps et ses appas,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guere;
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour.
La fausse vieille sut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du chien et des charmes du Sire.
Pour cela l'on les fit monter :
La belle étoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'Aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre feint Pélerin traversa la ruelle
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des Saints.
Son compliment parut galant et des plus fins :
Il surprit et charma la belle :
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint-Jacques de Compostelle.

Cependant, pour la régaler,
Le chien à son tour entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la Dame et pour la Nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout; il se secoue :
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser,
Soubrettes de les enfiler,
Pélerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit : et la nuit vint.
Aussitôt que le drôle tint
Entre ses bras Madame Argie,
Il redevint Atis. La Dame en fut ravie :
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monsieur l'Ambassadeur.
Cette nuit eut des sœurs, et même en très bon nombre.
Chacun s'en apperçut; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen ?

Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ?
A quelques mois de là, le Saint-Pere renvoie
Anselme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vice-gérent il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins.
Pour les Valets, nul ne lui donne
D'éclaircissement sur cela.
Monsieur le Juge interrogea
La Nourrice avec les Soubrettes,
Sages personnes et discretes ;
Il n'en put tirer ce secret.
Mais comme parmi les femelles
Volontiers le Diable se met,
Il survint de telles querelles,
La Dame et la Nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire.
Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer jusqu'où la colere
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible.

Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anselme étoit homme sensible.
Il choisit un de ses Valets,
Le charge d'un billet, et mande que Madame
Vienne voir son mari malade en la cité.
La belle n'avoit point son village quitté :
L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme :
Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
Dit Anselme au porteur de ces ordres pressants;
La perfide a couvert mon front d'ignominie.
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
Poignarde-la; mais prends ton temps :
Tâche de te sauver : voilà pour ta retraite;
Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.
Le Valet va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit,
Je crois que par la jupe il tire;
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; et tout bas il apprit

Un tel péril à sa maîtresse :
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien ;
Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien
Ce Valet à l'ame traîtresse.
Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le ministre cruel des vengeances du Juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit ;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame disparoît aux yeux du personnage :
Manto la cache en un nuage.
Le Valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle ; et son maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
Une heure auparavant, c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti non pour des hommes,
Mais apparemment pour des Dieux ;
Appartements dorés, meubles très précieux,
Jardins et bois délicieux :
On auroit peine à voir, en ce siecle où nous sommes,
Chose si magnifique et si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes ;

Les chambres sans hôte et désertes;
Pas une ame en ce Louvre, excepté qu'à la fin
Un More très lippu, très hideux, très vilain,
S'offre aux regards du Juge, et semble la copie
D'un Ésope d'Éthiopie.
Notre Magistrat l'ayant pris
Pour le Balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet Office :
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel Dieu
Appartient un tel édifice;
Car de dire un Roi c'est trop peu.
— Il est à moi, reprit le More.
Notre Juge à ces mots se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité :
Seigneur, ajouta-il, que Votre Déité
Excuse un peu mon ignorance;
Certes, tout l'Univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond :
Veux-tu que je t'en fasse un don?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras être
De ces lieux absolu Seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'Enfant d'honneur.

...Entends-tu ce langage ?
Et sais-tu quel est cet usage ?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'Échanson du Monarque des Dieux ?

ANSELME

Ganymede ?

LE MORE

Celui-là même.
Prends que je sois Jupin, le monarque suprême,
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

ANSELME

Ah ! Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre :
Regardez la vieillesse et la Magistrature.

LE MORE

Moi railler ! point du tout.

ANSELME

Seigneur...

LE MORE

Ne veux-tu point ?

ANSELME

Seigneur.... Anselme, ayant examiné ce point,

Consent à la fin au mystere.
Maudite amour des dons, que ne fais-tu pas faire!
En Page incontinent son habit est changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé :
La barbe seulement demeure au personnage.
L'Enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,
Suit le More par-tout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoït Manto la fée,
Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce Louvre en un moment, par son art fait un Page
Sexagénaire et grave. A la fin, au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup : Est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé ?
Anselme! Il ne se peut; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon ?
C'est lui pourtant. Oh! oh! Monsieur notre barbon,
Notre Législateur, notre homme d'Ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade!
Homme de... la pudeur me défend d'achever.
Quoi! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,

Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultere !
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant ;
Tout me rend excusable : Atis et son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien. Tout aussitôt le More
Redevint petit chien encore :
Favori, que l'on danse. A ces mots, Favori
Danse et tend la patte au mari :
Qu'on fasse tomber des pistoles.
Pistoles tombent à foison :
Hé bien ! qu'en dites-vous ? Sont-ce choses frivoles ?
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis faites-moi trouver au Monde une Excellence,
Une Altesse, une Majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité,
Sur-tout quand le donneur est bien fait, et qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé !
En échange du chien l'on me vouloit moi-même :

Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné,
Bien entendu, Monsieur; suis-je chose si chere?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagere
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
Savez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà?
Le Louvre pour lequel... Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir:
Je le donne à Lucrece, et voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez là, mon mari; la paix : car aussi bien
Je vous défie, ayant ce chien :
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre:
Il m'avertit de tout; il confond les jaloux;
Ne le soyez donc point : plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous.
Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre Sire?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tû,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ses franches coudées.
Argie en rendit grace; et, compensations
D'une et d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le Palais ? dira quelque Critique.
Le Palais ? Que m'importe ? Il devint ce qu'il put.
A moi ces questions ! Suis-je homme qui se pique
D'être si régulier ? Le Palais disparut.
Et le chien ? le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant ? Censeur, tu m'importunes :
Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content ?
Favori se perdoit souvent :
Mais chez sa premiere maîtresse
Il revenoit toujours. Pour elle sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied notre amant
L'alloit voir fort assidument :
Et même en l'accommodement
Argie à son époux fit un serment sincere
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura de son côté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté
Si jamais on le voyoit Page.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LE PÂTÉ D'ANGUILLE.

41. — Le Pâté d'Anguille.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par Martial.



42. — Le Pâté d'anguille.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

PATÉ D'ANGUILLE

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soule à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :
Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux : pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve. Et celle-là
Qui depuis long-temps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non ;
D'où vient ? En voici la raison :
Diversité, c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon,
Car il est bon que l'on déguise
Suivant la loi de ce dicton :

Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'hymen et la possession
Eteignirent sa passion.
Un sien Valet avoit pour femme
Un petit bec assez mignon :
Le Maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la Dame.
Cela ne plut pas au Valet,
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette,
L'appela tout net et tout franc...
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune ;
Dieu nous gard' de plus grand'fortune !
Il fit à son Maître un sermon :
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; Dieu et raison
Vous recommandent cette Antienne.
Direz-vous : Je suis sans Chrétienne ?

Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine :
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros Monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grace
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais, puisqu'on ne sauroit défaire
Ce qui s'est fait, je voudrois bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien.
Le Patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mît au repas près du Sire
Un pâté d'anguille. Ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.

Avec un appétit extrême
Une et deux fois il en mangea;
Mais, quand ce vint à la troisieme,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main; on l'empêcha :
Monsieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-là :
Vous l'aimez; qu'avez-vous à dire?
— M'en voilà soul, reprit le Sire.
Hé quoi! toujours pâtés au bec!
Pas une anguille de rôtie!
Pâtés tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre :
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
Au Diable ces pâtés maudits!
Ils me suivront en Paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne!
Le Maître accourt soudain au bruit
Et, prenant sa part du déduit :
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez sitôt dégoûté.

Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'étoit votre grand ragoût?
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant!
Mon doux ami, je vous apprend
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité, c'est ma devise.
Quand le Maître eut ainsi parlé,
Le Valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus :
Car, après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus?
J'aime le change. A la bonne heure!
On vous l'accorde; mais gagnez,
S'il se peut, les intéressés,
Cette voie est bien la meilleure :
Suivez-la donc. A dire vrai,

Je crois que l'amateur dû change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un Ange,
De mots dorés usant toujours.
Mots dorés font tout en amours;
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente :
J'ai rebattu cent et cent fois
Ceci dans cent et cent endroits;
Mais la chose est si nécessaire
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amour font tout.
Ils persuadent la Donzelle,
Son petit chien, sa Demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence; et, Dame!
Les Orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode :
Même on dit qu'il suivit la mode
De son Maître, et toujours depuis

Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Étoient pour lui les plus gentilles :
Par où le drôle en put croquer
Il en croqua ; femmes et filles,
Nymphes, Grisettes, ce qu'il put.
Toutes étoient de bonne prise,
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LE MAGNIFIQUE.

Imp Dorval Paris

43. — Le Magnifique.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.





44. — Le Magnifique.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LE MAGNIFIQUE

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il ; rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement et n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait ; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.
Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.

Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre, et son honnêteté,
Ses dons sur-tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le desir;
Rien n'y manquoit, la gloire, et le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette Dame
Bail et mari. Pourquoi bail? Ce mot là
Ne me plaît point; c'est mal dit que cela,
Car un mari ne baille point sa femme.
Aldobrandin la sienne ne bailloit;
Trop bien cet homme à la garder veilloit
De tous ses yeux; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés :
Amour le rend, quand il veut, inutile;
Ces Argus là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc; il défioit les gens.
Au demeurant, il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présents.

Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux ;
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux
Et le surplus de l'amoureux martyre,
Car c'est toujours une même chanson.
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ? Que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au Médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas
Ni d'entr'ouïr la voix de sa Maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déja dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents étoit ;
Non qu'il en fìt, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas :
Il l'appeloit, à cause de son pas,

La Haquenée. Aldobrandin le loue :
Ce fut assez ; notre amant proposa
De le troquer. L'époux s'en excusa :
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : Eh bien, faisons mieux ; ne troquez,
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne Madame :
C'est un desir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart-d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :
J'en suis d'avis ! Je livrerai ma femme !
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval...
— Quoi ! vous présent ?.. — Moi présent... — Et quel mal
Encore un coup peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver ?
Aldobrandin commence d'y rêver
Et, raisonnant en soi : Quelle apparence
Qu'il en mévienne, en effet, moi présent ?
C'est marché sûr ; il est fol à son dam.

Que prétend-il ? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant :
Sus, dit l'époux, j'y consens. — La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore ;
Puis va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait :
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner ; il n'est que d'aller droit :
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché :
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent desir
Tout le menu ; mais que je brûle, meure

Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart-d'heure,
Et plus encor; car ce n'est pas là tout :
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez! pas un mot! Qu'est-ce là?
Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme?
Le Ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois; c'est une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché : mais j'y sais un secret;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense;
Je saurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt à mon sens quelque peu le silence;
J'y lis ceci : Ne croyez pas, Monsieur,
Que la Nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joûtes, tournois, devises, sérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour.

Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, et me sentis blessée
Du même trait. Mais que nous sert ceci ?...
Ce qu'il nous sert ? Je m'en vais vous le dire :
Étant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger et nous rire,
Bref le payer du soin qu'il prend ici :
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y ; ne doutez du succès.
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos Douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, et viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée ;
Je monterai par la cour du voisin ;
Je l'ai gagné ; la rue est trop publique.
Ne craignez rien... Ah ! mon cher Magnifique,
Que je vous aime ; et que je vous sais gré

De ce dessein ! Venez, je descendrai...
C'est vous qui parle. Hé ! plût au ciel, Madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux !...
Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte, et feint d'être en courroux,
Puis, tout grondant : Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ; je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre, sur ma parole.
Le mien hennit du moins, mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart-d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure :
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise ;
Avec le temps on en viendroit à bout :
J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout ;
Nous y savons encor quelque rubrique :

Et cependant, Monsieur le Magnifique,
La Haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.
Il n'y manqua, sur le soir, et nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquerent.
Dire comment les choses s'y passerent,
C'est un détail trop long. Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement :
La Dame étoit jeune, fringante et belle,
L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris;
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux Douagnas, et bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos; Messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés : un seul ne lui manqua,
Tant sut jouer son jeu la Haquenée!

Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;
Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

Imp. Dorval, Paris.

45. — La Matrone d'Ephèse.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par Martial.



46. — La Matrone d'Ephèse.

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LA MATRONE D'ÉPHESE

S'il est un Conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déja produit assez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphese il fut autrefois
Une Dame en sagesse et vertus sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté ;

On l'alloit voir par rareté ;
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mere à sa bru l'alléguoit pour Patron ;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célebre Maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut, et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte Veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme,
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte ;
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée

Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès;
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
Enfin, ne voulant plus jouïr de la clarté,
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux Enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie,)
Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie;
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie;
Toutes deux s'entr'aimoient, et cette passion
Étoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le Monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la Veuve inaccessible

S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux ;
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, et pourtant chere :
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les Dieux, le Sort, et toute la Nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un Soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.

Il étoit dit, par Ordonnance,
Que, si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le Soldat, nonchalant, endormi,
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité :
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la Dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit ;
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la Suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais orateur,

Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention,
Et déja l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement ;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé,
Ce qu'il fit. Et l'Esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame ; il voudroit achever sa carriere.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons :
On ne meurt que trop tôt. Qui nous presse ? Attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas ! c'est dommage !
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amours ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait ;
Il fait tant enfin qu'elle change ;

Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer :
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde :
Il en entend le bruit, il y court à grands pas,
Mais en vain ; la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'Esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connoîtront rien.
La Dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas ;
S'il en étoit d'assez fideles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :

Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi, mais l'exécution
Nous trompe également, témoin cette matrone,
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire ;
Cela lui sauvoit l'autre et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'Empereur enterré.



Fragonard inv. P. Martial sc.

BELPHÉGOR.

Imp. Dorval Paris

47. — Belphégor.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par MARTIAL.



48. — Belphégor.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

BELPHEGOR

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL

A Mademoiselle de Chammélay.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps! Nous la saurons domter,
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable Actrice
Représentant ou Phedre ou Bérénice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,

Une autre enfin allant si droit au cœur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce seroit trop ; je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la premiere,
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plût au Sort que j'eusse pu mieux faire !
Ceci soit dit ; venons à notre affaire.

Un jour Satan, Monarque des Enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et Rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque Ame :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ?
L'une disoit : Hélas ! c'est mon mari ;

L'autre aussitôt répondoit : C'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours répété
Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le Prince ayant proposé sa sentence,
Le noir Sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,

Bref, ce qui suit notre condition
Fut une annexe à sa Légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie,
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps;
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce Monde et l'éternelle nuit :
Il n'en mit guere; un moment y conduit.
Notre Démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense;
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du Seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance;
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa

Fut la louange ; Apollon l'encensa,
Car il est maître en l'art de flatterie ;
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'applanit tout chemin ;
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor ;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en Journaux différents,
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli que le Diable en eut honte ;
L'autre Journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême,

Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que Madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis, mais que, parmi la bande,
Il pourroit bien Roderic préférer
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apetissoient,
Altéroient fort le fonds de l'Ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oui de Madame Honesta.
Auparavant le Notaire y passa;
Dont Belphégor se moquant en son ame :
Hé quoi! dit-il, on acquiert une femme
Comme un Château! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes

La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers ;
Les si, les cas, les Contrats, sont la porte
Par où la Noise entra dans l'Univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités et Loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille ;
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres États :
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait ;
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse :
Le devoir nuit ; chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon

Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que Madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla;
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple Bourgeoise,
Ce disoit-elle ; un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse;
J'en ai regret, et si je faisois bien...
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fît rien ;
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'Histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre Enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de Madame Honesta,
Ayant sans cesse et le pere et la mere,
Et la grand'sœur, avec le petit frere;

De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le Précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident,
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant! Qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit :
Dont par raison bien et dûment déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal :

Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient; il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit,
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, et sa femme encor pire;
Qu'il n'y savoit remede que d'entrer
Au corps des gens et de s'y remparer,
D'y tenir bon; iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre;
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si tôt que lui Mathéo l'en prieroit;
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergents.

Tout aussitôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'Histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome ;
Saisit un corps ; Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore ; autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable sortit.
Le Roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune Prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un Manant qui chassoit les Esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),

Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,
De quelque corps a chassé quelque Diable,
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire ; on le force, on l'amene,
On le menace ; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre Démon et son conjurateur :
D'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court ; n'est fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart ;
Cent mille écus bien comptés, d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.
L'Esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois ;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,

Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'Esprit immonde
Un peu surpris au Manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : C'est Madame Honesta
Qui vous réclame, et va par tout le Monde
Cherchant l'époux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des Enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage :
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'Hymen fait de sa Confrérie ;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin,
Mais, comme tout se corrompt à la fin,

Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut ; il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les Enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelque Saint y durer :
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.



Fragonard inv. P. Martial sc.

LA CLOCHETTE.

Imp. Taneur Paris

49. — La Clochette.

Dessin de Fragonard
Gravé à l'eau-forte par Martial.



50. — La Clochette.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LA CLOCHETTE

CONTE

Oh! combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré hautement en mes vers,
De renoncer à tout Conte frivole :
Et quand juré? C'est ce qui me confond;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point;
Et, supposé que quant à la matiere
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas

Le réparer par la forme ? En tout cas,
Voyons ceci. Vous saurez que naguere
Dans la Touraine un jeune Bachelier...
(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;
Ores ce sont suppôts de sainte Église.)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajoloit la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Pendant qu'Io, portant une clochette,
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les Loix ont avancé ce temps :
Les Loix songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le Bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain : le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,

Ou tous les trois, firent que la bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant ? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le rèz de la nuit
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant, non compté par la belle,
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussitôt le chemin du logis.
Sa mere, étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une piece au troupeau.
Dieu sait la vie ; elle tance Isabeau ;
Vous la renvoie, et la jeune pucelle
S'en va pleurant, et demande aux échos
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette :
Puis il la prit et, la faisant sonner,
Il se fit suivre, et tant que la fillette
Au fond d'un bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouit la voix de son amant :
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.

A ce discours la fille toute en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles, évitez
Le fond des bois, et leur vaste silence.



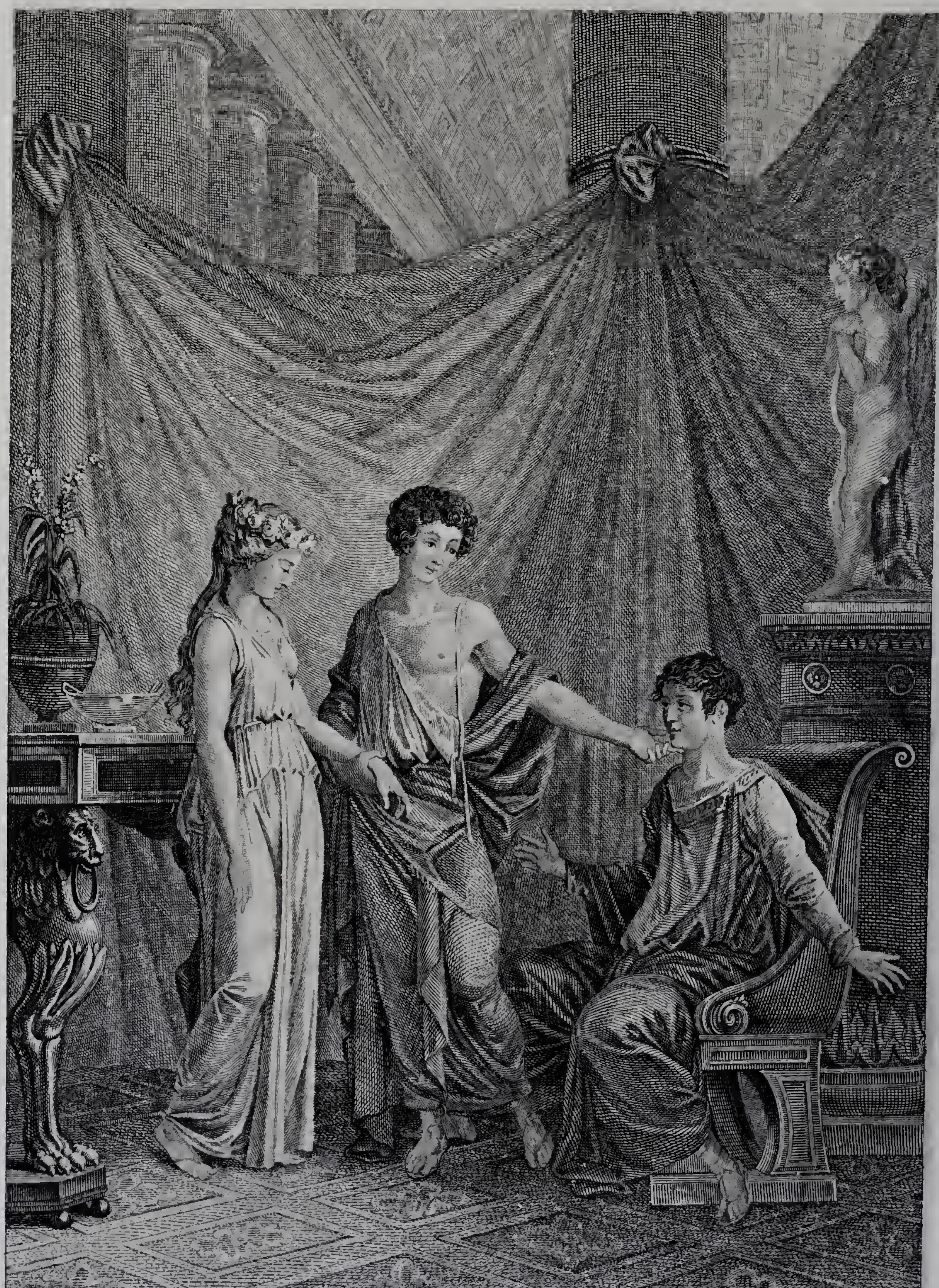
51. — Le Glouton.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LE GLOUTON

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

A son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête,
Il soupe ; il creve. On y court ;
On lui donne maints clysteres ;
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires :
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu,
Et, puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reste de mon poisson.



52. — Les Deux Amis.

Dessin de Fragonard

Gravé à l'eau-forte par Martial.

LES DEUX AMIS

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

Axiocus avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galants et vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mere,
Chacun des deux en voulut être amant ;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah ! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
— Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compere :
Je prends sur moi le hasard du péché.



55. — Le Baiser prêté.

Gravure terminée. — Édition de 1795.



56. — Le Baiser rendu.

Par Touzé

(Gravure terminée. — Édition de 1795.)

LE BAISER RENDU

Guillot passoit avec sa mariée.
Un Gentilhomme à son gré la trouvant :
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée ?
Que je la baise, à la charge d'autant.
— Bien volontiers, dit Guillot à l'instant ;
Elle est, Monsieur, fort à votre service.
Le Monsieur donc fait alors son office
En appuyant. Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce Gentilhomme prit
Femme à son tour ; à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zele :
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidele,
J'ai grand regret, et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.



54. — Alix Malade.

Gravure terminée. — Édition de 1795.

ALIX MALADE

Alix malade, et se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : Il faut se confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame ?
— Oui, je le veux, lui répondit la Dame.
Qu'à Pere André l'on aille de ce pas,
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un Messager y court en diligence ;
Sonne au Couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
— C'est Pere André, celui qui d'ordinaire
Entend Alix dans sa confession.
— Vous demandez, reprit alors un Frere,
Le Pere André, le Confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : hélas ! le pauvre Pere
Depuis dix ans confesse en Paradis.





53. — Le Juge de Mesle.

(Gravure terminée. — Édition de 1795)

LE JUGE DE MESLE

Deux Avocats qui ne s'accordoient point
Rendoient perplexe un Juge de Province :
Si ne put onc découvrir le vrai point,
Tant lui sembloit que fût obscur et mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur ;
Du doigt les serre ; il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au Défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.
La Cour s'en plaint, et le Juge repart :
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard ;
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que pour ce tire à la courte paille.

SŒUR JEANNE

Sœur Jeanne, ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille ;
Toujours étoit en oraison,
Et toujours ses Sœurs à la grille.
Un jour donc l'Abbesse leur dit :
Vivez comme Sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde et sa sequelle.
Toutes reprirent à l'instant :
Nous serons aussi sages qu'elle
Quand nous en aurons fait autant.

IMITATION D'ANACRÉON

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythere et Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lys et des roses;
Après cela, des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystere :
Traits si pareils jamais ne se sont vus,
Et tu pourras à Paphos et Cythere
De cette Iris refaire une Vénus.



58. — Imitation d'Anacréon. « Le portrait d'Iris. »

(Eau-forte)

AUTRE IMITATION D'ANACRÉON

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit;
Le vent, le froid, et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.

Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, et dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'est un enfant ;
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi :
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphême ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pieces de son armure
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur :
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'Amour, c'est mon nom.
— Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige

Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.



57. — Sœur Jeanne.

Gravure terminée. — Édition de 1795.

DISSERTATION

SUR LA JOCONDE

DISSERTATION

SUR LA JOCONDE

*A MONSIEUR B****

MONSIEUR,

Votre gageure est sans doute fort plaisante, et j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre ami soutient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne ; mais cela ne m'a point du tout surpris. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchants ouvrages ont trouvé de sinceres protecteurs et que des opiniâtres ont entrepris de combattre la Raison à force ouverte. Et, pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'est pas que vous n'ayez ouï parler du goût bizarre de cet Empereur qui préféra les écrits d'un je ne sais quel Poëte aux ouvrages d'Homere, et qui ne vouloit pas que tous les hommes ensemble, pendant près de vingt siecles, eussent eu le sens commun. Le sentiment de votre ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement, quand je songe à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de M. Bouillon, il me semble voir Marfise

dans l'Arioste (puis qu'Arioste y a) qui veut faire confesser à tous les Chevaliers errants que cette vieille qu'elle a en croupe est un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher, et, quelque mauvais passe-temps qu'il y ait pour lui à perdre cent pistoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux ouvrages dont vous êtes en dispute, puisqu'il n'y a point de comparaison entre un conte plaisant et une narration froide, entre une invention fleurie et enjouée et une traduction seche et triste. Voilà en effet la proportion qui est entre ces deux ouvrages. M. de La Fontaine a pris, à la vérité, son sujet d'Arioste; mais en même temps il s'est rendu maître de sa matiere. Ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre sur l'original; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere; Térence, Ménandre; et le Tasse, Virgile. Au contraire on peut dire de M. B . . . que c'est un Valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son Maître, et qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre: c'est un traducteur maigre et décharné; les plus belles fleurs qu'Arioste lui fournit deviennent seches entre ses mains, et à tous moments, quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penser de ces deux pieces. Mais je passe plus avant; et je soutiens que non seulement

la Nouvelle de M. de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire sans doute, et je vois bien que par-là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce poëte. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion sans l'appuyer de quelques raisons.

Premièrement donc je ne vois pas par quelle licence poétique Arioste a pu, dans un poëme héroïque et sérieux, mêler une fable et un conte de vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'histoire de Joconde. *Je sais bien,* dit un poëte grand critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux poëtes et aux peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination, et qu'il ne faut pas toujours les resserrer dans les bornes de la raison étroite et rigoureuse, Bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde pour eux, et je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille especes différentes, aussi confuses que les rêveries d'un malade; de mêler ensemble des choses incompatibles; d'accoupler les oiseaux avec les serpents, les tigres avec les agneaux.* Comme vous voyez, Monsieur, ce poëte avoit fait le procès à Arioste plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet, ce corps composé de mille especes différentes, n'est-ce pas proprement l'image du poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave et de plus héroïque que certains endroits de ce poëme?

Qu'y a-t-il de plus bas et de plus bouffon que d'autres ? Et, sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'Histoire de Joconde et d'Astolfe ? Les Aventures de Buscon et de Lazarille ont-elles quelque chose de plus extravagant ? Sans mentir, une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'Antiquité : et qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! si à la descente d'Énée dans l'Italie il lui avoit fait conter par un Hôtelier l'Histoire de Peau d'âne ou les contes de ma Mere l'Oie ? Je dis les Contes de ma Mere l'Oie, car l'Histoire de Joconde n'est guere d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odyssée (qui est pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Aristote), si, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'histoire des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux, comme étant indigne de la majesté de son sujet; que diroient ces critiques s'ils voyoient celle de Joconde dans un poëme héroïque ? N'auroient-ils pas raison de s'écrier que, si cela est reçu, le bon sens ne doit plus avoir de jurisdiction sur les ouvrages d'esprit, et qu'il ne faut plus parler d'art ni de regles ? Ainsi, Monsieur, quelque bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste, il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette Histoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un Conte si bouffon : vous diriez que non seulement c'est une Histoire très véritable, mais que c'est une chose très noble et très héroïque qu'il va raconter. Et certes, s'il

vouloit décrire les exploits d'un Alexandre ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement :

Astolfo, Re de' Longobardi, quello
A cui lascio il fratel monaco il Regno,
Fû ne la giovanezza sua si bello
Che mai poh' altri giun sero a quel segno :
N'avria a fatica un tal fatto a pennello
Apelle, Zeuzi, o se v'è alcun più degno.

Le bon Messer Ludovico ne se souvenoit pas, ou plutôt ne se soucioit pas du précepte d'Horace :

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison, et que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande en style bas, aussi n'y a-t-il rien de plus ridicule que de raconter une histoire comique et absurde en termes graves et sérieux, à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc, en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle maniere que vous fassiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous lui contez; car a lors il aide lui-même à se décevoir, et ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un auteur qui se joue et ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison et qui ne laissent pas néanmoins de passer à cause

qu'elles excitent à rire. Telle est cette hyperbole d'un ancien poëte comique pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il possédoit,* dit ce poëte, *une terre à la campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, ajoute un ancien Rhéteur, de plus absurde que cette pensée? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, parce-qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu si agréables certaines lettres de Voiture, comme celles du Brochet et de la Berne, dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa narration et par la maniere plaisante dont il dit toutes choses ? C'est ce que M. de La Fontaine a observé dans sa Nouvelle ; il a cru que dans un Conte comme celui de Joconde il ne falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte, à la vérité, des aventures extravagantes, mais il les donne pour telles. Par-tout il rit et il joue, et, si le lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas, comme Arioste, les appuyer par des raisons forcées, et plus absurdes encore que la chose même ; mais il s'en sauve en riant, et en se jouant du lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres :

Ridiculum acri
Fortius et melius magnas plerumque secat res.

Ainsi lorsque Joconde, par exemple, trouve sa femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'apparence que

dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaisir à sa femme :

> *Ma, da l'amor che porta, al suo dispetto,*
> *A l'ingrata moglie, li fù interdetto.*

Voilà, sans mentir, un amant bien parfait, et Céladon ni Silvandre ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raison non seulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa femme, son Valet, et soi-même, puisqu'il n'y a point de passion plus tragique et plus violente que la jalousie qui naît d'une extrême amour. Et certainement, si les hommes les plus sages et les plus modérés ne sont pas maîtres d'eux-mêmes dans la chaleur de cette passion, et ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort légers, que devoit faire un jeune homme comme Joconde dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne ? Étoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentiments d'horreur et de mépris ? M. de La Fontaine a bien vu l'absurdité qui s'ensuivoit de là ; il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'une amour romanesque et extravagante. Cela ne serviroit de rien, et une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractere dont Joconde nous est dépeint ni

avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement comme un homme persuadé à fond de la vertu et de l'honnêteté de sa femme. Ainsi, quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme, il peut fort bien, par un sentiment d'honneur, comme le suppose M. de La Fontaine, n'en rien témoigner, puisqu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres que l'éclat :

> Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde
> Voulut les envoyer dormir en l'autre Monde,
> Mais cependant il n'en fit rien,
> Et mon avis est qu'il fit bien ;
> Le moins de bruit que l'on peut faire
> En telle affaire
> Est le plus sûr de la moitié.
> Soit par prudence, ou par pitié,
> Le Romain ne tua personne, etc.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde que pour fonder la maladie et la maigreur qui lui vint ensuite, cela n'étoit point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces raisons que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste, a quelque chose de tragique et qui ne vaut rien dans un Conte pour rire, au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrètement les plaisirs de sa femme, comme l'a

dépeint M. de La Fontaine, n'a rien que de plaisant et d'agréable, et c'est le sujet ordinaire de nos Comédies. Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa Cour. Il n'est pas vraisemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Roi, le fit jurer sur le saint Sacrement, ou sur l'*agnus Dei*, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable, et le saint Sacrement n'est-il pas là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, et de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de là ? Où est-ce que Joconde trouve si vite une hostie sacrée pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un simple Gentilhomme par un serment si exécrable? Avouons que M. de La Fontaine s'est bien plus sagement tiré de ce pas par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi, pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois et des Césars qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute héroïque, et peut-on en sortir plus agréablement qu'il fait par ces vers ?

> Mais enfin il le prit en homme de courage,
> En galant homme, et, pour le faire court,
> En véritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pu. Et on peut dire de lui ce que Quintilien dit de Démosthene : *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse;* qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas : car quelquefois de la plus haute gravité de son style il tombe dans des bassesses à peine dignes du Burlesque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du reliquaire que Joconde reçut de sa femme en partant? Cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolfe et Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Corneto :

Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire a Roma, e gito era a Corneto.

Si M. de La Fontaine avoit mis une semblable sottise dans toute sa piece, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs, et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son ouvrage, quelques beautés qu'il eût eues d'ailleurs? Mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Térence et de Virgile ne se laisse pas emporter à ces ex-

travagances Italiennes et ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple et naturel, et ce que j'estime sur-tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage que peu de gens connoissent, et qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace et de Térence, à laquelle ils se sont étudiés particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. de La Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet c'est ce *molle* et ce *facetum* qu'Horace attribue à Virgile, et qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; content, je n'en sais rien :
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid ; mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même, et qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoue sa narration et occupe agréablement le lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ses Eglogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour et de jalousie avoit fait tuer ses enfants :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.

Il en est de même encore de cette réflexion que fait

M. de La Fontaine à propos de la désolation que fait paroître la femme de Joconde quand son mari est prêt à partir :

> Vous autres bonnes gens eussiez cru que la Dame
> Une heure après eût rendu l'ame;
> Moi qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme, etc.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami; ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, et qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sais quoi qui nous charme, et sans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout c'est un je ne sais quoi, et, si votre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair. Et c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites; ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes, et je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimeres qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, et qui sont capables de vous embarrasser. La premiere regarde l'endroit où ce Valet d'hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune maîtresse d'Astolfe et de Joconde au milieu de ces deux galants. Cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parcequ'elle se passe dans une hôtellerie où Astolfe et

Joconde viennent d'arriver fraîchement, et d'où ils doivent partir le lendemain; ce qui est une raison suffisante pour obliger ce Valet à ne point perdre de temps et à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour jouir de sa maîtresse parceque, s'il laisse échapper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer : au lieu que, dans la Nouvelle de M. D. L. F., tout ce mystere arrive chez un Hôte où Astolfe et Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce Valet logeant avec celle qu'il aime, et étant avec elle tous les jours, vraisemblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle que celle dont il se sert. A cela je réponds que, si ce Valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure et qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. D. L. F. et tel qu'il devoit être en effet pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hasarder tout pour se satisfaire, et n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire si M. D. L. F. nous l'avoit représenté comme un amoureux de roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse et de passion qu'il lui met dans la bouche sont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je soutiens en second lieu que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce Valet et cette fille de pouvoir exécuter leur volonté, cette même raison, dis-je, a pu subsister plusieurs jours, et qu'ainsi étant continuellement observés l'un et l'autre par les gens

d'Astolfe et de Joconde et par les autres Valets de l'hôtellerie, il n'est pas en leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t-il point exprimé cela ? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parceque cela se suppose aisément de soi-même, et que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit de là nécessairement. De même, lorsque dans la Nouvelle de M. D. L. F. la fille dit au Valet qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parceque, si elle le faisoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Astolfe et Joconde avoient promis, il s'ensuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte ; autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque. Qu'étoit-il donc besoin que M. D. L. F. allât perdre en paroles inutiles le temps qui est si cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. D. L. F. après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioste. Mais qui ne voit au contraire que par là il a évité une absurdité manifeste, c'est à savoir ce marché qu'Astolfe et Joconde font avec leur Hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers comptants ? En effet ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant ou plutôt d'horrible ? Ajoutez que, dans la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine, Astolfe et Joconde sont trompés bien plus plaisamment, parcequ'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée,

comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

> La premiere leçon du plaisir amoureux,

au lieu que dans l'Arioste c'est une infâme qui va courir le pays avec eux, et qu'ils ne sauroient regarder que comme une garce publique.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vraisemblable, vous a-t-on dit, que, quand Astolfe et Joconde prennent résolution de courir ensemble le pays, le Roi, dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition; et il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire, et qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple Gentilhomme fasse à un roi une proposition si étrange que celle d'abandonner son Royaume et d'aller exposer sa personne en des pays éloignés, puisque même la seule pensée en est coupable; au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi, qui se voit sensiblement outragé en son honneur et qui ne sauroit plus voir sa femme qu'avec chagrin, d'abandonner sa Cour pour quelque temps, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut causer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos doutes assez bien résolus. Ce n'est pas pourtant que de là je veuille inférer que Monsieur de La Fontaine ait sauvé toutes les absurdités qui sont dans l'Histoire de Joconde; il y auroit eu de l'absurdité à lui-même d'y penser; ce seroit vouloir extravaguer sagement

puisqu'en effet toute cette Histoire n'est autre chose qu'une extravagance assez ingénieuse, continuée depuis un bout jusqu'à l'autre : ce que j'en dis n'est seulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'est écarté de l'Arioste, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout néanmoins il faut avouer que c'est à Arioste qu'il doit sa principale invention. Ce n'est pas que les choses qu'il a ajoutées de lui-même ne pussent entrer en parallele avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Histoire de Joconde. Telle est l'invention du livre blanc que nos deux aventuriers emporterent pour mettre les noms de celles qui ne seroient pas rebelles à leurs vœux, car cette badinerie me semble bien aussi agréable que tout le reste du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaisante contestation qui s'émut entre Astolfe et Joconde pour le pucelage de leur commune maîtresse, qui n'étoit pourtant que les restes d'un Valet. Mais, Monsieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, si vous voulez, à Arioste toute la gloire de l'invention ; ne lui dénions pas le prix qui lui est justement dû pour l'élégance, la netteté et la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots ; ne rabaissons point malicieusement en faveur de notre nation le plus ingénieux auteur des derniers siecles : mais que les graces et les charmes de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte qu'ils nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en plusieurs endroits ; et, quelque harmonie de vers dont il nous frappe l'oreille, confessons

que, Monsieur de La Fontaine ayant conté plus plaisamment une chose très plaisante, il a mieux compris l'idée et le caractere de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la piece de Monsieur Bouillon; j'aimerois autant être condamné à faire l'analyse exacte d'une chanson du Pont-Neuf par les regles de la Poétique d'Aristote. Jamais style ne fut plus vicieux que le sien, et jamais style ne fut plus éloigné de celui de Monsieur de La Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'ouvrage de M. de La Fontaine pour un ouvrage sans défauts; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer, et où ne s'en rencontre-t-il point? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, et c'est assez pour faire un ouvrage excellent :

Ergo, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Il n'en est pas ainsi de Monsieur Bouillon; c'est un auteur sec et aride; toutes ses expressions sont rudes et forcées; il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit, et, bien qu'il bronche à chaque ligne, son ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont que pour l'esprit et le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentiments en cela ne soient d'accord avec les miens; mais, s'il vous

semble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort, et en examiner seulement une page.

> Astolfe, Roi de Lombardie,
> A qui son frere plein de vie
> Laissa l'Empire glorieux
> Pour se faire Religieux,
> Naquit d'une forme si belle
> Que Zeuxis et le grand Apelle
> De leur docte et fameux pinceau
> N'ont jamais rien fait de si beau.

Que dites-vous de cette longue période ? N'est-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit être simple et coupée, que de commencer une narration en vers par un enchaînement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une Oraison ?

> A qui son frere *plein de vie*...

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n est pas du texte. M. Bouillon l'a ajouté de sa grace ; car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

> Laissa l'Empire *glorieux*...

Ne semble-t-il pas que selon M. Bouillon il y a un Empire particulier des Glorieux comme il y a un Empire des Ottomans et des Romains, et qu'il a dit l'Empire *glorieux* comme un autre diroit l'Empire Ottoman ? Ou bien il faut

tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville et une cheville grossiere et ridicule.

> *Pour se faire Religieux...*

Cette maniere de parler est basse et nullement poétique.

> *Naquit* d'une forme si belle...

Pourquoi *naquit?* N'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, et qui deviennent fort laids dans la suite du temps? et au contraire n'en voit on pas qui viennent fort laids au monde, et que l'âge ensuite embellit?

> Que Zeuxis et *le grand* Apelle...

On peut bien dire qu'Apelle étoit un grand peintre; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle? Cette épithete de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des conquérants et à nos Saints. On peut bien appeler Cicéron un grand orateur; mais il seroit ridicule de dire le grand Cicéron, et cela auroit quelque chose d'enflé et de puéril. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épithete, tandis qu'Apelle est *le grand* Apelle? Sans mentir, il est bien malheureux que la mesure du vers ne l'ait pas permis; car il auroit été du moins le brave Zeuxis.

> De leur docte et fameux pinceau
> N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste que, quand Zeuxis et Apelle auroient épuisé tous leurs efforts pour

peindre une beauté douée de toute les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réussi, et que cette façon de parler est grossiere : *N'ont jamais rien fait de si beau de leur pinceau !*

Mais, si sa grace *sans pareille...*

Sans pareille est là une cheville, et le poëte n'a pas pu dire cela d'Astolfe puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme au Monde plus beau que lui, c'est à savoir Joconde.

Étoit *du Monde la merveille...*

Cette transposition ne se peut souffrir.

Ni les avantages que donne
Le royal éclat de son sang...

Ne diriez-vous pas que le sang des Astolfe de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il falloit dire : ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de son sang.

Dans les *Italiques* Provinces...

Cette maniere de parler sent le poëme épique, où même elle ne seroit pas fort bonne, et ne vaut rien du tout dans un Conte, où les façons de parler doivent être simples et naturelles.

Élevoient *au-dessus des Anges...*

Pour parler François il falloit dire : élevoient au-dessus de ceux des Anges.

> Au prix des charmes *de son corps*...

De son corps est dit bassement et, pour rimer, il falloit dire *de sa beauté*.

> Si jamais il avoit vu *naître*...

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu il l'étoit tantôt.

> *Rien qui fût comparable à lui*...

Ne voilà-t-il pas un joli vers ?

> Sire, je crois que le Soleil
> N'a jamais rien fait de pareil,
> Si ce n'est mon frere Joconde,
> Qui n'a point de pareil au Monde.

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de pareil et de sans pareil. Il a dit là-bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille ; ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille : de là il conclut que la beauté sans pareille du Roi n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais, sauf l'honneur de l'Arioste que Monsieur Bouillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'un Courtisan aille de but en blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siecle : J'ai un frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait

d'éviter cela, et de dire simplement que ce Courtisan prit cette occasion de louer la beauté de son frere, sans l'élever néanmoins au-dessus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, et que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume. Mais en voilà assez, et, quelque résolution que j'aie prise d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même et que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu, si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides et platement dites, qui s'y rencontrent par-tout ? Que dirions-nous de *ces murailles dont les ouvertures bâillent*, de *ces errements qu'Astolfe et Joconde suivent dans les pays Flamands ?* Suivre des errements, juste ciel ? quelle langue est-ce là ? Sans mentir, je suis honteux pour Monsieur de La Fontaine de voir qu il ait pu être mis en parallele avec un tel auteur; mais je suis encore plus honteux pour votre ami. Je le trouve bien hardi sans doute d'oser ainsi hasarder cent pistoles sur la foi de son jugement ; s'il n'a point de meilleure caution et qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hasard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-critiques, de ces gens, dis-je, qui, sous ombre d'un sens commun tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout

au hasard. J'ai peur que votre ami ne soit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la piece de M. B. ; je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet ouvrage : mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus galants hommes de France aillent de gaieté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens pour lui faire gagner cent pistoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux ?

Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez longtemps que je vous entretiens, et ma lettre pourroit à la fin passer pour une dissertation préméditée. Que voulez-vous? C'est que votre gageure me tient au cœur, et j'ai été bien aise de vous justifier à vous même le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre ami.

J'espère que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, etc.

PLACEMENT DES ESTAMPES

DU PREMIER VOLUME



TABLE DES CONTES

DU TOME PREMIER



Ascona am 25. V. 1959

Sehr geehrter Herr Ladner,

mit Dank bestätige ich Ihr Schreiben vom 22. Mai und freute mich zu erfahren, dass es Ihnen und Ihrer Frau Gemahlin gut geht.
Die gewünschten Bücher sende ich am Mittwoch d. 27. V. an Ihre Adresse ab. Wollen Sie bitte den Betrag von 1900 sfr überweisen lassen an:

Conto Ludwig Linsen-Lewinsohn
Schweizerische Bankgesellschaft Locarno.

Anbei factura in 2 Exemplaren.
Wir würden uns sehr freuen, Sie wieder bei uns zu sehen.

Mit besten Grüssen von mir und meiner Frau, an Sie und Ihre verehrte Frau Gemahlin,

Ihr

L. Linsen-Lewinsohn



25. V 1959

Ascona (Schweiz)

Factura

Ich verkaufte an Herrn Kommerzialrat Ladner Wien

1.) Marguerite, Reine de Navarre: Les Nouvelles (Heptameron) 3 vol. Berne. Nouv. Société Typogr. 1780/81 in-8. Veau marbré, dos à 5 nerfs (Rel. de l'époque Premier Tirage. Cohen 680/81

2) Beaumarchais: La Folle Journée, ou le mariage de Figaro. De l'imprimerie de la Société littéraire Typogr. et Paris chez Ruault 1785 gr. in-8. Maroquin rouge (signée Vseu Sr. de Simier Thierry

3.) La Fontaine: Contes avec Illustration de Fragonard. Réimpression de l'édition de Didot 1795. 2 vol. Paris Lemonnyer 1883 un des 210 exempl. sur papier de Hollande.

3 Bücher zusammen Preis 1900 sfrs (Vic. IV. 920)

Andreas Simon Ascona

Wien 5.6.1959

(V) S. g. H. Dr. [illegible]

ich danke Ihnen für Ihren Brief v. 25.5. mit Beilagen und die ~~[illegible] Bücher welche~~ freundliche Absendung der Bücher, welche ~~[illegible]~~ in tadellosem Zustand hier eintrafen. Sie machen mir viel Freude.

Ich gebe gleichzeitig dem [illegible] B. V. Zürich Auftrag Fr. 1900.– auf Ihr Konto bei der Schw. Bankgesellschaft Locarno zu überweisen.

Es ist möglich, daß sich diese Überweisung um einige Tage verzögern wird, weil, wie ich erfahren habe, der höhere Beamte, ~~[illegible]~~ der mein Conto überwacht, gegenwärtig von Zürich abwesend ist. Da ich aber die Überweisung als dringlich bezeichne, ist es auch möglich, daß ~~die Überweisung~~ dieselbe sofort erfolgt.

Meine Frau und ich senden Ihnen und Ihrer [illegible] Frau [illegible] die besten Grüße

Ihr
[illegible]

DRUCK · ADOLF HOLZHAUSENS NFG., WIEN

PROGRAMM

JOSEPH HAYDN

1. Streichquartett C-Dur, op. 20, Nr. 2
2. Kantate „Ariadne auf Naxos“ für Sopran und Klavier
3. Variationen aus der Symphonie „La Roxolane“, Nr. 63, für Pianoforte

PAUSE

4. Sonate für Pianoforte Es-Dur, Nr. 49
5. Vier Gesänge für gemischten Chor:
   a) Die Beredsamkeit (Text von G. E. Lessing)
   b) Der Greis (Text von J. W. L. Gleim)
   c) Danklied zu Gott (Text von C. F. Gellert)
   d) Kaiserhymne (Text von L. L. Haschka)
6. Klaviertrio G-Dur, Nr. 25

MITWIRKENDE:

Staatsopernsängerin Christa Ludwig (Sopran)

Professor Dr. Hans Weber (Klavier)

Wiener Philharmonia-Quartett:
- Wilhelm Hübner (1. Violine)
- Hans Kusché (2. Violine)
- Karl Stierhof (Viola)
- Franz Kreuzer (Violoncello)

Professor Dr. Erik Werba (Klavierbegleitung)

Akademische Sängerschaft „Waltharia“

Ascona, am 12. Juni 1959

Sehr geehrter Herr Ladner,

mit Dank bestätige ich den Empfang von 1900,fr. als Ausgleich der gesandten Bücher.

Ascona ist weiterhin sonnig und überfüllt. Wir fühlen uns wohl in unserer neuen Wohnung

Ich hoffe, dass Sie wohlauf sind und grüsse Sie und Ihre verehrte Frau Gemahlin, auch von meiner Frau.

Ihr

Simon

Block Nr. R 051.725

(Ist dem Empfänger auszufolgen.)

WIEN 7 3 VI.59 -0

Gebührenzettel

für Briefsendungen

über .... Stück

Empfänger: ....

Z.-R. Nr. ....

		S	g
Zoll	lt. zollamtlicher Bestätigung		
	lt. punzierungsamtlicher Bestätigung		
	Summe		
Post	Verzollungspostgebühr		
	Zustellgebühr für Päckchen		
	Nachnahme		
	Gesamtsumme		

nt Wien Hauptpostamt

Blatt № 41

in ....

№ 42419

Einn. Reg. Post: ....

vom - 3. Juni 1959

Nr. ....

nach dem Tarif	Zoll			
	Tarif-nummer	Satz	Betrag S	g

*) Nur auszufüllen, wenn das Abfertigungsamt nicht gleichzeitig Eintrittszollamt ist.
**) Rechnungsmäßiges Reingewicht ist vom Beschaubeamten als solches zu bezeichnen.

Abgeschrieben von Einfuhrbewilligung Nr. ....

Gesamtsumme in Worten:

S .... g

(Unterschrift)

Zollamt Wien

SCHMID

Gesamtbeträge an Abgaben und Gebühren	
Zoll	—
Ausgleichs-st.	596 —
Gesamt-summe	596 —

Lager-Nr. **Za 19.** FLD. f. Wien, Niederösterreich u. Burgenland. – 1.59. 3000 Block à 50×2. (Unveränderter Nachdruck.) Streng verrechenbar. – Österreichische Staatsdruckerei. (St.) 871 59

Rechtsmittelbelehrung.

Gegen diesen Bescheid ist das Rechtsmittel der Berufung zulässig. Dieses Rechtsmittel ist bis zum Ablauf eines Monates, gerechnet vom Ende des Tages, an dem der Bescheid dem Abgabepflichtigen zugestellt worden ist, bei dem vorbezeichneten (Haupt-)Zollamt schriftlich oder telegraphisch einzubringen oder zu Protokoll zu erklären oder der Post zur Übersendung an das vorbezeichnete Zollamt zu übergeben.

Die Rechtsmittelfrist kann über Antrag aus berücksichtigungswürdigen Gründen verlängert werden.

Das Rechtsmittel muß die Bezeichnung des Bescheides, gegen den es sich richtet, die bestimmte Erklärung, welche Änderungen beantragt werden, und die Gründe hiefür enthalten. Die Begründung kann, wenn sie nicht bereits in der Rechtsmittelschrift enthalten ist, innerhalb der Rechtsmittelfrist durch Einreichung eines Schriftsatzes oder Erklärung zu Protokoll nachgeholt werden. Wenn zur Rechtfertigung des Rechtsmittels neue Tatsachen oder neue Beweismittel vorgebracht werden, sind diese Tatsachen oder Beweismittel bestimmt zu bezeichnen.

Durch Einlegung eines Rechtsmittels wird die Wirksamkeit des angefochtenen Bescheides nicht gehemmt. Dem Rechtsmittel kommt insbesondere eine die Einhebung der Abgabe aufschiebende Wirkung nicht zu.

Zur Beachtung!

Es wird ersucht, in gegenständlichen Anfragen usw. die umseitig angegebene Einn. Reg.-Post samt Datum, sowie die Block-Nr. und Blatt-Nr. anzuführen.

25.V.1954 Ascona (Schweiz)

Ich verkaufe an Herrn Kommerzrat Hadner
Wien

1.) Marguerite, Reine de Navarre. Heptameron 3 vol
Bern 1780/81

2) Beaumarchais: La Folle Journée, ou le mariage de Figaro. Paris Ruault 1785

3) La Fontaine: Contes avec illustrations de Fragonard. Réimpression. 2 vol Paris Lemonyer 1883

Gesamtpreis 1900 sfrs.

[signature]